SPÉCIAL — 40 PAGES

L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

27 NOVEMBRE 1958. — N° 389. 100 FRANCS

(Rodriguez)

M. JACQUES SOUSTELLE

— *Comment ça va-t-il, camarade ?*
— *Pas mal ; et avec l'espoir de continuer...* **(Shakespeare.)**

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

LES gaullistes de gauche sont pulvérisés.

Cela est triste mais sain. Leurs vains efforts dissipent l'illusion selon laquelle on peut, depuis le 13 mai, être gaulliste contre Soustelle.

Clostermann, Barberot... Le général de Gaulle a laissé son fonctionnaire londonien des Forces Françaises Libres enfoncer ses anciens compagnons d'armes, sans leur dire un mot, sans leur faire un signe. On les gardera, s'ils y consentent, pour les cérémonies officielles où ils font bon effet, avec leurs décorations. Mais le gaullisme, en 1958, ce sont les hommes du 13 mai qui en reçoivent le brevet d'en haut. Ce ne sont plus ceux du 18 juin. Voilà du moins un point éclairci.

Un autre demeure obscur.

QU'A dit le général de Gaulle en apprenant, dimanche soir, le résultat des élections ?

Racontera-t-on plus tard « le mot de de Gaulle » comme on raconte le mot de Cambronne ?

C'est le seul commentaire de l'événement que l'antenne d'Europe N° I n'a pas été en mesure de diffuser. En revanche, les auditeurs ont eu le privilège d'écouter un excellent numéro comique : celui des Frères Jacques.

« Bonjour Jacques...

— Bonsoir Jacques...

— Je suis tellement, tellement heureux de votre succès, cher Jacques...

— Et moi du vôtre, cher Jacques...

— Dites-moi, Jacques...

— Oui, Jacques...

— Vous rentrez à Paris demain, Jacques ?

— Mais certainement, Jacques...

— Bon. Eh bien ! alors, nous nous verrons mardi. Et, encore une fois, toutes mes félicitations, cher cher Jacques... »

AINSI M. Jacques Soustelle, à Lyon, et M. Jacques Chaban-Delmas, à Bordeaux, exécutèrent-ils, pour la plus grande joie des auditeurs, un gracieux duo. On n'arrête pas le progrès.

Pétulant, M. Chaban-Delmas ne parvenait pas à s'arracher du micro où il venait de déclarer, commentant ses propres résultats :

« Je vous avoue qu'après tant d'années d'effort et de combat (sic), il est doux au cœur de... et patati et patata... »

Qu'avait-il donc redouté ? Un échec ? Ma parole, il se prend pour Mendès France.

Il y aura toujours de la place, dans toutes les Chambres et dans toutes les antichambres, pour ce caressant papillon, butinant de gouvernement en gouvernement, se posant le temps d'un portefeuille, complotant le temps d'un dîner.

A dire vrai, M. Soustelle, qui n'est pas un sot, ne parut pas autrement satisfait d'exhiber tant d'intimité avec cet exubérant collègue en renouveau national, dont la voix n'exprimait pas sans doute toute la déférence souhaitable.

Quoi ! c'est lui le patron maintenant... On croit toujours que ces choses-là n'arriveront pas. Et puis voilà. Elles arrivent.

« Le gros matou » — c'est ainsi qu'affectueusement ses amis le nomment — va-t-il tout de suite sortir ses griffes ? Rien n'est moins certain. Alors, on croira encore que ces choses-là n'arriveront pas. Et puis elles arriveront.

MAIS à quoi bon y penser ? « Nous n'avons que le présent à supporter. Ni le passé ni l'avenir ne peuvent nous accabler, puisque l'un n'existe plus et que l'autre n'existe pas encore », professaient les stoïciens.

Nous ne saurions trouver, pour l'heure, de meilleurs maîtres.

Françoise Giroud.

Accaparé par ses reportages et ses voyages très fréquents pour « L'Express », notre ami Jean Daniel ne peut plus actuellement participer à la rédaction en chef du journal à Paris. Il demeure chargé de représenter pleinement « L'Express », avec toutes les prérogatives attachées au titre de rédacteur en chef, là où ses enquêtes le conduisent.

Deux témoignages sur M. Despuech

Nous avons reçu de deux officiers de réserve qui ont servi en Algérie avec le capitaine Despuech : M. Georges Debontride (ancien commandant de la 2e compagnie du I/131e R. I.) et M. Guy Touraine (ancien adjoint du capitaine Despuech au I/131e R. I.), des témoignages concordants qui donnent les indications suivantes :

1° la compagnie commandée par le capitaine Despuech en Algérie a été composée de rappelés de la classe 52-2, puis d'appelés de la classe 56-1, mais à aucun moment de rappelés de la classe 56-2 ;

2° les seules visites que le capitaine Despuech ait reçues à son P. C. ont été celles du général de Brébisson, du capitaine Richard, et d'un capitaine commandant une compagnie d'infanterie de l'Air. Le capitaine Despuech, à la connaissance de ces deux officiers, ne reçut jamais la visite de M. Joly dont le nom fut mêlé au complot du bazooka et à l'affaire du 13 mai.

Nous avons reçu, également, une lettre de M. Despuech nous donnant les mêmes indications et nous précisant qu'ayant comparu devant le Tribunal militaire, il a été acquitté. Il ajoute qu'il n'a participé, ni de près, ni de loin, aux événements du 13 mai.

Ces témoignages démentent donc de manière très formelle celui des soldats démobilisés de la 2e compagnie du 1/131e R.I. qui se disaient rappelés de la classe 56-2 et dont nous avons publié la lettre le 13 novembre.

La récession

Je relève, dans « L'Express » du 20 novembre, sous la signature de Michel Bosquet, le paragraphe suivant :

« La récession et les restrictions de crédit agricole portent un coup sérieux aux usines de tracteurs : Renault, Cima, Soméca licencient des ouvriers et réduisent leurs horaires. »

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir porter à la connaissance de vos lecteurs qu'en ce qui concerne la Régie nationale des Usines Renault, cette information est absolument inexacte.

J. GROSPIRON,
chef des services d'information,
Régie nationale Renault.

[*Notre collaborateur Michel Bosquet, après nouvelle enquête, peut fournir les précisions suivantes :*

— La construction de tracteurs et de machines agricoles a subi dans l'ensemble une baisse d'activité de 25 à 30 %.

— Les usines Cima (Saint-Dizier) ont licencié 250 ouvriers et ont réduit leurs horaires à 32 heures par semaine.

— Les usines Massey-Harris (près de Lille) ont réduit leurs horaires de 15 à 20 %.

— Les usines Hotchkiss-Standard (Beauvais) ont licencié 20 ouvriers, sans réduire leurs horaires pour l'instant.

— Les usines de Croix (près de Lille) ont réduit leurs horaires de 48 à 45 heures par semaine.

— Les usines Renault du Mans et les usines Vendeuvre (Dieppe et Vendeuvre) n'ont, en effet, opéré ni licenciements ni réduction d'horaires.]

Deux Servan-Schreiber ?

Notre mémoire à nous, lecteurs, n'est pas aussi courte que la vôtre...

Le dernier paragraphe de votre article « quelques oiseaux battent des ailes pour faire croire à la vie d'un gaullisme de gauche » est en contradiction absolue avec celui que vous écriviez deux jours avant dans la tribune libre du « Monde » et dans lequel, oiseau battant des ailes, vous affirmiez votre profession de foi gaulliste de gauche « Centre de réforme républicaine ». A croire qu'il y a deux Servan-Schreiber !

André S.,
Lyon.

[*A croire, en effet... Il y en a deux, et même davantage. Celui qui fait partie des « gaullistes de gauche » (Jean-Claude), et qui a publié une tribune électorale dans « Le Monde », est un cousin. — J.-J. S.-S.*]

Une blessure au cœur

De même que le poète Manuel, en 1851, lorsqu'il apprit que la ville de Mâcon s'était montrée si injuste envers Lamartine, nous avons reçu « comme une blessure au cœur » : M. Mendès France n'était pas élu.

Pour nous, n'était-il pas le plus brillant espoir de cette gauche dont nous n'avions plus aucun représentant dans notre département ?

Fidèle à sa parole, P. M. F. a toujours honoré cette vérité qu'il défend. Combien nous le trouvons plus grand dans cet insuccès que celui qui, par le mensonge et une ambition démesurée, se forge une popularité que la masse aveugle et les privilégiés viennent de lui accorder.

Mme C. MASSETTE,
Tours.

LES PETITES ANNONCES DE

L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

Cherchons **Assistante sociale** pour post-cure Seine-et-Marne. Ecrire COSE, 52, rue de l'Arbre-Sec - PARIS-1er

3 AGENTS RELATIONS VENTE
dégagés obligations militaires recherchés par importante fabrique de meubles en vue accession postes direction. Excellente présentation, voiture, dynamisme, sens des affaires exigés. Si capables accepterions assurer formation avec rétribution pendant le stage. Ecrire lettre manuscrite avec curriculum et photo : ATLAS, 13, rue de Liége Service E

Maison Edition Disques classiques recherche **EXCELLENT TRADUCTEUR** ANGLAIS-FRANÇAIS, connaissances musicales approfondies, 1re lettre : n° 27.182 CONTESSE Publicité, 20, av. de l'Opéra, Paris-1er qui transm.

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAB. 03-38

AVIS

VERSAILLES
IL RESTE ENCORE A VENDRE
10 très beaux appartements tout confort 3 et 4 pièces - Entrée, cuisine, salle de bains, w.-c. Renseignements et visites mardis et vendredis sur place : 18, rue de Noailles
VER. 08-96 et 49-77
500 m2 locaux commerciaux (*Communiqué*).

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

TERRAINS (Offre)

TERRAIN MONTMORENCY
50.000 m2 boisé vue impr. s/Paris. Orient. Sud, pr constr. propr. Ecr. n° 295 GO, 112, bd Voltaire-XIe

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
16, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Mots croisés n° 163

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4								
5					■			
6			■					
7							■	
8				■				
9		■						
10								

HORIZONTALEMENT. — 1. Ce vêtement n'a, avec les foules de Lourdes, qu'une parenté étymologique. — 2. Cité dans la déposition de l'expert chimiste, se trouve souvent aussi dans la plaidoirie ou le réquisitoire. Moitié d'une paire précieuse. — 3. Bien que plutôt humides par fonction, ont fait sécher bien des enfants et leurs parents. — 4. Rapport qui ne va pas jusqu'à l'identité. — 5. Ce qu'annonce bien rarement la rue de Rivoli. Répété, dans la béatitude, par un domestique au foyer. — 6. En prend parfois cette forme. Elément d'un diagnostic, qui reste dans le qualitatif. — 7. Lignes pour marquer la position du pont. — 8. Doit avoir son portrait dans le bureau de Faubus. Apporte aussi du néon. — 9. Utilisé par les amoureux, bien que non construit à leur intention. — 10. Militaires et danseurs les utilisent, à un degré modeste de la hiérarchie civile ou militaire.

VERTICALEMENT. — I. Cette arme allemande serait vraiment peu efficace contre les missiles. — II. Politique, dans une faculté. — III. Celui qui est antilui ne doit pas être pris pour son adversaire. Dérobe aux intempéries et aux regards. — IV. Son pouvoir ne dépasse pas la ville. En épelant, ville vietnamienne. — V. Des nœuds s'y défont. Consistant. — VI. Donnent aux pierres plus d'éclat. — VII. Elément d'une société disparue et d'une organisation actuelle. Se plaint sous les bois. — VIII. S'opposent aux secondaires.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	M	I	R	A	L	A	T
2	R	A	N	A	V	A	L	O
3	G	I	N	■	A	V	E	N
4	E	R	I	G	N	E	■	N
5	N	I	■	A	C	E	R	E
6	T	E	R	N	E	■	A	L
7	I	■	A	T	R	O	C	E
8	E	P	I	E	■	R	I	T
9	R	U	D	E	M	E	N	T
10	E	B	I	S	E	L	E	E

Solution du n° 162

VOTRE VOITURE
votre femme et vous serez les bienvenus chez
BRUNSWICK
62, Bd de Strasbourg
GRAND PARKING PRIVÉ
dans l'immeuble

GANTS TETINES
« OLLA »
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

QUEL PROJET VOUS HANTE ?
La remise à neuf de votre appartement ou de votre magasin
La création d'un ensemble pratique et personnel
La transformation d'une vieille ferme en une agréable propriété
L'architecture d'une villa selon votre idée
Téléphonez à GOB. 23-18
Nous sommes à votre disposition pour vous fournir une étude précise de vos problèmes et un devis à des prix très serrés, sans aucun engagement pour vous.
PIERRE ET NICOLE CHAPO
ARCHITECTURE - DECORATION
14, boulevard de l'Hôpital - PARIS (Ve)

LA NATION

Un vote gaulliste ?

VERS minuit, dimanche dernier, un journaliste venu suivre le cas-test de la Nièvre demanda à M. François Mitterrand ce qu'il pensait de « la situation embarrassante » dans laquelle allait se trouver, avec une pareille Chambre, le général de Gaulle.

M. Mitterrand venait de constater, par les derniers chiffres, qu'il était en ballottage très difficile, qu'il n'arrivait qu'en troisième position et qu'il avait les plus fortes chances — comme tous ses amis et alliés politiques — de perdre son siège (1). Les mêmes chiffres, à la même heure, avaient déjà fait savoir par la radio, d'un bout à l'autre du territoire, que l'étiquette U.N.R. remportait une victoire, que « la France votait une deuxième fois oui à de Gaulle ». M. Mitterrand répondit avec ironie que, vu sa situation et celle du général, il était un peu pittoresque de lui demander à lui ce qu'il pensait de « l'embarras » du détenteur suprême du pouvoir. Et pourtant...

Dès ce moment-là, la question posée par notre confrère à Nevers était bien celle que, confusément, beaucoup de Français se posaient déjà à eux-mêmes. Question paradoxale, sans doute, mais lancinante, inévitable : on ne sait pas vraiment pourquoi, mais on « sent bien » qu'il doit y avoir quelque chose de profondément inexact dans l'interprétation « gaulliste » des résultats du scrutin. Un peu partout, on répète, pour expliquer en gros ce qui s'est produit, que « les Français ont confirmé le référendum », qu'ils ont « fait confiance à de Gaulle », que l'étiquette gaulliste a été l'étoile magique qui, à elle seule, et quel que soit le nom du candidat, donne les voix et le succès.

ÇA NE « COLLE » PAS

Mais alors de Gaulle devrait être consolidé, renforcé, rendu plus puissant, plus omnipotent encore par ce vote... C'est là que ça ne « colle » plus. On croit comprendre, au contraire, qu'il va être gêné, entravé par cette Assemblée, qu'il la souhaitait bien différente, qu'il doit regretter ce gros bloc U.N.R.-gaulliste qui va la dominer, l'orienter. Alors on dit : « La mariée est trop belle. » Ou encore : « Les électeurs ont été plus gaullistes que de Gaulle. » Sous-entendu : de Gaulle est embarrassé par tant de confiance en sa faveur, il aurait souhaité un peu plus d'équilibre, de contrepoids. Sous-entendu : les Français « s'en remettent » à de Gaulle complètement, totalement, une première fois par le référendum, de nouveau par le vote législatif, les Français le veulent comme roi, ils le disent et le redisent, la France est tellement ultra-gaulliste que c'en est gênant pour de Gaulle lui-même.

Eh bien ! non. Si c'était vrai, de Gaulle ne serait pas en situation embarrassante, mais tout à fait bonne au contraire. Ce n'est pas le trop de pouvoir qui l'affaiblit, c'est le pas assez. Et si tant de gens croient comprendre que les résultats des élections ne sont pas très bons (pour le régime), nous allons voir qu'ils ont raison en regardant ces résultats de plus près. C'est un petit examen qui mérite d'être fait : il apporte un peu de lumière. Et il ne laisse pas subsister grand-chose du prétendu super-gaullisme du corps électoral.

ENTRE GAULLISTES

Paris est toujours un verre grossissant. C'est dans la capitale que les courants qui traversent le pays se manifestent toujours le plus complètement, le plus nettement. Les hommes y comptent moins et les mouvements d'idées ou de passions davantage. Les interférences particulières, locales, gênent moins la lecture des chiffres. C'est en examinant ce qui se produit dans la cellule parisienne que l'on distingue les lignes de force qui jouent dans le pays. Que voyons-nous ?

Trois séries de constatations, qui sont générales, et que les résultats de province confirment :

1) Chaque fois qu'il y a un gaulliste orienté à gauche en compétition avec un gaulliste orienté à droite, c'est celui de droite qui l'emporte.

Voici quelques cas parmi beaucoup d'autres :

14e CIRCONSCRIPTION

Biaggi (gaulliste droite)..	8.788 voix
Graulle (gaulliste gauche)	3.690 voix

19e CIRCONSCRIPTION

Roux (gaulliste droite)..	8.955 voix
Clostermann (gaul. gauche)	6.263 voix

35e CIRCONSCRIPTION

Pezé (gaulliste droite)..	10.070 voix
Naudet (gaulliste gauche)	4.700 voix

45e CIRCONSCRIPTION

Profichet (gaulliste droite)	18.218 voix
Frenay (gaulliste gauche)	10.416 voix

51e CIRCONSCRIPTION

Dreyfous-Ducas (gaulliste droite)	9.373 voix
Mme de Lipkowski (gaulliste gauche)	4.957 voix

Etc. Entre « gaullistes », c'est-à-dire entre gens touchés en principe par la grâce de l'étiquette magique, c'est l'homme *de droite* à qui vont les électeurs. Et cela est particulièrement frappant dans les cas (Clostermann, Frenay) où le gaulliste orienté à gauche est une personnalité beaucoup plus célèbre — et d'ailleurs beaucoup plus gaulliste — que son rival. Première et curieuse observation. Continuons.

FACE A LA DROITE

2) Chaque fois qu'il y a un gaulliste de gauche en compétition avec une personnalité de droite non gaulliste, c'est l'homme de droite qui l'emporte.

En voici trois exemples significatifs qui résument tous les autres :

17e CIRCONSCRIPTION

Barberot (gaul. gauche)	7.162 voix
Baylot (non - gaulliste droite)	18.537 voix

22e CIRCONSCRIPTION

Dutourd (gaul. gauche)	6.616 voix
Ferri (non-gaul. droite)	11.859 voix

25e CIRCONSCRIPTION

Dechartre (gaul. gauche)	3.791 voix
Decastaing (non-gaulliste droite)	11.373 voix

Dans tous ces cas le gaulliste est, de loin, plus connu comme personnalité que son rival, et dans tous ces cas l'homme de droite n'a eu ni de près ni de loin une investiture gaulliste. Ce sont des Indépendants ayant pour seule particularité d'être chacun le candidat le plus conservateur dans la circonscription. L'exemple du colonel Barberot, gaulliste de juin 40 et héros de la France Libre, artisan actif du retour au pouvoir du général de Gaulle, écrasé par l'ex-préfet Baylot, homme-type du « Système » de la IVe et antigaulliste, est frappant. Continuons.

3° Chaque fois qu'il y a eu un homme de droite gaulliste contre une personnalité de droite mais non gaulliste, c'est le non-gaulliste qui l'emporte.

En vérité, ce tableau-là est le plus révélateur. Tous les exemples sont étonnants. Et chaque fois l'U.N.R. va à la défaite pour peu que le candidat de la droite conservatrice ait une petite notoriété.

3e CIRCONSCRIPTION

Fatosme (gaulliste U.N.R.)	4.736 voix
Le Pen (droite)	11.711 voix

5e CIRCONSCRIPTION

Sabatier (gaulliste U.N.R.)	9.893 voix
Frédéric-Dupont (droite) .	24.968 voix

15e CIRCONSCRIPTION

Banwarth (gaul. U.N.R.).	7.388 voix
Tardieu (droite)	13.868 voix

21e CIRCONSCRIPTION

Karcher (gaulliste U.N.R.)	14.595 voix
Taittinger (droite)	18.368 voix

UN PEU PLUS CLAIR

Il n'est pas besoin de longs commentaires. Le *sens* du vote de dimanche, caché par une apparence de gaullisme si on ne regarde que l'ensemble en gros, apparaît si l'on se penche sur l'analyse détaillée. Les Français n'ont pas voté gaulliste, ils ont voté à droite. Plus précisément : ils ont voté pour les gaullistes dans la mesure où ils étaient à droite, et non pas pour la droite dans la mesure où elle était gaulliste. Ce n'est pas un vote pour le De Gaulle de la Libération et des nationalisations, ni pour le De Gaulle fédéraliste de Brazzaville, mais pour celui du 15 mai et d'Alger, pour le De Gaulle de Soustelle et de Massu. Ce n'est pas un vote pour l'homme condamné à mort par Vichy, mais un vote pour Vichy. Ce n'est pas un vote De Gaulle, mais un vote Pétain.

Nous voyons un peu plus clair. On a dit, après les résultats du scrutin de dimanche, pour traduire le malaise évident ressenti par les partisans du général eux-mêmes : « Qu'est-ce qu'il pourra faire avec cette Chambre ? » La question n'exprime pas un problème grave. Car s'il ne s'agissait que de cela, l'affaire serait résolue : le Parlement, dans la nouvelle Constitution, n'a guère de pouvoirs. « Qu'est-ce qu'il va pouvoir faire avec *ce pays ?* », voilà le vrai. Et qu'on n'ose pas dire. Qu'on n'ose pas se dire.

Ce qui était déjà apparu en Algérie est révélé maintenant ici. De Gaulle n'a été que l'instrument du triomphe des forces conservatrices et réactionnaires. Et une fois qu'il eut accepté de jouer ce rôle — en pensant bien être, ensuite, le plus fort — il avait déclenché une lame de fond si puissante que lui-même est débordé par elle.

Que Baylot, réactionnaire policier et hystérique, vienne siéger au Parlement à la place de Barberot, compagnon fidèle, de quel œil de Gaulle voit-il cela ? Commence-t-il, commençons-nous, à comprendre de quoi il s'agit ?

LA LEÇON

On redécouvre, mais un peu tard, que la pente naturelle d'un peuple à peu près nanti — de tous les peuples non misérables — est vers le *statu quo*, l'abandon aux « chefs », le conservatisme, l'ordre moral, le nationalisme. On découvre que la marche vers la liberté, la justice, la responsabilité et la sagesse, ne peut pas être un mouvement automatique, seulement un inlassable et immense effort contre tous les instincts et toutes les peurs. Que cet effort ne peut s'accomplir que s'il est aidé, orienté, guidé à chaque instant par ceux qui ont la prétention et l'honneur de faire profession politique. Que si ceux-là, les politiciens, les leaders d'opinion, cessent de s'arc-bouter, sans relâche, contre le flot des instincts, les digues sautent. Que s'ils manquent à leur devoir quotidien d'informer, d'éclairer leurs concitoyens, de faire *vivre* la raison, la raison meurt à l'obscurantisme.

Que le danger, le danger permanent, le danger fatal, est dans l'éternelle réaction contre les hommes de progrès, et contre le progrès. Que l'erreur dramatique de la gauche, dans notre pays depuis la Libération, a été d'oublier cette règle absolue et de se fixer stupidement sur un prétendu danger d'extrême gauche. Que l'erreur décisive de de Gaulle a été de croire qu'il pouvait donner raison à la droite, cet été, sans ouvrir les vannes à ce flot torrentiel qui déferle aujourd'hui. Que d'être impartial, objectif, au-dessus de la mêlée, c'est servir la réaction. Que le progrès et la sagesse d'un peuple ne peuvent être que les fruits d'une lutte infiniment dure, et nécessairement quotidienne. Et que si le spectacle de représentation nationale qui sera la France officielle dimanche prochain à minuit nous ouvre, à tous, enfin les yeux, l'avenir recommencera peut-être.

J.-J. S.-S.

(D'après « Le Radeau de la Méduse » de Géricault.)

— Hep !... Pas de Nouvelle Vague, s'il vous plaît !

(1) M. Mitterrand va peut-être profiter dimanche, avec quelques rares hommes de gauche (comme M. Verdier à Paris), d'un ultime sursaut des électeurs républicains réunis pour remporter une victoire.

REPORTAGES SUR LES ÉLECTIONS

L'U.N.R. vue de Lyon

● « *C'est vous et Lyon qui annoncez la résurrection de la France!* », *a déclaré M. Chaban-Delmas au micro à son ami Jacques Soustelle. Jean Daniel est allé dans la capitale de l'U.N.R.*

LUNDI, les dix circonscriptions du Rhône enverront probablement à l'Assemblée nationale quatre députés U.N.R. et six Indépendants. A vrai dire, une seule circonscription est incertaine, la cinquième, où le candidat M.R.P. conserve quelques chances. Mais dans l'ensemble, tout le département aura voté à droite. C'est du Rhône que le raz de marée est parti. Les radicaux auront pratiquement disparu du fief d'Edouard Herriot ; quant au parti communiste, il aura perdu plus de voix que partout ailleurs.

UN SEUL FANATIQUE

Mais comme les lieux du triomphe ont été calmes !

Sans doute les Lyonnais ne sont-ils pas expansifs : le bruit n'y fait pas scandale, il paraît déplacé comme dans une ville suisse. Mais en fait, il y avait surtout deux raisons à ce désintéressement presque total. D'abord, m'a expliqué un professeur de Villeurbanne, il ne faut pas trop demander aux hommes : ils ont été tout heureux de « s'en remettre à de Gaulle » au moment du référendum et il leur semble que ces élections, c'est du surplus. Ensuite, il n'y avait aucune surprise à attendre. Les résultats étaient acquis d'avance. J'ai demandé à plusieurs personnes si elles avaient voté pour le futur président du Conseil en apportant leur voix à M. Soustelle. On m'a répondu :

« *Non. Il n'y avait personne d'autre.* »

Ou bien :

« *Il est d'accord avec les Indépendants.* »

(Ces derniers avaient en effet accepté de ne présenter personne contre lui), mais aussi :

« *Sans lui, de Gaulle ne serait pas là.* »

LA CONQUETE DE LYON

Je n'ai pas vu chez les partisans de Soustelle la joie. C'est que l'ancien gouverneur général de l'Algérie ne suscite pas l'enthousiasme, ou même la sympathie immédiate. Il n'a ni la bonhomie cordiale d'Edouard Herriot, ni la fougue d'André Philip, ni la virtuosité de Pierre Cot, trois hommes qui ont fait impression à Lyon. D'où vient son triomphe ?

La conquête de Lyon a été pour Jacques Soustelle une longue patience. Il a lentement « appris » sa ville. Il dit de lui-même qu'il sait attendre, comme les paysans cévenols. Intellectuel et amateur de la psychologie des foules, il avance avec prudence. Il sait aussitôt corriger des faux pas. Deux exemples récents le prouvent.

Ayant pris conscience que la campagne de son hebdomadaire « L'Espoir » contre la « trahison des prêtres » dans l'affaire du Prado avait déclenché l'hostilité de l'Archevêché et suscité un trouble profond même chez des catholiques de droite, il fit savoir que cette campagne prendrait fin, qu'il n'y était pour rien et qu'on trouverait en lui aussi bien le défenseur de l'école libre que l'admirateur de la charité chrétienne. Il le fit savoir, comme toujours, *discrètement.*

A Lyon, il y a une sorte de Lagaillarde : un ancien combattant d'Indochine d'une trentaine d'années, du nom de Louis Thomas et qui est à la tête de l'Association des « *Combattants de l'Union Française* », bénéficiait jusque-là de tolérances policières surprenantes. Les Lyonnais lui imputent la responsabilité des attentats qui ont été perpétrés depuis deux mois aux sièges des partis de gauche et d'extrême-droite. Louis Thomas se réclamait volontiers de Jacques Soustelle au moment où les Comités de Salut public d'Alger n'étaient pas en difficulté avec le général de Gaulle. Mais la société lyonnaise s'accommode très mal de n'importe quelle agitation. Son traditionalisme et son amour de l'ordre sont heurtés par Louis Thomas. Aussitôt, l'a-t-on menacé « d'ouvrir son dossier » — il en a donc un — s'il ne mettait pas fin immédiatement à ses activités. Cela, aussi, fut fait discrètement.

DE BONS DOSSIERS

Car Jacques Soustelle a décidément gardé de son passage au B.C.R.A. — service de contre-espionnage de la France libre — le goût du secret et de la police. Pour celui qui fut le plus jeune normalien et le plus jeune agrégé de France, il n'y a pas d'exercice de gouvernement et de conquête du pouvoir sans de bons « dossiers ». Partout où il se déplace, les réseaux suivent. Toujours les mêmes. Après le B.C.R.A., le service d'ordre du R.P.F. Avec les mêmes hommes, ou presque, l'Union pour le Renouveau et le Salut de l'Algérie française qui fut à l'origine du 13 mai ; aujourd'hui, c'est Lyon, point de départ du patient « enveloppement » de la métropole.

Dans ces réseaux, il y a toujours un grand nombre d'anciens résistants inadaptés et même parfois d'anciens déportés. Le propriétaire de la « Belle Cordière », le bar corse où se retrouvent les amis de Soustelle, est un ancien résistant. Le nouveau et si précieux directeur de la Sûreté de Lyon, M. Haack, est un ancien déporté. M. Soustelle a un talent particulier pour transformer les anciens héros du contre-espionnage, les compagnons du 8 novembre d'Alger et les maquisards nostalgiques en aventuriers. A Lyon, après quelques mutations astucieuses, en dehors d'une fraction des Renseignements généraux, il peut vraiment parler de « sa » police. Comme dit M. Beraudier, adjoint au maire de Lyon et secrétaire départemental de l'U.N.R. :

« *Si nous ne sommes pas président du Conseil, c'est le ministère de l'Intérieur qu'il nous faut.* »

Sans vraie campagne électorale, sans réunion tapageuse, sans éclat ni brio, dans la discrétion la plus absolue, Jacques Soustelle, qui ne s'est montré nulle part à Lyon, a installé ses hommes partout. Il a le « sens du réseau ». Rarement candidature a été à la fois aussi discrète et aussi triomphale. Quelques banquets « oligarchiques » pour persuader les bourgeois préoccupés par le coût de l'intégration de l'Algérie qu'il y avait « intégration et intégration », etc. Mais les événements se sont ainsi déroulés que lorsque depuis Bordeaux, M. Chaban-Delmas déclarait à la radio, avec une opportune impétuosité, que « *Jacques (Soustelle) et Lyon annonçaient la résurrection de la France* », les Lyonnais, sur place, ont été un peu décontenancés.

LES DEMISSIONNAIRES

Dans tout cela, où se sont trouvées les forces démocratiques ? Tous ces militants syndicalistes, ces universitaires socialistes, ces catholiques libéraux, ces Jacobins qui se réunissent dans les « Cercles Tocqueville », sous l'impulsion de M. Alban-Vistel, compagnon de la Libération, et du professeur Latreille ? Sans doute le découpage a enlevé aux circonscriptions leurs « ceintures rouges ». Mais la perte des voix par quartier reste néanmoins très sensible.

L'histoire locale, ici, est remplie des divisions de la gauche provoquées par des querelles de clocher ou des mésententes sectaires : on s'est battu parfois pour la laïcité ! Mais les signes du malaise sont encore plus profonds. Ils révèlent une démission.

« *En fait,* me disait un animateur local, *le danger n'est pas perçu, les vrais problèmes ne sont pas posés, on s'abandonne dans le présent à un courant passionnel, gaulliste, qui est la solution de facilité. On s'y abandonne d'autant plus volontiers que la force est cette fois parée des couleurs et de la démocratie et de la grandeur. C'est peut-être vrai : les Français avaient besoin d'un roi.* »

Un syndicaliste, lui, m'a dit que pour le moment « *il ne fallait pas compter sur la classe ouvrière* ». Aux usines Berliet, on travaille 40 heures au lieu de 48, dans les textiles on travaille 30 heures. Mais ce n'est pas la menace de crise qui peut susciter la conscience politique, seulement une crise elle-même. La menace de crise rend au contraire inquiet, prudent, conservateur. On est préoccupé du présent, non de l'avenir. On ne veut pas être renvoyé. On a un sens plus aigu de la dépendance par rapport au patron local. Il y a aussi d'autres facteurs : l'achat à crédit par exemple. Dans les dernières années de prospérité relative, on a vu ce fait nouveau : de très nombreux ouvriers acheter à crédit un ameublement, un scooter, un

(M. Vallet)

L'ÉTAT-MAJOR U.N.R. A LYON (1)
« *Si nous ne sommes pas à Matignon...* »

(1) Pointant les résultats du premier tour, à gauche, assis, l'adjoint de M. Soustelle, M. Louis Beraudier.

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

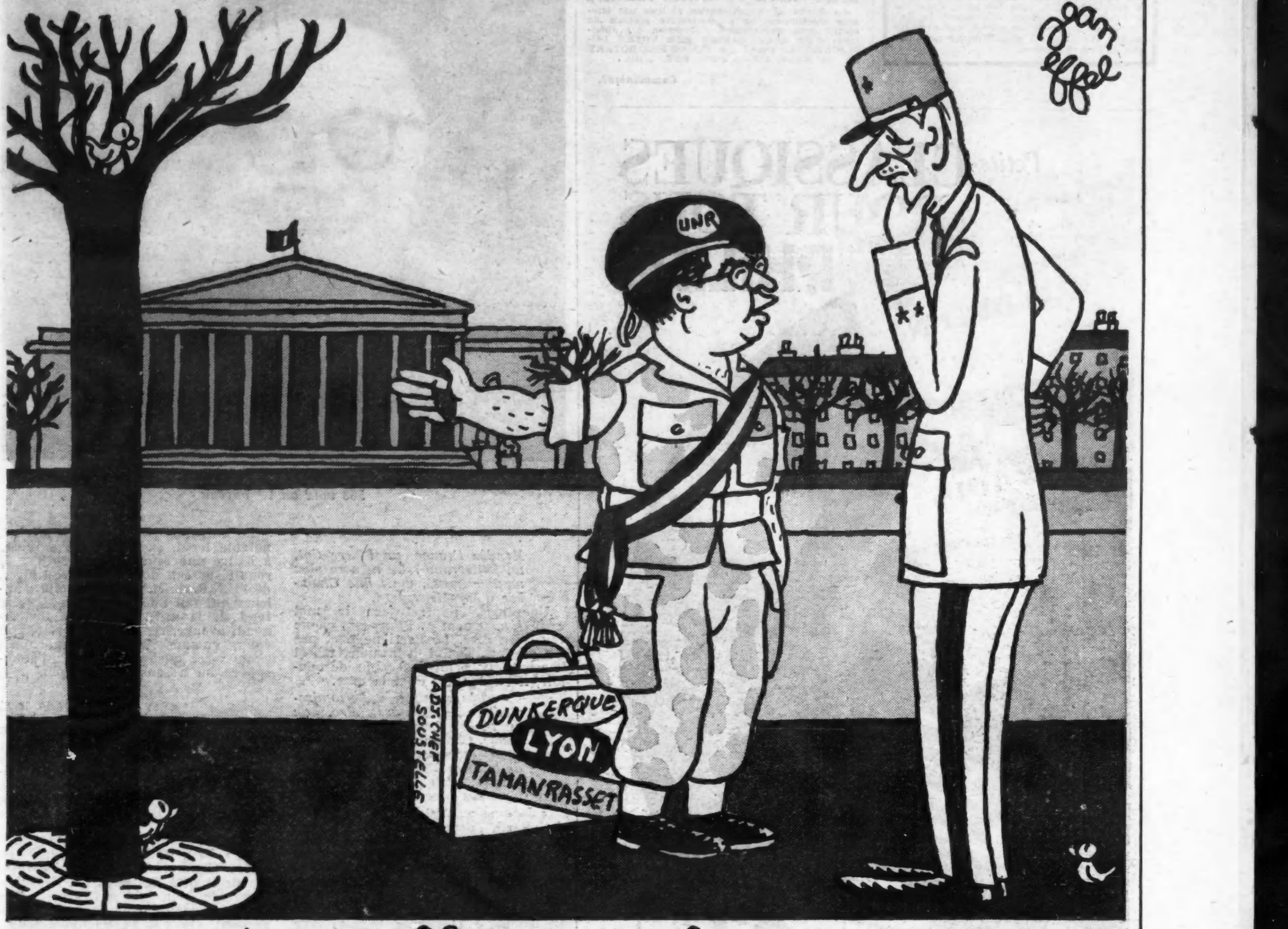
RÉDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e), Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, militaires : 3.000 francs.
Etranger : 5.000 francs (Etudiants : 4.000 francs).
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

DÉTACHEMENT PRÉCURSEUR



— Je viens préparer la Chambrée pour le gros du contingent...

poste de radio, parfois même une machine à laver et une télévision. La peur de ne pas payer la prochaine mensualité embourgeoise. A Lyon, c'est plus sensible encore qu'ailleurs.

Il y a aussi pour la classe ouvrière le malaise algérien. Dans les usines lyonnaises, pendant la période du terrorisme algérien, les ouvriers nord-africains ont été pratiquement mis en quarantaine et les pétitions contre la répression sont impopulaires.

« *Enfin,* concluait ce syndicaliste, *la mobilisation des masses n'a pas eu lieu, parce que le fascisme ne s'est pas vraiment manifesté. Nous avons été enlisés, déroutés, enveloppés : avec de Gaulle, on ne peut pas crier au danger fasciste... Le jour venu, ce serait de nouveau possible, je crois. Avec Soustelle, les choses vont devenir claires.* »

JEAN DANIEL.

Aux côtés de M. Duclos

● ***« Jacques », c'est le champion communiste dans la banlieue rouge. Autour de lui les militants vivent leur plus difficile combat. Robert Barrat le raconte.***

« *EN 32 on n'avait que douze députés. En 36, on était 72. C'est pas la peine de se frapper : ça va, ça vient. Le pays comprendra bientôt que c'est nous qui avons raison.* »

Le vieux pousse un caillou du pied.

Il en a vu d'autres... A sa manière, il s'est fait une philosophie de l'histoire au terme de laquelle s'inscrit inévitable — à travers mille vicissitudes peut-être — le triomphe final du « Parti » comme disent les militants.

Maintenant, en ces lendemains d'élections, les têtes redeviennent froides. A Montreuil, il s'agit de ne pas « avoir les nerfs » et de faire le bilan de la situation. Calmement, comme un paysan qui, le lendemain d'une grêle, fait à pas lents le tour de sa terre, et apprécie les ravages de la nuit. Calmement.

LA CHAMBRE ET LE PAYS

Trois instituteurs, membres de la section locale, traduisent en termes « politiques » la philosophie du vieux :

— *La poussée gaulliste est indiscutable. Bien. Le Parti subit un recul de 5 à 7 % dans les voix. C'est d'accord. Il ne comptera plus que 10 à 12 députés au Parlement. Et après ?*

— *Oui,* dis-je, *et après ?*

— *Et après,* me répondent-ils, *la Chambre est une chose et le pays en est une autre. Quel sérieux faudra-t-il accorder à un Parlement où un Parti qui compte 19 % des suffrages dans le pays n'aura droit qu'à 2 % des sièges ? Un Parlement d'où seront absents toutes les grandes voix de l'opposition, un*

→

N° 352
EVIAN
L'eau du biberon
SANS SULFATE DE CHAUX
Si pure! Si légère!

Collection Hiver 58-59
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI

Celle qui fut l'égérie d'un de nos plus illustres présidents du Conseil, Emma Tignon, vit retirée dans une modeste maison des bords de la Loire. Personne ne soupçonnerait, en la voyant, le tumultueux passé de cette vieille dame, craintive et souriante, qui, tous les soirs avant de se coucher, va vérifier, elle-même, la fermeture de sa grille, en s'éclairant avec un boitier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Un robot pour stencils

L'appareil électronique de report vous offre ces trois avantages :

1° REPRODUCTION AUTOMATIQUE... (travail manuel réduit à 30 secondes)

2° DE TOUT DOCUMENT... (même photographique)

3° SUR STENCIL EN MATIERE PLASTIQUE

La finesse de la perforation réalisée par étincelle électronique et la contexture spéciale du stencil vous garantissent l'obtention des spécimens d'une qualité nouvelle SUR VOTRE DUPLICATEUR. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

Petits CLASSIQUES POUR TOUS PHILIPS

937 F + T.L.

le microsillon 17 cm 45 t. E.P. longue durée, fabriqué dans l'usine la plus moderne d'Europe.

Extrait du Catalogue

BACH/GOUNOD/HAENDEL Jésus, que ma joie demeure - Ave Maria - Largo-Adagio ASMA, orgue 400.045

BRAHMS Danses Hongroises n°s 1, 3, 10 & 17. Orch. Philh. de New York. Dir. Bruno WALTER 409.056

CHOPIN INTÉGRALE DES VALSES en 3 disques. J. DOYEN, piano 432.602-603-604

GERSHWIN Rhapsody in blue - Love Walked In. A. KOSTELANETZ & son orch. 409.051

GOUNOD Ballet de FAUST. Orch. du Th. Nat. de l'Opéra, Dir. J. FOURNET 400.018

HASSE/VIVALDI Concertos pour mandoline. THE CAECILIA MANDOLINE PLAYERS, Dir. Wessel DECKER 400.023

HAYDN/VIVALDI Choral de St-Antoine - Conc. pour flûte, hautbois et basson. Ens. Ins. à Vent de PARIS 432.611

KHATCHATOURIAN Danse du Sabre et cinq autres extraits de "Gayaneh". Orch. Phil. de New York Dir. Efrem KURTZ 409.031

LISTZ LES PRÉLUDES. Orch. Phil. de New York Dir. D. MITROPOULOS 409.087

MOZART PETITE MUSIQUE DE NUIT. Columb. Symph. Orch. Dir. Bruno WALTER 409.021

Rondo pour piano en la maj. K 386 - Rondo du Concerto pour violon en ré maj. K. 218. Clara HASKIL, piano : orch. Symph. de VIENNE, Dir. B. PAUMGARTNER A. GRUMIAUX, violon ; Orch. Symph. de VIENNE, Dir. R. MORALT 400.083

SIBÉLIUS/TCHAIKOVSKY Valse triste - Valse des fleurs. Orch. Philh. de BERLIN, Dir. F. LEHMANN Orch. Symph. de Vienne, Dir. R. MORALT 400.017

Festival PABLO CASALS SANT MARTI DEL CANIGO - Chant des Oiseaux. DE FALLA : Nana. Pablo CASALS, violoncelle ; E. ISTOMIN, piano 409.008

Récital TONY PONCET VERDI : Rigoletto, Aïda, Le Trouvère - HALEVY : La Juive. Orch. Symph., Dir. J. ETCHEVERRY 432.612

Récital LILY PONS J. STRAUSS : Le Beau Danube Bleu - DELIBES : Air des Clochettes de "Lakmé" ; Les Filles de Cadix. Columb. Symph. Orch. Dir. P. CIMARA - A. KOSTELANETZ & son orch. 409.070

Récital PAUL ROBESON n° 1 Ol' man river ; Wagon wheels ; It ain't necessarily so ; The house I live in. Columb. Conc. Orch., Dir. E. BALABAN 409.032

Chez votre disquaire . Spécifiez bien CLASSIQUES POUR TOUS PHILIPS

Demandez aussi les

GRANDS CLASSIQUES POUR TOUS nouveau

(Microsillons 30 cm 33 t. Haute Fidélité, 2.190 F + t. l.)

Œuvres constituant la base d'une discothèque

Et toujours les CLASSIQUES POUR TOUS (Microsillons 25 cm 33 t. Haute Fidélité) 1.537 F + t. l.

PLUS DE 100 ŒUVRES AU CATALOGUE

disques PHILIPS

ELVINGER

M. JACQUES DUCLOS...
563 voix au 1er bureau

Mendès France, un Pierre Cot, un Mitterrand ? Ce ne sera plus un Parlement, mais une Chambre d'enregistrement.

Unanimes, ils refusent le mot « *d'effondrement* ». Pour eux, ça ne veut rien dire. Le Parti ne peut pas s'effondrer. Tantôt il avance, tantôt il recule. Il reçoit des coups de boutoir, il en donne : c'est la lutte.

— *Pas question « d'effondrement ». En plusieurs endroits de la région parisienne — Malakoff, Champigny, Ivry — nous avons même regagné une partie de la clientèle perdue le 28 septembre... Et pour « Jacques » ce n'est pas encore fichu...*

« Jacques », c'est M. Duclos, le n° 2 du Parti, député communiste de Montreuil depuis 1926. Tous les militants, ici, en parlent familièrement, avec une nuance de fierté protectrice dans la voix, comme d'un champion dont on connaît les performances et qu'on imagine mal allant au tapis. Dimanche, à 21 heures, dans la salle des Fêtes de la mairie de Montreuil, 1.500 personnes — en majorité communistes — espéraient sa venue en attendant les résultats. Viendra ? Viendra pas ?

— *Pour la réaction, Jacques, c'est l'homme à abattre,* me dit un employé de mairie. *On ne veut plus l'entendre au Parlement : il y disait trop de vérités.*

Un cercle se forme aussitôt. Les arguments pleuvent :

— *Ce découpage, quelle salade ! quelle cuisine ! Et dire que c'est la même chose dans toute la France. A Montreuil il y avait assez d'habitants pour faire une seule circonscription; mais on a rajouté Rosny où la droite st plus forte pour essayer d'empêcher Jacques de passer au premier tour. Mélanger des communes de l'arrondissement de Sceaux avec celle de Saint-Denis... Un monde ! Je dis que c'est un monde...*

Un messager passe, affairé, de groupe en groupe :

— *Jacques a fait 563 au premier bureau... 607 au 22e...*

Les militants digèrent la nouvelle et continuent de discuter :

— *Frenay, c'est le candidat de division. Au second tour, il se désistera pour la droite. C'est couru d'avance. D'ailleurs, il a craché le morceau en réunion publique. Oui, il a dit : « Je suis venu ici pour faire battre Duclos... »*

Un mouvement d'indignation — comme une électricité — secoue le groupe. Des injures raclent les gorges. Un militant, mains largement étendues, calme ses camarades :

— *Du calme ! Forcément qu'un type de droite se désiste pour la droite...*

La « droite », c'est le Dr Profichet, notable local, ex-R.P.F., qui a réussi à battre une espèce de record : il réunit sur son nom *huit* investitures, de l'U.N.R. au M.R.P. ! Le voilà d'ailleurs qui fait une apparition dans le fond de la salle. Il regarde furtivement, avance, recule... Disparaît d'un coup, comme il était venu, après avoir serré quelques mains : l'atmosphère lui a sans doute déplu.

ENTRE 10 ET 30 %

M. Grégoire, le maire, s'avance en brandissant des papiers. Le silence se fait, par saccades, puis tombe d'un bloc sur l'assistance tendue pendant que M. Grégoire commence à donner lecture des résultats bureau par bureau. Des applaudissements nourris, troués de quelques rares « *Hou !* » saluent le nom de « Jacques ». MM. Profichet et Frenay sont sifflés vigoureusement. Le poujadiste n'a droit qu'à des rires. M. Grégoire, impavide, poursuit sa lecture... Les militants, maintenant, écoutent, se regardent. On entend quelques toux... Oui, il faut se rendre à la raison : « Jacques », le champion, prend des coups. Ici, M. Profichet arrive en tête, là, c'est M. Frenay. « Jacques » se défend bien, mais « il en prend ». Il ne passera pas au premier tour.

Tout à coup — comme si elle était enfin heureuse de soulager une angoisse qui commençait à l'étreindre — la salle éclate en applaudissements nourris. Un petit homme tout rond fend la foule et grimpe à la tribune où son apparition est saluée d'un triple « *Hourra !* » M. Grégoire termine la lecture des premiers résultats et annonce une mi-temps : on attend les chiffres de Rosny. M. Duclos (le petit homme rond, c'est lui !), très calme, bavarde avec ses voisins et jette de temps en temps un regard souriant à la foule. Il s'informe. Quels sont les résultats dans le reste du pays ? On ne sait encore rien de précis, sinon que la radio annonce des pertes communistes de 10 à 30 %... que Morice et Faure seraient en ballottage. M. Duclos hoche la tête comme un médecin qui écoute un diagnostic, continue de sourire. L'inquiétude est peinte sur quelques visages. On se serre autour de « Jacques ».

UN ESPOIR TENACE

C'est dans le silence le plus total que M. Grégoire proclame les résultats définitifs. M. Jacques Duclos arrive finalement en tête (applaudissements) avec 21.049 voix (40 %) mais le Dr Profichet le suit de près avec 18.218 et M. Frenay vient en troisième position avec 10.416. Un rapide calcul mental : 18.000 + 10.000... : la plupart des assistants ont compris. Le siège de M. Duclos est en danger. Si la moitié seulement des électeurs de M. Frenay se reportent sur M. Profichet, « Jacques » est battu ! Alors une voix dans la foule :

(Rodriguez)

...SUIVANT LES PÉRIPÉTIES DU DÉPOUILLEMENT

3.000 *voix de plus que Profichet*

Un seul élu communiste au premier tour

— *Le fascisme ne passera pas !*

Un début de bagarre éclate dans la salle entre des communistes et des supporters de M. Profichet. Les communistes scandent le slogan : « *Le fascis-me ne passe-ra pas !* »

Tard dans la soirée, des groupes qui hésitent à se défaire stationnent encore devant la mairie. Ni surprise, finalement, ni consternation. On discute, on récupère son sang-froid. Le vote du Haut-Montreuil réconforte les défaillants ; là, le « Parti » a non seulement regagné sur les « oui » du 28 septembre, mais a encore reconquis ses positions du 2 janvier 56. Parfois, un gars pique une colère aussitôt éclatée, aussitôt calmée :

— *Même si le Parti me le disait, je pourrais pas voter pour des traitres pareils,* dit-il en parlant des socialistes.

— *C'est de l'anarchisme,* proteste un militant.

— *Je m'en fous, j'aime pas voter pour des salauds !*

La plupart des militants n'abandonnent pas encore la partie. Qui sait ? beaucoup de socialistes qui ont voté Frenay refuseront sans doute de donner leur voix à M. Profichet au deuxième tour. 5.000 abstentions et un gain de 2.000 voix et « Jacques » a sa chance. On calcule, on suppute, on fabrique de petites équations dont les résultats, mon Dieu, redonnent quelque espoir.

— *C'est pas tout ça, les gars, va falloir en mettre un coup toute la semaine !*

Les sections sont déjà convoquées pour mardi soir. On « travaillera » le milieu enseignant, les ouvriers ou fonctionnaires socialistes « *qui n'ont pas encore compris la gravité de la menace qui pèse sur les institutions républicaines* ». Tenace, l'espoir ne veut pas mourir...

« ET SI DE GAULLE FAIT LA PAIX ? »

Lundi, vers midi, à la sortie des usines et des chantiers, le ton aura légèrement baissé. Beaucoup de militants ont passé la nuit près de leur poste de radio. Un seul « camarade » est élu au premier tour : Fernand Grenier à Saint-Denis. Pour la première fois depuis des années, « L'Huma » est d'une objectivité alarmiste. Elle titre : « *Poussée réactionnaire et fasciste* » et ne cache pas que « *la menace contre les libertés démocratiques, contre la République elle-même, sortira grandie de ces élections.* » Les ouvriers s'arrachent « la première » de « France-Soir », dont ils ponctuent l'épluchage de jurons.

Dans toutes les circonscriptions parisiennes, le « Parti » enregistre un recul de 2.000, 3.000, 5.000 voix. Presque tous les leaders sont menacés. Des bastions provinciaux sont sérieusement lézardés.

— *Ah, les vaches ! Ah ! les fumiers !*

Les militants, pas un instant, ne semblent mettre en question la politique suivie par le Parti depuis quatre ans. Le Parti a toujours raison.

— *Si Mendès, si l'U.F.D., si les « socialos » étaient de vrais républicains, ils auraient fait le Front Populaire au lendemain du 13 mai. On est peut-être dans de beaux draps, mais les leurs sont encore plus sales que les nôtres, et puis nous, on a l'habitude de la bagarre...*

Tout à l'heure, on continuera de discuter les résultats. Et ce soir, et demain, et toute la semaine. On « analysera ».

— *Ça va... Ça vient...* dit le vieux.

— *Dans le peuple,* me disent les instituteurs, secrétaires de la section de Montreuil, *le spectre de la crise effraie de plus en plus. Là où la prise de conscience s'est effectuée — ce sont des noyaux-pilotes — le P.C. a maintenu ses pourcentages. Ailleurs, un jour ou l'autre, les illusions sur le gaullisme s'évanouiront et le pendule amorcera son mouvement en sens inverse. En attendant, il s'agit de se battre.*

— *Mais si de Gaulle fait la paix en Algérie ?*

— *Vous pensez que de Gaulle pourrait faire avaler la négociation avec le F.L.N. aux hommes de la nouvelle Chambre ? Vous croyez au Père Noël. Nous l'avons dit depuis le début : de Gaulle sera de plus en plus prisonnier des forces fascistes qui l'ont amené au pouvoir.* 120 *ou* 150 *U.N.R., plus de* 70 *députés d'Algérie intégrationnistes, plus les indépendants de Pinay et de Duchet, c'est une majorité de* 13 *mai qui va gouverner la France. En un sens, ce n'est pas plus mal. Les choses seront plus nettes. La droite va se trouver toute seule en face de ses responsabilités. Elle ne gouvernera plus par Mollet interposé. On verra comment elle se dépêtrera du problème algérien et des difficultés économiques et sociales.*

— *Mais si la situation s'aggrave, vous ne craignez pas l'installation d'un véritable régime fasciste ?*

— *En France, maintenant, on peut s'attendre à tout. Nous ne pensons pas qu'ils oseront dissoudre notre Parti tout de suite. Ils essaieront plutôt de nous « étouffer » dans le pays. Mais, même s'ils nous mettaient hors la loi, qu'est-ce que ça changerait aux problèmes à résoudre ? L'Algérie, le logement, la réforme de l'enseignement, l'entrée dans le Marché Commun ? Ou bien ils resteront prisonniers de leurs contradictions et le pays les rejettera comme il a rejeté la majorité de droite de* 1936. *Ou bien...*

— *Ou bien ?*

— *Il n'y a pas de « ou bien ». Un jour ou l'autre, nous finirons par avoir raison.*

ROBERT BARRAT.

M. Guy Mollet à Arras

● ***Que représentent les socialistes, quelle est leur vraie clientèle, qui sont leurs adversaires ? Claude Krief est allé chez le socialiste n° 1 faire son enquête, entre les deux tours.***

(*De notre envoyé spécial.*)

« GUY MOLLET, *chef d'une opposition « constructive » ? Nous, on n'en sait rien... Il y a quelques jours, à Etrun, Mollet s'apprêtait à exposer les grandes lignes de son programme. D'un geste le maire, M. Ducroquet, l'arrêta : « Votre programme ne nous intéresse pas, de toute façon vous ne l'appliquerez pas plus que le précédent ! »*

De la main, mon interlocuteur balaie l'admirable place des Héros dont le style imposé au XVII[e] siècle par les Espagnols, rappelle, en jouant sur le ciel gris du Nord, certains décors de Goya. Puis il poursuit en rajustant son pardessus sombre de fonctionnaire à l'élégance discrète mais légèrement démodée...

— *Ici, à Arras, la gauche ce n'est pas Mollet. Non, je ne suis pas communiste. La gauche, c'est Poudonson, c'est le M.R.P. !*

AVANT LE PATISSIER

La veille, dimanche, comme partout en France, on avait voté. Sans hâte, sans enthousiasme apparent, mais — je le découvrais maintenant — avec passion. Les Arrageois se lèvent tard le dimanche. Vers onze heures les bureaux étaient encore déserts, comme les rues.

— *Oui, on est moins chaud qu'au référendum,* m'avait répondu l'agent en gants blancs de faction près du beffroi. *Mais il y aura un coup de feu à la sortie de la messe, ou avant de passer chez le pâtissier...*

Les cafés mêmes étaient vides. Sauf un peu plus tard « *Les Deux Frères* » entre la grande et la petite place.

— *Alors Jacques, tu la mets ta soutane avant d'entrer chez Guy Mollet ?*

Toute la salle part d'un grand rire, Jacques, dont le vrai nom est Raymond, mais que l'on appelle Duclos ou le « pigeon voyageur » à cause de sa ressemblance physique avec le leader communiste et ses idées politiques, relance la balle :

— *Tiens, tu as des chaussures neuves ? Ah mon salaud, tu es passé hier au Bureau de bienfaisance avant d'apporter ta voix à Guy ?*

— *Tu connais la dernière ? Guy Mollet va proposer à la Chambre la retraite à* 18 *ans avec rappel. Moi, je suis pour, il faut faire de la place aux jeunes !*

Puis la conversation devient sérieuse.

— *Ce que l'on pense à Arras? Moi, je suis communiste. J'ai voté oui au référendum parce que je ne veux pas que mon gosse qui a vingt ans aille se faire casser la gueule en Algérie. Il y a l'homme de Gaulle, ça il faut l'admettre, il a l'étoffe. Aujourd'hui on vote. Je veux un gars qui puisse parler pour nous à la Chambre, qui nous comprenne. De Gaulle est allé leur dire à Alger : « Je vous ai compris ». Mais nous, qui nous comprend ? C'est pour ça que je suis « coco ». Ici les « soso » à Guy Mollet ils ont le « col dur » et la droite va voter pour lui. Tous les fonctionnaires. Et puis il a été président du Conseil. On a vu... Je sais plus où est ma*

(Suite page 9)

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
vous présente sa nouvelle collection de vêtements de luxe : Pardessus, Auto-Coats, Imperméables français et importés.
Zone bleue stationnement facilité
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

avec la réduction "Famille"
AIR FRANCE*

Cette réduction s'applique, du 15 Octobre au 31 Mars, aux tarifs aller simple ou aller et retour, pour des voyages transatlantiques (Nord ou Centre) à destination des villes d'Amérique situées au nord de l'équateur. Elle se combine avec la réduction applicable aux parcours intérieurs aux États-Unis.

Faites-leur découvrir L'AMÉRIQUE !

Le chef de famille voyageant au tarif normal, chaque membre de sa famille l'accompagnant (épouse, enfants de 12 à 26 ans) bénéficie de la réduction "Famille", soit une économie, sur le prix du billet Aller-Retour, de 126 000 F en 1re classe, 84 000 F en classe Touriste, et 63 000 F en classe économique. — Soit, pour **Paris-New York :**

Aller-Retour	1 personne	1 couple
1re Classe	343 980 F	561 960 F
Cl. Touriste	253 260 F	422 520 F
Cl. Economique	205 740 F	348 480 F

Voyage rapide, sans escale...
Avantage supplémentaire : pas d'arrêt nocturne, pas de réveil en plein sommeil. Les Super Starliner d'Air France relient Paris-New York en vol direct.

Partez aujourd'hui, payez demain...
Pour augmenter vos possibilités de voyage, Air France met à votre disposition sa formule de paiement à crédit AIR FRANCE — AIR CRÉDIT. Renseignez-vous.

** Air France réalise actuellement le plus vaste programme d'expansion de son histoire : — après les "Caravelle", mise en ligne des quadriréacteurs Boeing 707 "Intercontinental".*

AIR FRANCE
LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

CONSULTEZ VOTRE AGENT DE VOYAGES OU AIR FRANCE - 119, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - TÉL. : BAL. 70-50

TEST

FERIEZ-VOUS UN BON DÉPUTÉ ?

Les futurs députés sont débordés. « L'Express », plein de sollicitude, leur fournit donc ci-dessous le texte du discours-type qu'ils pourront, cette semaine, adresser à leurs électeurs. Seulement, il y manque 123 mots, qui ont été remplacés par autant de croix que ces mots contiennent de lettres. Les candidats les trouveront sans peine. Ils les ont tellement employés. Et vous ?...

Voilà l'occasion de passer un examen de littérature électorale.

MES chers concitoyens,

Ce n'est pas sans une xxxxxxxx émotion que je prends aujourd'hui la parole devant vous. Je tiens tout d'abord à m'associer à l'hommage que, dans sa xxxxxxxxx improvisation, en tous points remarquable, mon xxxxxxxxx collègue a rendu avant moi aux populations xxxxxxxxxxx de ce pays, dont le courage n'a d'égal que la xxxxxxxx, et qui ont si souvent su faire taire leurs légitimes xxxxxxxxx-xxxxx pour consentir les sacrifices xxxxxxxxxx, mais xxxxxxxxxxx, qu'exige le rétablissement d'une situation xxxxxxxxxx par le flot de la xxxxxxxxx. Que de xxxxxx nous menacent : le poids toujours accru de la xxxxxxxxx, le déficit chronique de la xxxxxxx xxxxxxxxxx, le cycle xxxxxxxx des salaires et des prix...

Il faut, on le voit, réaliser le xxxxxxx xxxxxxx des bonnes volontés ; il faut, alors que l'économie chancelle au bord du xxxxxxx, rétablir le xxxxx xxx de la concurrence, sauver xxxxxxxxx, rendre confiance dans xx xxxxxxx, xxxxxxx l'inflation.

Si la situation est à ce point dégradée, à qui la faute, je vous le demande ? Aux mauvais bergers, qui profitent du malaise des classes défavorisées, aux appels du pied desquels, je me plais à le reconnaître, nul n'a jamais ici prêté une oreille complaisante. Vous avez su méditer les leçons du passé. Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont rien appris et tout oublié, vous rejetez ce qui divise pour ne vous attacher qu'à ce qui unit.

Conscients de nos xxxxxxxx xxxxxxx, faisons xxxxxxx sacrée pour défendre notre patrimoine xxxxxxxx, nos droits xxxxxxxxxxxxxxxx, nos traditions xxxxxxxxxxx, les immortels xxxxxxxxx que nous avons sucés avec le lait de nos xxxxx et qui nous furent ensuite enseignés sur les xxxxx de nos écoles. L'Histoire rendra xxxxxxx à ceux qui, repoussant les solutions dictées par xxxxxxxxx, œuvreront dans une majorité xxxxxxxxxx ou dans une xxxxxxxxxx constructive à la grandeur de notre pays.

Pourtant une politique de l'honnêteté ne saurait méconnaître les désirs xxxxxxxxx du corps xxxxxxxxx. Je songe d'abord aux anciens xxxxxx-xxxxx, à ceux qui ont sur nous des droits xxxxxxxxxxxx et sacrés parce qu'ils ont payé l'impôt xx xxxx. La reconnaissance de la xxxxxx leur est acquise et le pays ne xxxxxxxxxxx pas qu'il en fût autrement.

Et nos paysans ! L'habitat rural, l'équipement des régions xxxxxxxxxxx, l'indemnisation des xxxxxxxxx agricoles, posent xxxxxxxxxxxx problèmes qui nous obligent à écarter les solutions d'un xxxxxxxxx aveugle et à faire preuve d'imagination et de réalisme xxxxxxxxx.

Je n'aurai xxxxx d'oublier — c'est le xxxxxxxxx de l'âge — notre jeunesse xxxxxxx, les hommes et leurs xxxxxxxx compagnes de demain, qui tiennent entre leurs mains xxxxxxx de la Nation. Comment ne serions-nous pas émus par la grande xxxxxx de l'Enseignement ? L'étranger nous xxxxxxx et nous xxxx. Il ne suffit pas, pour être en paix avec notre xxxxxxxxxx, de nous en tenir aux bonnes xxxxxxxxxx et aux vœux xxxxx.

Je m'en voudrais aussi de passer xxxx xxxxxxx notre xxxxxxxxx armée, xxxxxxxx de la Nation. Enveloppée dans les xxxx xx xxxxxxx, elle veille aux frontières en tenant bien haut le xxxxxxxx de la France xxxxxxxxx. Cette noble et xxxxxxxxx phalange est actuellement attaquée, décriée, salie par les menées xxxxxxxxxxxxx, les informations xxxxxxxxxxxx de ceux qui, tapis dans xxxxxxx, préconisent une politique xxxxxxxx.

Le respect de la xxxxxx, la haute xxxxxxxxxx que j'ai toujours eue de mon xxxxxx, le souci du maintien de la présence xxxxxxxxx, m'obligent à élever le xxxxx qui, au reste, ne s'est jamais abaissé au niveau des xxxxxxxx querelles de xxxxxxx ni même des xxxxxxxxxx personnelles.

Je négligerai les injures dont certains m'ont xxxxxxx ; si le xxxxxxxx tuait, ceux-là seraient morts depuis longtemps. Je suis un enfant du xxxxxx, dont les xxxxxxx sont profondément implantées dans notre xxxxx ; quelque répugnance que j'éprouve à parler de ma xxxxxxx personne, je dois faire xxxxxxx des attaques que je préfère ne pas xxxxxxxxx. Je n'en dirai pas plus.

Une politique audacieuse et raisonnable, courageuse et efficace, modérée mais ferme, tel est mon xxxxxxxxx. Les heures xxxxxxxxxxxx que nous avons vécues nous imposent notre ligne de conduite : s'appuyer sur les xxxxxxxxx, dresser une digue à la xxxxx des revendications, aller de xxxxxxx et faire confiance au jugement populaire.

Au risque de vous xxxxxxxx, je me garderai bien, en sollicitant votre confiance, d'entrer dans les voies xxxxxxxxxx des xxxxxxxxxxxx subalternes. J'opposerai un xxxxxxx méprisant, et la seule force de ma conviction, à ceux qui, nourris dans le xxxxxx, tirent un contestable bénéfice des coups de xxxxxxxx dans le dos. Cédant aux xxxxxxxxxxxxx de mes amis, j'ai accepté de xxxxxxx vos suffrages, m'opposant aux factions qui se déchirent et qui portent sur leurs visages les stigmates de la haine et de la passion xxxxxxxxx. On croit xxxxx !

La vigilance xxxxxxxxxxxx, la solidarité xxxxxxxxx des démocrates de ce pays, auront raison de toutes les xxxxxxxxxx. Sur ceux dont la xxxxx xxx a été surprise, nous jetterons le manteau de xxx, et non pas la tunique de xxxxxx. Mon propos n'est pas xxxxxxxxxxx les querelles mesquines, mais de suivre les traces de ceux qui m'ont toujours donné l'exemple de la vertu et de l'abnégation au service des xxxxxxx causes.

Soucieux de ne point lasser une attention dont je sais tout le xxxx, j'aimerais xxxxxxxx. Ce m'est un devoir, et combien agréable, de xxxxxxxxx ceux qui m'ont mandaté pour me présenter devant vous. Nous ferons, mes xxxx et moi, passer un souffle de xxxxxx sur notre pays. En un mot, j'ose espérer que le peuple souverain, dans sa sagesse, manifestera son xxxxxxx-xxxxx attachement aux institutions xxxxxxxxxxxxx. Nous attendons sans crainte xx xxxxxxx du suffrage universel.

Serrons les xxxxx. Regardons vers xxxxxxxx, qui sera ce que nous le ferons. C'est à nous qu'il appartient de préparer les xxxxxxxxxx qui chantent. Tous aux xxxxx pour assurer le triomphe de la démocratie.

Vive ... (1) ! Vive la République ! Vive la France !

P.C.C. JEAN FERNIOT.

(Solution en page 26.)

(1) La ville au choix.

BEREL
tailleur chemisier
HABILLE L'HOMME MODERNE
VETEMENTS DE CLASSE
12, rue de Sèvres - PARIS

M. GUY MOLLET A ARRAS
« Tu l'appelleras Guy ou Alcide ? »

(*Suite de la page 7*)

ma droite et ma gauche quand je l'écoute. Moi je préfère un blanc propre à un rose ou un rouge sale. Je ne sais pas encore si j'irai voter aujourd'hui, mais au deuxième tour je voterai pour Poudonson. C'est un « blanc », un M.R.P., mais c'est un homme propre, il comprend les syndicalistes et les ouvriers. Bien sûr, il est fourré avec les curés, antimarxiste et tout. Mais si nous avons un coup dur, il sera avec nous. Pas Mollet.

TROIS MILLE VOIX

Le soir même, peu après le dépouillement, on apprenait à la préfecture que Guy Mollet gagnait près de trois mille voix : 17.524 contre 14.905 en 1956.

Dans les couloirs, ce fut Pierre Herbaut, secrétaire général adjoint de la S.F.I.O. et suppléant de M. Mollet à Arras, qui nous expliqua, pendant que le ministre du général de Gaulle s'entretenait longuement avec le préfet du Pas-de-Calais :

— *Les communistes perdent environ 3.000 voix. Bien sûr nous ne sommes pas dans les urnes, mais je suis persuadé, mathématiquement, que nous en avons récupéré au moins 50 %. Les trois candidats de droite (M.R.P., indépendant, poujadiste) ont à peu près le même nombre de voix ensemble. Mais pour la première fois nous faisons la percée : quelques centaines de voix de plus qu'eux trois (17.524 contre 17.396). C'est capital. Pourquoi ? Nous sommes à Arras en hausse constante. Il y a les qualités d'administrateur de Guy Mollet et puis ses choix politiques à l'échelle nationale. Les communistes voter pour Poudonson ? Il peut y avoir des C.F.T.C. « cégétistes », mais ils ont déjà voté pour lui. Et puis le P.C. est en régression. Dimanche prochain, nous avons 99 % de chances avec nous...*

Qu'y avait-il de vrai ? Je suis allé lundi soir au café Jumel, à deux pas de la poste, sur l'artère principale d'Arras. C'est là que se réunissent les plus chauds supporters de Poudonson. Un syndicaliste, sanglé dans une veste de cuir noir, attablé avec quelques amis, s'est mis à parler :

— *Le succès de Guy Mollet ? Vous n'avez jamais entendu parler du quadrillage socialiste ? Tous les postes-clés, dans les administrations, les organismes officiels, semi-officiels, para-officiels sont entre leurs mains. S'agit-il du bâtiment, de constructions d'écoles ou de routes, d'adjudications, de services concédés, de pompes funèbres, de tout ce que vous voulez, c'est entre leurs mains. Il était peut-être un temps où il fallait pour entrer quelque part le billet de confession ou le certificat de baptême. Aujourd'hui, il faut la carte socialiste. Et dans leurs réunions, celui qui n'a pas la Légion d'honneur ou à qui on ne dit pas M. le président de quelque chose, vous pouvez être sûr que c'est le dernier des pauvres types. Les voix que Guy Mollet a gagnées ? Quelques communistes bien sûr, surtout dans les régions où Lecœur avait de l'audience. Mais surtout des voix de droite. Parce qu'il a soutenu de Gaulle et qu'ici l'U.N.R. n'a envoyé personne. Et puis, il rassure les patrons. La grande majorité des communistes qui n'ont pas voté P.C. s'est abstenue. Guy Mollet parle du « dégel » des bolcheviks, mais au fond il le paralyse. Roger* (c'est Poudonson) *a gagné 3.000 voix (10.116 en 58). Vous croyez que ce sont des poujadistes ? Pour l'imaginer il faut ne pas être d'ici. Non,* scande-t-il, avant de partir d'un grand rire, *le fascisme ne passera pas !*

LE MANCHE DE LA MANDOLINE

A ce moment, Roger Poudonson est entré. Il a trente-cinq ans et un peu l'allure de Gabriello.

— *Alors, tu l'appelleras Guy ou Alcide ?*

Et tous s'esclaffent : Poudonson a eu dimanche soir, peu après la fermeture des bureaux de vote, un fils, son sixième enfant. Il n'a pas encore eu le temps d'aller le déclarer à la mairie et ne sait pas comment l'appeler (Mollet s'appelle Guy, Alcide).

« *Nous,* m'explique Poudonson, *on en a eu assez de jouer de la mandoline sous les fenêtres de la belle socialiste, toujours pour rien. Alors on a pris la mandoline par le manche. Bien sûr, c'est le combat de David contre Goliath, mais on ne fera pas de cadeau...* »

Secrétaire de la Fédération M.R.P. du Pas-de-Calais, Roger Poudonson ne se préoccupe guère de théories. L'essentiel réside pour lui dans les problèmes humains. Il est proche des syndicalistes, des prêtres-ouvriers. Acceptera-t-il les voix communistes ?

« *Je vais vous raconter l'histoire du fils qui demande à son père : « Dis papa, comment on appelle celui qui va au parti d'en face ? — Un traître. — Et celui qui vient chez nous ? — Un converti ! » Voyez-vous, tout en repoussant les communistes du pied, les socialistes ont tendu la main, ou les urnes, ce qui revenait au même. Qu'un socialiste passe avec des voix « rouges », ils trouvent ça normal. Mais que cela risque d'arriver à quelqu'un d'autre, ils crient à la collusion. Ils acceptent que l'on combatte le communisme s'ils* →

en sont les seuls bénéficiaires. Mais pour ça il faudrait que Guy Mollet soit à gauche ! »

Les chiffres donnent raison à Roger Poudonson. Malgré l' « alliance » gaulliste, malgré l'effondrement communiste, la vitesse acquise du « oui » et l'appoint d'un certain nombre de voix de droite rassurées par le nationalisme de M. Mollet, les socialistes perdent près de 30.000 voix dans le Nord. Cela donne au combat de Roger Poudonson une signification particulière puisque des voix prolétaires vont au M.R.P., dans un fief socialiste, plutôt que d'aller à l'héritier nominal de Jaurès et de Léon Blum.

Les dirigeants socialistes regrettent aujourd'hui un découpage qui, croyait-on, devait être le meilleur pour Guy Mollet : ils auraient préféré arriver en deuxième position, derrière le communiste, pour pouvoir exiger le retrait du candidat M.R.P. Tout Arras s'est du reste passionné pour savoir si Roger Poudonson se maintenait.

« *Je n'oserais plus sortir dans la rue si je me désistais maintenant,* m'a-t-il répondu, *on ira jusqu'au bout, quoi qu'il arrive.* »

Et l'un de ses amis de lancer :

« *Ça vous en bouche un coin, hein, le Parisien ? La gauche n'est pas où on le croit...* »

CLAUDE KRIEF.

Des gaullistes abandonnés

● ***Quelques hommes de bonne volonté ont misé, avec ferveur, sur un « gaullisme de gauche ». C'est parmi eux que les jours qui viennent de s'écouler ont été les plus amers.***

LES mains dans les poches, un gros foulard noir autour du cou, un homme arpente vigoureusement l'arrière-salle d'un café de la rue de Vaugirard. Autour du billard, des groupes discutent. L'homme au foulard, c'est Barberot. Le café est le P.C. des candidats du C.R.R. (« Gaullistes de gauche ») du quinzième arrondissement. L'atmosphère, dans cette heure qui suit la clôture du scrutin électoral, y est très gaie. De la nervosité ? A peine... Il arrive — l'histoire nous l'a appris — que le nez de Cléopâtre soit trop court ou trop long... Sous celui du colonel Barberot pousse une vigoureuse moustache de blédard ; au-dessus, deux yeux clairs, énergiques, et que la joie illumine lorsqu'un groupe de militants offre au leader du C.R.R. un fer à cheval à sept trous : « *Ça porte bonheur !* » Barberot hésite un court instant à le prendre, puis l'empoigne en éclatant de rire. Il est tranquille. Il est heureux. Il a l'habitude des batailles et une double certitude le hante : d'abord celle de s'être bien battu ; ensuite celle d'avoir mené le bon combat.

PENDANT TREIZE ANS

Pendant treize ans, les Barberot, les Clostermann, dans le désert et la boue de la politique française, ont entrepris une harassante marche à l'étoile.

Or, voici que l'étoile enfin s'est levée, là-bas, tout au bout de la nuit. Voici que le général de Gaulle est au pouvoir et qu'il y est, cette fois, solidement installé. Mais *quel* de Gaulle ?

Chaque soir, chaque jour qu'a duré la bataille électorale des gaullistes de gauche, Clostermann, Frenay, Barberot, dans les salles d'écoles enfumées, sous les préaux, dans les cafés, ont proclamé le vrai « gaullisme » : le leur.

« *Nous sommes*, disaient-ils, *des gens de la gauche française qui avons eu raison. La France que de Gaulle nous conviait à bâtir en 1940 n'était pas n'importe quelle France... La France libre avait les couleurs du socialisme. Aujourd'hui, de Gaulle veut être un bouclier derrière lequel les Français peuvent se réunir pour affronter les graves difficultés. Nous nous définissons comme ceux qui sont restés fidèles à l'esprit et à l'idéal de la France libre et de la Résistance. Que cet idéal soit « à gauche » est une évidence.* »

Les auditeurs étaient nombreux. Ils écoutaient, approuvaient, applaudissaient. Partout, ces candidats arrivaient, auréolés de leur gloire et de leur vaillance de « purs » et personne « chez eux » n'osait déclencher une bagarre et nul contradicteur n'osait mettre en cause leur fidélité et leur patriotisme ou leur contester leur label de « gaullistes ».

A Soustelle qui l'avait insulté dans une lettre à M. Baylot, le colonel Barberot a demandé immédiatement réparation.

« *Nous ne travaillons pas pour le mandat mais pour la France* », disait M. Frenay. C'était vrai.

« *Gaullistes, c'est nous qui le sommes vraiment* », disait Pierre Clostermann. Il le croyait. Certes, sous les préaux, il arrivait qu'un contradicteur teigneux lançât, par vagues, des questions embarrassantes :

« *Et Soustelle appelé à l'Information quelques jours après le 13 mai ? Et Salan n'en faisant qu'à sa tête ? Et les généraux promus ? Et les colonels récompensés ? Et Rahmani qui restait en prison ? Et Massu qui ne prenait pas le chemin de Madagascar ? Et les contacts pour la paix si secrets que la guerre n'en continuait que de plus belle ?* »

Barberot répondait :

« *La Révolution est faite dans les cœurs. Elle n'a pas pu encore être faite dans les hiérarchies et dans les structures aussi bien civiles que militaires. Cette révolution nécessaire est aujourd'hui possible.* »

Possible ? Pas seulement. Elle était en marche cette « révolution nécessaire », cette rénovation : de Gaulle n'avait-il pas envoyé la fameuse « lettre à Salan » ? N'avait-il pas, ensuite, brisé le pacte d'alliance entre l'U.N.R. et les formations de droite en priant M. Soustelle, dans la nuit du 16 au 17 octobre, de ne pas signer à l'échelle nationale l'alliance Soustelle-Bidault-Morice-Duchet ? En outre, on savait que le général avait manifesté son désir de voir arrêter les accords d'investitures uniques échafaudés à Paris entre les quatre formations des leaders précités.

« LE GENERAL A DIT A X... »

Et puis, il y avait les conversations « d'homme à homme » entre de Gaulle et X... Les confidences que, dans le secret de son cabinet, le général avait faites à Y... : « *De Gaulle a dit à Untel que Soustelle... De Gaulle a promis à tel autre que Salan, que l'Algérie...* » Frêle, l'espoir courait à travers obstacles, déceptions, amertumes. Il s'agissait de ne pas lâcher le fil d'Ariane, dans le labyrinthe des intentions cachées et des actes subtils du général.

(Rodriguez)

M. BARBEROT (1) ET SES AMIS
« *Tu viens de chez Clostermann ?* »

Rue de Vaugirard, il est maintenant 18 h 30. Le colonel Barberot a posé son fer à cheval sur le billard. La porte s'ouvre soudain. Essoufflé, un émissaire revient d'un bureau de vote où il a noté les premiers résultats. On se groupe autour du billard.

— *Tu viens de « chez Clostermann »* ?

— *Oui...*

Silence. L'émissaire donne ses chiffres. Clostermann n'arrive qu'en troisième position, derrière un U.N.R. parfaitement inconnu, M. Roux, et le candidat du P.C. Le chiffre de ses voix égale à peine celui du candidat de la Démocratie Chrétienne.

— *Ça n'est qu'un résultat partiel,* murmure quelqu'un.

Barberot tire sur sa cigarette, hausse les épaules :

— *J'ai compris,* lance-t-il brusquement, *c'est foutu...*

A Clostermann, Compagnon de la Libération, fidèle de toujours, héros de la guerre, rappelé en Algérie en 1956 pour y partager « le sort de ses camarades », à Pierre Clostermann « gaulliste de gauche », les électeurs ont préféré un certain M. Roux sur la poitrine duquel ne brillaient pas les décorations, mais une étiquette, celle du De Gaulle soustellien : U.N.R.

DEUX DUELS

Ce M. Roux, le dernier jour de la campagne électorale (rendant ainsi toute réponse impossible) lut une lettre à lui adressée par M. Soustelle où celui-ci, à propos de l'Algérie, portait atteinte à l'honneur de Pierre Clostermann, élevé récemment par le général de Gaulle à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Mardi dernier, le héros des Forces françaises aériennes libres faisait savoir que « *dès la fin de la campagne électorale* », il demanderait à M. Soustelle « *réparation personnelle de cette offense, lui donnant ainsi l'occasion de se battre pour la seconde fois de sa vie, la première étant l'occasion de la réparation demandée par le colonel Barberot, Compagnon de la Libérations, héros des Forces navales françaises libres, qu'il a insulté* ».

A Barberot — maintenant les jeux sont faits — contre lequel l'U.N.R. *n'avait pas osé investir de candidat*, les électeurs ont préféré M. Baylot, « le préfet des pigeons » et de l'affaire des fuites, le franc-maçon de la Démocratie chrétienne (M. Soustelle n'avait pu résister au désir de lui envoyer par lettre son investiture gaulliste personnelle) qui obtient le double, parfois le triple de ses voix.

Et il en est ainsi dans l'ensemble du pays : partout le « gaulliste de gauche » est distancé par le frère ennemi, l'U.N.R. A Paris, dans la 14e circonscription, M. Graulle (C.R.R.) obtient 3.690 voix ; Me Biaggi (U.N.R. et avocat du « bazooka ») : 8.788. Dans la 7e, M. Jacir (C.R.R.) : 2.821 ; M. Moatti (U.N.R.) : 8.019. Dans la 13e, Me Robeyrin (C.R.R.) : 1.219 ; M. Sanson (U.N.R.) : 7.308. Dans la 4e, Mme Georges-Picot (C.R.R.) : 1.910 ; M. Flornoy (U.N.R.) : 7.494. En province, la défaite s'inscrit en chiffres plus absolus encore. Les candidats C.R.R. ont coulé à pic, alors que les soustelliens ramassaient les voix comme dans une manne.

LE FIL D'ARIANE

Une défaite, non ; pour « les gaullistes de gauche », c'est pis que cela : c'est une déroute. Et surtout une amère, une stupéfiante déception.

— *Pour les électeurs,* grogne Barberot, *les vrais gaullistes sont ceux de l'U.N.R. Bon.*

Maintenant, ils se souviennent : ils avaient demandé au général de Gaulle un soutien financier pour présenter des listes en Algérie. Les 50 millions nécessaires (pour lutter contre les énormes moyens financiers de l'U.N.R.) leur furent refusés. Maintenant, ils regrettent que le général de Gaulle ne soit pas sorti de la réserve qu'ils avaient approuvée jusqu'au 23 novembre, et qui a pleinement profité à Soustelle et Debré.

Alors, que reste-t-il pour les « gaullistes de gauche », à part ce goût de cendre dans la bouche et, dans la tête, ce vide, soudain ouvert comme un gouffre. Faut-il, d'un coup, « évacuer » les espérances comme on abandonne une terre conquise où l'on a naguère si vaillamment, si durement, si patiemment lutté ? Non... De Gaulle reste « le patron » ; il a la possibilité de dissoudre l'Assemblée ; dans la mesure où l'U.N.R. s'est recommandée de sa personne, il peut exercer sur elle un chantage et menacer de la désavouer...

Ils tirent sur le fil d'Ariane dont la semaine dernière ils suivaient encore les méandres. Ah ! mais peut-être le fil s'est-il brisé, ce dimanche 23 novembre, et peut-être, dans la nuit soudain plus noire, l'étoile vient-elle une fois de plus de s'éteindre. De vrais gaullistes, des héros de 40, attendent toujours que d'un signe « leur » de Gaulle, celui qui est contre les ultras, contre la réaction, contre la torture, contre l'argent, se manifeste. Car derrière lui, se profile maintenant, avec leurs ennemis intimes (Soustelle et les siens) l'ombre des erreurs et des échecs du R.P.F. — en infiniment plus grave.

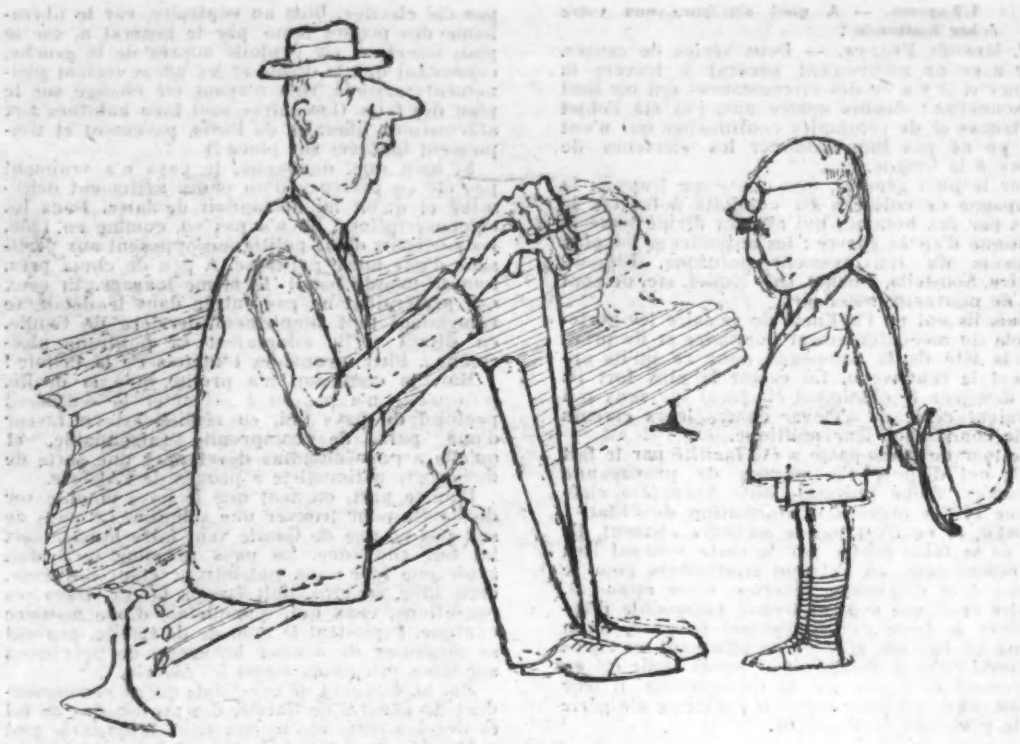
THOMAS LENOIR.

(1) Assis de face.

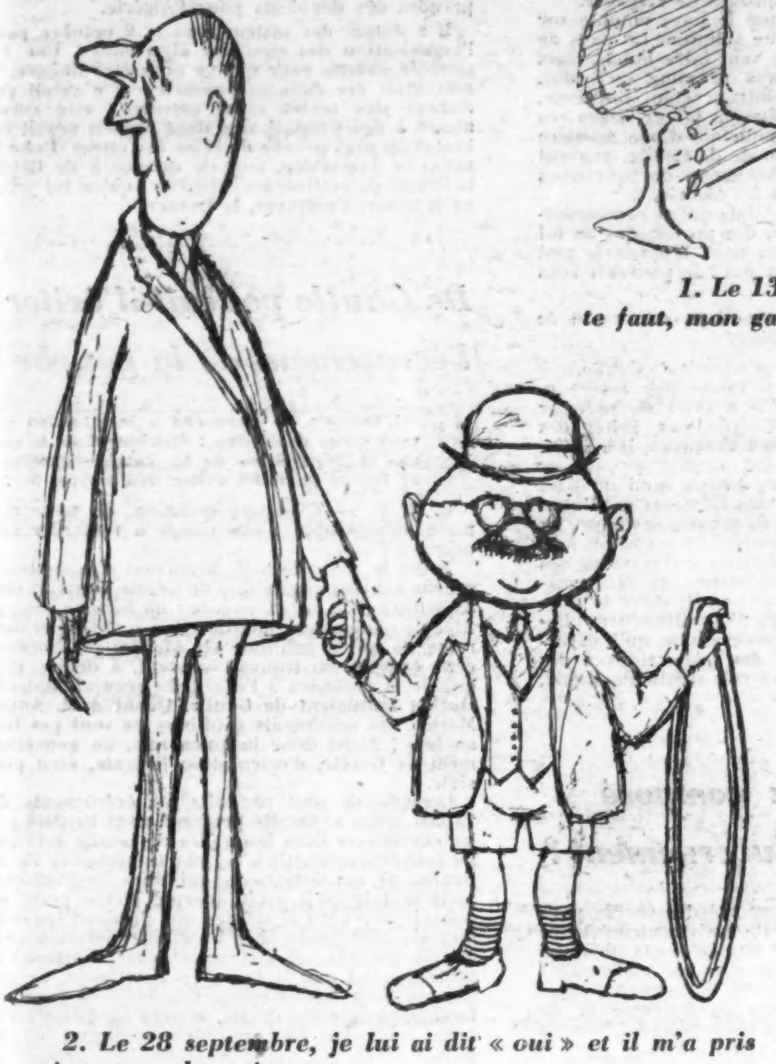
J'AI VOTÉ U.N.R.

par TIM

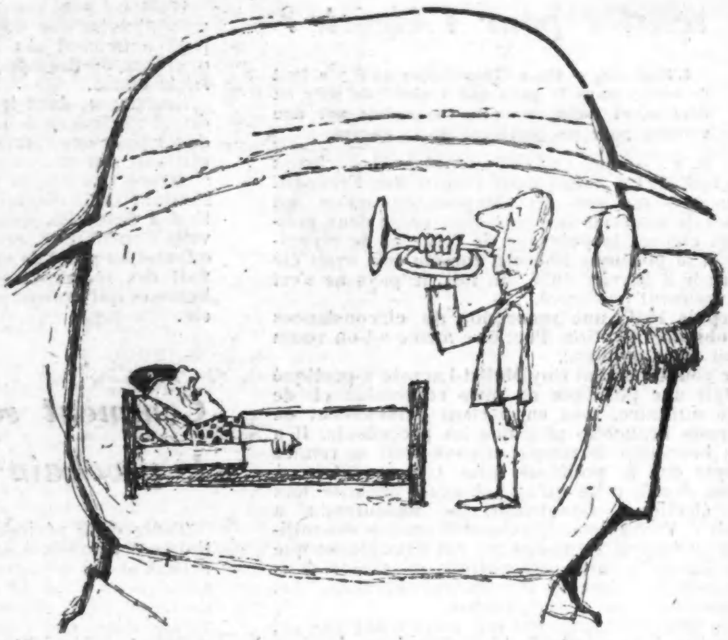
Comme tous les bons Français, j'étais orphelin — et malheureux, comme tous les orphelins. Chaque jour, on me donnait des problèmes de plus en plus difficiles à résoudre. Et jamais personne pour me faire faire mes devoirs ! Je n'en pouvais plus. Avec ce système-là, je savais bien que cela ne pouvait pas durer longtemps.



1. Le 13 mai, j'ai rencontré un gentil monsieur qui m'a dit : « Ce qu'il te faut, mon garçon, c'est un papa ! »

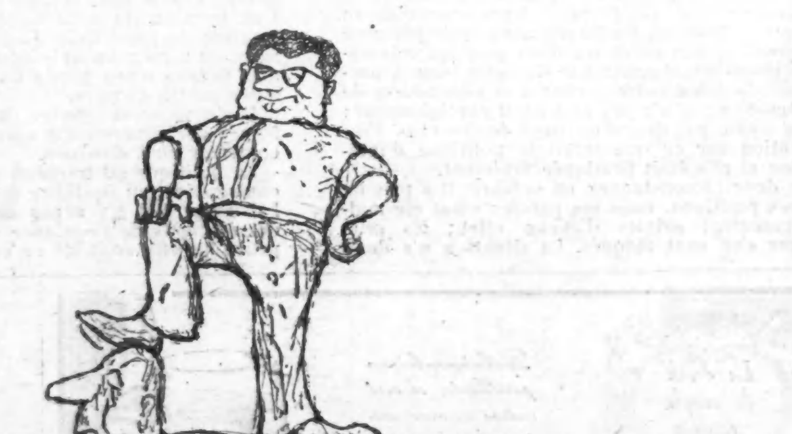


2. Le 28 septembre, je lui ai dit « oui » et il m'a pris gentiment par la main.



3. Mais dimanche, pendant qu'on jouait aux petits papiers, j'ai eu très mal à la tête.

4. Alors, quand on a fini de jouer, un gros docteur est venu.



5. Il dit que, maintenant, c'est lui qui va s'occuper de moi. C'est papa qui va être content !

APRÈS SA DÉFAITE

L'Express. — A quoi attribuez-vous votre échec inattendu ?

P. Mendès France. — Deux séries de causes. Il y a eu un mouvement général à travers la France et il y a eu des circonstances qui me sont personnelles ; depuis quatre ans, j'ai été l'objet d'attaques et de calomnies continuelles qui n'ont pas pu ne pas impressionner les électeurs de l'Eure à la longue.

Sur le plan général, une chose me frappe : la campagne de colère a été conduite à travers le pays par des hommes qui avaient dirigé toute la politique d'après guerre ; les animateurs les plus influents du renversement politique, Bidault, Morice, Soustelle, Duchet, Guy Mollet, etc. ne sont pas de nouveaux messieurs.

Mais ils ont eu l'habileté de se faire les porte-parole du mécontentement populaire et de prendre la tête de la campagne pour ce qu'ils appellent le renouveau. En criant le plus fort ils ont détourné le châtiment électoral sur ceux qui n'avaient cessé de s'élever contre leurs erreurs et de condamner leur politique.

Ce tour de passe-passe a été facilité par le fait qu'ils ont disposé de moyens de propagande colossaux, d'une puissante aide financière algérienne et des organes d'information de l'Etat.

Enfin, et ce n'est pas le moindre élément, ils ont su se faire porter par le vaste courant issu du référendum, où s'étaient confondues pour le « oui » tant d'opinions diverses, voire opposées. Contre ceux qui avaient trouvé impossible d'approuver le texte constitutionnel proposé, on a dressé un barrage efficace en affirmant au corps électoral qu'il se déjugerait si, après avoir été en désaccord avec eux sur la Constitution, il leur faisait confiance pour régler le problème d'Algérie ou le problème économique.

Que signifie le scrutin pour l'Algérie ?

L'Express. — On a l'impression qu'il y a tout de même dans le pays une volonté de paix en Algérie, et voilà que cela se traduit par une victoire pour les partisans de la guerre.

P. M. F. — Sur l'affaire d'Algérie les choses sont loin d'être nettes dans l'esprit des Français.

Le pays n'a pas eu l'impression qu'on lui offrait de nouveau un choix clair entre deux politiques claires, la politique de force et de répression et la politique libérale, comme cela avait été le cas le 2 janvier 1956. En fait, le pays ne s'est pas vraiment prononcé.

Depuis 1956, une succession de circonstances ont obscurci l'option. Peut-être même a-t-on voulu la lui faire oublier...

Le gouvernement Guy Mollet-Lacoste a pratiqué en fait une politique de pure répression et de force militaire, tout en parlant évidemment de réformes beaucoup plus que les précédents. Il a fallu beaucoup de temps au pays pour se rendre compte que la politique faite là-bas n'était, à aucun degré, celle qu'on lui avait promise lors des élections. Longtemps, le malentendu a subsisté. Probablement existe-t-il encore des militants socialistes de bonne foi qui s'imaginent que la politique Lacoste comportait, au moins dans une certaine mesure, des transformations, des progrès antérieurement ajournés.

Les gouvernements qui ont suivi n'ont pas eu, à cet égard, une attitude bien différente. L'effort militaire s'est accru sans cesse, tandis que les réformes n'ont jamais été entamées. Au contraire, sur des points importants on est revenu en arrière. Mais le pays ne l'a pas su.

L'arrivée de de Gaulle ne s'est pas accompagnée d'une clarification. De Gaulle n'a jamais présenté au pays l'option entre les deux grandes orientations possibles. Il a laissé se dérouler (sans y participer) le débat entre partisans et adversaires de l'intégration ; il n'a pas pris parti explicitement ; il n'a même pas donné au pays des moyens d'information sur ce que serait la politique d'intégration si elle était pratiquée vraiment.

En deux circonstances, en octobre, il a pris de bonnes positions, mais ses paroles n'ont été malheureusement suivies d'aucun effet ; les gens d'Alger s'en sont moqués. La situation n'a donc pas été clarifiée. Bien au contraire, car le libéralisme des propos tenus par le général a, sur le plan intérieur, été exploité auprès de la gauche, cependant que la droite et les ultras étaient pleinement rassurés, rien n'ayant été changé sur le plan des faits. (Les ultras sont bien habitués aux affirmations libérales de Paris, purement et simplement ignorées sur place !)

Si bien que, dimanche, le pays n'a vraiment pas été en présence d'un choix nettement déterminé et qu'on lui demandait de faire. Dans les circonscriptions, on n'a pas vu, comme en 1956, les partisans d'une politique s'opposant aux partisans d'une autre politique. A peu de chose près, tout le monde tenait le même langage. Et ceux qui préféraient ne pas entrer dans le détail, se réfugiaient tout simplement derrière de Gaulle, en disant qu'ils adoptaient sa politique algérienne... bien incapables toutefois de la définir !

Mais la confusion n'a profité qu'à la droite, puisqu'elle n'a pas eu à affronter le sentiment profond du pays qui, en réalité, est en faveur d'une paix de compromis raisonnable, et qu'elle a pu néanmoins développer une sorte de démagogie nationaliste à propos de l'Algérie.

D'autre part, on sent que le pays compte sur de Gaulle pour trouver une solution. Le pays ne sait pas ce que de Gaulle veut faire là-bas, mais lui fait confiance. Le pays présume qu'il doit avoir une idée ; son patriotisme étant indiscuté, cette idée, en gros, doit être la bonne. Dans ces conditions, ceux qui, quelquefois d'une manière cynique, exploitent le nom de Gaulle, peuvent se dispenser de donner beaucoup de précisions sur leurs intentions quant à l'Algérie.

J'ai lu, émanant de candidats qui se recommandent du général de Gaulle, des professions de foi et des journaux électoraux dans lesquels le mot « Algérie » ne figure même pas ! Je pourrais vous les montrer.

L'Express. — A votre avis, cela sert-il de Gaulle pour sa politique ?

P. M. F. — J'ignore ce que voulait de Gaulle.

C'est probablement pour rassembler les Français divisés, que de Gaulle a évité de préciser plus nettement ses intentions. Pour éviter des querelles ou des oppositions nouvelles, il a sacrifié la clarté.

Seulement, dans le même temps, quoi qu'il ait dit, il a laissé en fait certains éléments politiques développer une campagne de grande envergure en utilisant son nom sans mesure. Il y a plus. Il leur a assuré des succès politiques considérables dès l'instant qu'il donnait le ministère de l'Information à Soustelle, qu'il introduisait, dans la nouvelle Constitution, certaines dispositions très choquantes au point de vue démocratique, qu'il décernait des récompenses ou des promotions à des hommes qui avaient joué un rôle séditieux en mai, etc.

Comment sera composé le prochain gouvernement ?

Toute cette période a apporté des succès politiques continuels à la droite mais seulement des échecs et des déconvenues aux éléments libéraux. Condamnés à la défensive, attaqués violemment de toutes parts, ils ont abordé la campagne électorale dans des conditions de faiblesse et de désarroi extrêmes. C'est ce qui explique le succès qui vient d'être remporté par l'U.N.R.

Seulement, du coup, la réunion, la réconciliation des Français, le rassemblement que souhaitait de Gaulle sont rendus encore plus difficiles. Une fraction du pays vient d'écraser une autre fraction du pays. Loin d'aboutir à un rapprochement ou à un rassemblement, de Gaulle a présidé à la défaite d'une partie du pays battue par une autre partie du pays.

Il risque de se trouver demain en présence de forces déchaînées qu'il aura beaucoup de mal à contrôler ou à dominer.

La politique est toujours un jeu de poids et de contrepoids, un équilibre de forces qui se contrebalancent. S'il n'y a pas de contrepoids, si l'un des éléments de l'équilibre est détruit, l'autre ne peut plus être contrôlé ou compensé.

De Gaulle va se trouver en présence d'une Assemblée qui ne sera probablement pas celle qu'il avait souhaitée et qui ne permettra peut-être pas la politique qu'il voudrait faire.

L'Express. — Comment cette Assemblée pourrait-elle le paralyser ?

P. M. F. — La réponse ne saurait être trouvée sur un plan purement légal. En dehors du fonctionnement juridique d'une Constitution, il ne faut pas négliger l'impulsion, l'influence, le courant qui peuvent émaner d'une Assemblée fraîchement élue et qui apparaît très différente de celle qui l'a précédée.

Et puis, on a beaucoup reproché à de Gaulle d'avoir proposé une Constitution dans laquelle des conflits seront inévitables entre l'exécutif et le législatif : il voudra démontrer son respect de la volonté de l'Assemblée nouvellement élue par le pays, il constituera un gouvernement dont l'orientation sera celle de la nouvelle Assemblée. Il ne pourra pas ne pas tenir compte de ce qu'est l'Assemblée au moment où il choisira le premier ministre et, chose plus grave, au moment où il prendra des décisions pour l'Algérie.

Il a donné des instructions le 9 octobre pour l'organisation des élections algériennes. Une Assemblée comme celle qui va nous être donnée, si cela avait été dans sa compétence, n'aurait pas élaboré des textes ainsi orientés ; elle aurait abouti à des propositions dont l'esprit aurait été beaucoup plus proche de celui des ultras. Donc la nouvelle Assemblée, loin de donner à de Gaulle la liberté de réaliser les intentions qu'on lui prête, va le gêner, l'entraver, le freiner.

De Gaulle pouvait-il éviter l'écrasement de la gauche ?

L'Express. — Revenons à la situation que vous venez de décrire : écrasement de la gauche et déséquilibre de la machine gaulliste ; de Gaulle pouvait-il éviter d'en arriver là ?

P. M. F. — C'est une question, de toute manière, désagréable : elle oblige à remonter aux origines !

Avant le mois de mai, beaucoup d'hommes de gauche avaient espéré que de Gaulle pourrait être un arbitre ; ou mieux encore : un homme susceptible de réaliser une modification complète et heureuse de notre politique en Afrique du Nord. A cette époque, on trouvait souvent, à droite, plus que de la méfiance à l'égard du général. Bidault, Duchet boudaient de Gaulle. Quant à M. André Morice, ses sentiments gaullistes ne sont pas très anciens ! Ainsi donc jusqu'en mai, un gouvernement de Gaulle, d'orientation libérale, était possible.

Lorsque se sont produits les événements du 13 mai, nous avons été profondément heurtés par les conditions dans lesquelles de Gaulle accédait au gouvernement. Ce n'est pas la personne de de Gaulle, ni ses intentions qui nous inquiétaient, mais le fait qu'il avait accepté d'être porté au pouvoir par ceux-là mêmes qui s'étaient toujours opposés dans l'outre-mer à toutes transformations, à tous progrès, et qui maintenant l'imposaient pratiquement par la force au Parlement. Ce patronage était en lui-même une victoire pour les factions d'extrême droite, et une humiliante défaite pour les éléments démocratiques de ce pays.

Toutefois, ceux qui, à cause de cela, n'ont pas voté l'investiture, ont aussitôt affirmé que, si de Gaulle prenait une orientation favorable notamment sur l'Algérie, ils n'hésiteraient pas à le soutenir et à l'aider. En octobre, à deux reprises auxquelles je me suis déjà référé, lorsque le président du Conseil a fait certaines déclarations, marquant un tournant, une orientation nouvelle, nous avons dit aussitôt combien nous en étions heureux. Seulement, l'expérience n'a pas été conduite à son terme. Et ce fut, pour les milieux démocratiques du pays, qui avaient repris espoir à cette occasion, une nouvelle raison de déception et d'affaiblissement.

Dans les derniers mois, des hommes proches de nous ont pensé qu'il fallait entourer, influencer

MENDÈS FRANCE PARLE

M. ET MME MENDÈS FRANCE CHEZ EUX

« L'autre fraction peut maintenant aller de l'avant, la bride sur le cou. »

(Magnum)

de Gaulle, ne pas laisser aux hommes de droite ou d'extrême droite le monopole de la présence.

A vrai dire, c'est de Gaulle qui devait faire le choix. Il ne semble pas qu'il ait désiré le ralliement des républicains qui, en mai et en juin, avaient exprimé leurs inquiétudes. Ceux-là mêmes qui, lui faisant totale confiance, l'ont soutenu sans réserve dès le premier jour, ont-ils trouvé, dans son action, une confirmation et un encouragement ? Au contraire, ils ont vu récompenser des éléments militaires parmi les plus factieux ; ils ont vu des fonctionnaires républicains déplacés, ou sanctionnés, ou épurés ; ils ont vu (et entendu !) l'usage fait des moyens d'information de l'Etat !

Je crains bien que les « gaullistes de gauche » ne se soient fait des illusions. Le gaullisme de gauche aurait été viable si de Gaulle avait gouverné à gauche — ou au moins s'il n'avait pas laissé les « gaullistes de droite » utiliser aussi systématiquement et les moyens d'action gouvernementaux et la personne même du général.

On en a vu, sur le plan électoral, les résultats ! D'avoir voté « oui » au référendum n'a pas amélioré la position des gaullistes de gauche. Les électeurs qui voulaient voter de Gaulle ont été conduits à voter U.N.R. Ils n'ont eu, presque nulle part, là non plus, l'impression qu'ils avaient un véritable choix politique à faire.

L'Express. — A partir de cette situation, quel est votre pronostic pour l'avenir ?

P. M. F. — Je suis incapable de prédire l'avenir! Ce qu'on peut dire, surtout en tenant compte des 70 élus algériens, dont le « recrutement » est connu, c'est que l'Assemblée va être « très à droite » et qu'il n'y aura pas de contrepoids à gauche.

Mais il y a des positions équivoques qui ne le resteront pas indéfiniment. A l'extrême droite, des hommes ont utilisé le nom de de Gaulle, alors que certains d'entre eux sont décidés, au fond, à lui forcer la main ou à le combattre.

Il y a aussi les grands « rescapés » de la IVe. Resteront-ils derrière de Gaulle, une fois atteint le but recherché : se sauver eux-mêmes ?

D'autre part, si le parti socialiste a apporté son soutien à de Gaulle, quelles seront son attitude dans la nouvelle Assemblée et ses relations avec la droite et l'extrême droite ?

La clarification se fera sous la pression des faits, des événements. Il est plus difficile de tromper les faits que les électeurs !

Que sera l'évolution économique, y aura-t-il du chômage, des difficultés sociales, que va-t-il se passer en Algérie, et en Afrique noire ?...

Comme toujours, les solutions fausses ou purement verbales ou fondées sur des hypothèses erronées, même si elles peuvent être électoralement fort utiles, ne conduisent à rien, qu'à des accidents.

Or, sur l'affaire algérienne comme sur les problèmes économiques, les positions de la plupart des élus de droite et d'extrême droite sont purement verbales et passionnelles ; elles ne sont pas réalistes ; il y a incompatibilité entre ce qui est annoncé et ce que les événements permettront.

Comment se fera le passage des positions démagogiques aux événements eux-mêmes ? Cela, je n'en sais rien.

Le régime actuel va-t-il durer ?

L'Express. — Croyez-vous que ce régime puisse durer longtemps ?

P. M. F. — Une Assemblée aussi décentrée, aussi excessive dans sa composition, élue sur un coup de colère ou sur un malentendu, pourra-t-elle vivre longtemps ? Je ne le crois pas. Seulement personne ne peut faire un pronostic précis sur sa durée.

Beaucoup dépend du comportement et de l'action de de Gaulle. Que voudra-t-il faire en Algérie ?...

Sur le plan économique, quelle sera l'évolution prochaine ? Allons-nous vers une aggravation de la récession, avec du chômage, des difficultés accrues ? ou, au contraire, une bienheureuse reprise économique internationale viendra-t-elle servir de bouée, soutenir l'économie française et éviter les difficultés les plus aiguës ?

L'Express. — Prévoyez-vous une aggravation des conditions en France, une évolution vers un régime plus dictatorial, plus policier, à cause de l'engrenage algérien ? La présence de de Gaulle offrira-t-elle, au contraire, une certaine garantie ?

P. M. F. — Le succès que les hommes de droite et d'extrême-droite vont remporter va exalter leur passion, leurs ambitions. Ils vont se sentir stimulés, encouragés ; ils vont devenir de plus en plus ardents dans leurs exigences ; ils vont réclamer plus de répression à l'égard de leurs adversaires politiques en France, à l'égard des musulmans, à l'égard de la presse libre, etc. Ils vont ainsi accréditer dans l'opinion, rendre plus familières des notions qui, « a priori », ne sont pas populaires, en France, où l'on est attaché aux libertés.

Leur passion s'exercera dans ce sens, et de plus en plus s'ils éprouvent des déconvenues en Algérie. Or cela est probable, parce que leur politique repose sur des hypothèses fausses.

La pression et le danger fascistes risquent donc de se trouver accrus.

Quelle sera la réaction de de Gaulle en face de pressions de ce genre ? Dans quelle mesure voudra-t-il résister ? Quelles concessions voudra-t-il faire ?

Ce n'est pas impunément qu'il a laissé détruire, au cours des derniers mois, une fraction du corps politique, je veux dire la gauche. L'autre fraction, la droite, peut maintenant aller de l'avant, la bride sur le cou.

L'Express. — Comment la force de gauche, aujourd'hui écrasée, peut-elle renaître ?

P. M. F. — Si le centre gauche, atomisé, devenait incapable de reconstruire quelque chose assez promptement, le parti communiste apparaîtrait comme le seul élément d'opposition. Il aura quelques sièges à l'Assemblée, il a un journal, des troupes habituées à la discipline et à

→

En 1958, la Chine dépassera la France pour la production d'acier et la Grande-Bretagne pour la production de charbon
ECONOMIE et POLITIQUE
consacre un quart de son numéro 52 au
« BOND EN AVANT »
de l'économie chinoise
Le nº de 96 pages 250 fr - 95-97, Bd Sébastopol, Paris-IIe

UN REPORTER DANS CHAQUE FAMILLE
POUR LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE
AVEC LE coffret BROWNIE FLASH
coffret 5.155 Fr
Brownie Flash 2.632 Fr
Flash B 1.431 Fr
Prix pratiqués dans les magasins Kodak-Pathé

l'organisation ; il a même des hommes familiarisés avec le travail clandestin, et il n'est pas exclu, à mesure que se resserrera le contrôle de la loi et de la police, que le parti communiste entre progressivement dans une clandestinité tout au moins partielle.

Si le centre gauche est incapable de se construire, le parti communiste apparaîtra comme la seule force d'opposition. Conséquence : les derniers éléments de centre gauche devront choisir ; les uns seront attirés vers la droite, par crainte du communisme ; d'autres joueront le jeu communiste par crainte du fascisme ; d'autres encore renonceront à toute action. Dans ce cas, ce sera la coupure définitive du pays en deux ; tout à fait le contraire de ce que souhaitait de Gaulle. Et cela peut nous conduire au pire, peut-être à la guerre civile, surtout si l'on se trouve en présence de difficultés sociales.

Au contraire, si le centre gauche arrive à bâtir, à proposer quelque chose au pays, avec les moyens d'expression, faibles malheureusement, qui lui restent...

Que peut faire l'opposition ?

L'Express. — ...en dehors du Parlement...

P. M. F. — Oui ; le centre gauche ne sera pratiquement pas représenté au Parlement, sauf par quelques hommes, peu nombreux jusqu'à présent, assez silencieux, dans le parti socialiste ; par quelques hommes également peu nombreux et, de même, silencieux qui peuvent se trouver dans le parti M.R.P. ; il n'est pas exclu qu'il s'en trouve encore quelques autres, même au centre droit. Mais ces hommes ne pourront se faire entendre, tant au Parlement que dans leurs partis respectifs, que s'ils traduisent une exigence venue du dehors, venue du pays lui-même.

On revient donc à la nécessité pour la gauche d'élaborer des propositions d'action sur les problèmes politiques essentiels, de les faire connaître, de les faire comprendre par le pays. Ce qui est très difficile avec la pauvreté des moyens qui subsistent.

Là encore, il est d'ailleurs important de savoir quel sera le comportement du pouvoir et des moyens d'information qui subsistent son influence.

Le pouvoir peut vouloir étouffer les tentatives qui seront faites, auquel cas il contribuera à mener le pays vers l'hypothèse la pire. Ou bien le pouvoir laissera subsister des libertés et permettra à chacun de se faire entendre. Pour cela, il lui faudra résister à ceux qu'il vient de faire élire !

Une responsabilité terrible pèse donc, aujourd'hui, sur les hommes du gouvernement et sur son chef. Permettront-ils à la gauche de se redresser, de jouer son rôle ? Ou prolongeront-ils le processus de sa destruction ?

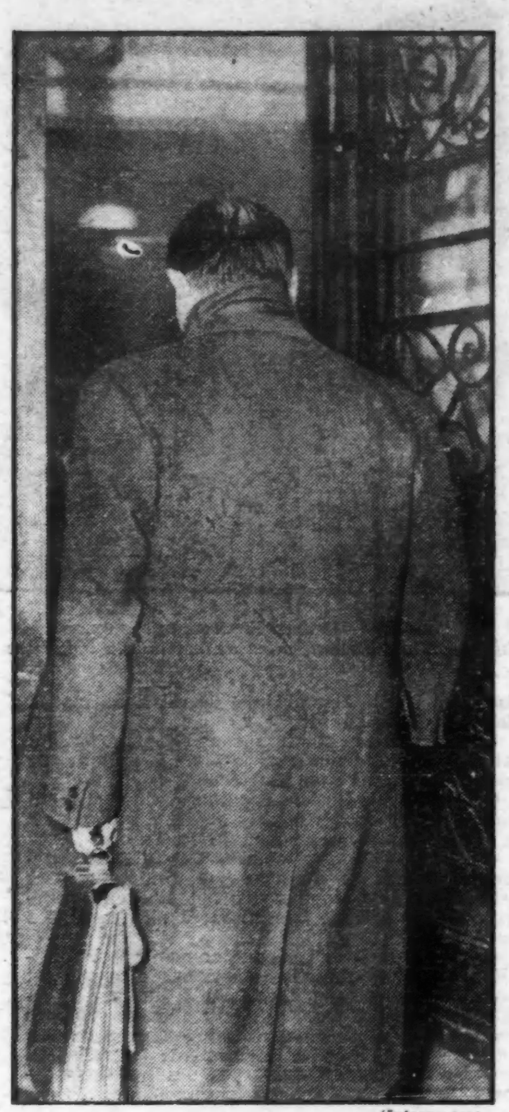
Dès maintenant, il faut bien reconnaître que les choses sont compromises et que le pronostic est réservé. L'évolution des six derniers mois va certainement dans le mauvais sens.

L'Express. — Cela fait vingt-cinq ans que vous participez activement à la vie politique. A votre souvenir, une situation analogue s'est-elle déjà produite ? Ou sommes-nous véritablement devant un événement historique sans précédent ?

P. M. F. — Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un phénomène de ce genre depuis bien longtemps. Dans le passé récent, les aspirations populaires libérales, la défense des libertés, ont toujours été représentées de manière substantielle dans les Assemblées. Il faudrait remonter très haut, jusqu'à l'Assemblée de 1871 ou même jusqu'à la Chambre dite « introuvable ».

L'Express. — Devant un bouleversement pareil de la situation, on est tenté d'en rechercher les causes plus lointaines et plus profondes.

P. M. F. — Un régime démocratique ne peut vivre que s'il existe, dans la nation, une classe faisant corps avec le régime, capable de sacrifier parfois ses intérêts momentanés à l'intérêt général et permanent parce qu'elle sait qu'au fond cet intérêt général et permanent est le sien.



(Interpresse)

PIERRE MENDÈS FRANCE PREND CONGÉ
« On peut espérer... »

(C'est pourquoi elle consent des sacrifices pour faire vivre ce régime.) Cette classe, dans la IIIe République, c'était, en gros, la classe moyenne. Il y avait, certes, les grands intérêts économiques, d'un côté, et même les reliquats des anciens régimes (mais ils n'étaient pas très puissants) ; il y avait, de l'autre côté, la classe ouvrière, qui n'avait pas encore accédé à un rôle politique important comme aujourd'hui.

C'était la classe moyenne, en fait, qui faisait vivre le régime. Témoin, la fraction si considérable de cette classe moyenne qui a versé son sang pendant la guerre de 1914-1918.

Cette classe moyenne s'identifiait avec le pays, se sentait entièrement solidaire de son destin ; son loyalisme à l'égard du régime était certain car le régime correspondait à son idéal, même lorsqu'elle en critiquait les détails.

C'était la bourgeoisie, je dirai plus exactement la petite et moyenne bourgeoisie.

Mais elle fut décimée par les événements. La guerre de 14-18 a liquidé physiquement un grand nombre de ses membres (on a souvent mentionné l'énorme proportion d'officiers de réserve tués).

Puis (et c'est l'essentiel, je crois) les survivants furent laminés par l'inflation. Phénomène dont les conséquences furent les plus importantes et les plus durables. Pendant quarante ans, la classe moyenne s'est vue petit à petit réduite, menacée dans sa sécurité, sa stabilité, parce que rongée continuellement par ce mal : l'inflation.

Lorsqu'une classe sociale redoute ainsi d'être expropriée, prolétarisée, elle se détourne peu à peu du régime qui menace sa survie même. Il y eut, dans cette période, une méfiance croissante de la classe moyenne par rapport à la République : victime de l'inflation, elle se trouvait, au cours des années 1925-1930-1935, bien moins confortablement installée dans la nation qu'elle ne l'était en 1910. Et, se détachant d'un régime avec lequel ils ne faisaient plus corps, des hommes ont pu en venir à préférer Hitler à Léon Blum. Ce qui signifie qu'ils ne s'identifiaient plus au système, qu'ils n'étaient plus prêts à se sacrifier pour lui. (Ces hommes, en 1940, se sont beaucoup moins bien battus que leurs pères en 1914.)

Le troisième élément qui a déclassé politiquement la classe moyenne et réduit son rôle dans le pays, découle de l'occupation. Trop d'hommes de la bourgeoisie ont coopéré avec le régime de Vichy. A la Libération, ces hommes se sont retrouvés discrédités, exclus de certaines fonctions et avec mauvaise conscience.

Après la guerre, en tout cas, pour toutes les raisons que je viens de résumer, le pays était privé de cette « colonne vertébrale » que constitue une classe dirigeante, à la fois consciente de son rôle et apte à le jouer.

Les hommes nouveaux, issus de la Résistance et arrivant aux responsabilités, manquaient souvent d'expérience. La classe ouvrière, contrairement à ce qui existe dans les pays anglo-saxons, n'a pas non plus fourni jusqu'à présent à la République les dirigeants capables de relayer la bourgeoisie.

De telle sorte que le pays a pu donner l'impression, au-dehors comme au-dedans, de n'être pas conduit ; on a parlé de bateau ivre.

Dans son comportement, la France ne donnait pas l'impression d'une cohérence, d'une continuité, d'une permanence, d'une stabilité, pourtant indispensables, pour mener une action constructive et jouir du respect dont un Etat a besoin, au-dedans et au-dehors.

J'y insiste encore pour terminer sur ce point. C'est le phénomène de l'inflation, presque continuelle, avec des accès aigus de déflation passagère et leurs conséquences sociales qui ont été les causes essentielles du désordre croissant de notre déséquilibre.

Qui sont les nouveaux dirigeants ?

L'Express. — On peut dire que, pour le moment, la succession des classes dirigeantes a été prise, en gros, par le pouvoir militaire. Le régime de Gaulle est fondé essentiellement sur l'armée. Si ce régime, au lieu de s'assouplir, se durcit...

P. M. F. — On ne peut pas dire que le régime de Gaulle soit principalement militaire. C'est vrai en Algérie, où de Gaulle a confirmé, et officialisé, le pouvoir militaire. Il gouverne l'Algérie à travers l'armée ; et encore faut-il dire que l'armée n'obéit que très partiellement.

En France, il y a bien eu les événements du mois de mai, l'inquiétude d'un coup de force militaire qui a entraîné la décision de l'Assemblée. Mais on ne peut dire qu'à l'heure actuelle, la structure du régime de Gaulle dans la métropole soit de nature militaire.

A vrai dire, je ne suis pas sûr qu'il y ait véritablement une structure politique « de Gaulle » car je doute que certains hommes ou certains groupes qui exploitent le nom de de Gaulle lui soient effectivement attachés. En revanche, il est bien possible que se crée en ce moment une force politique orientée comme vous le redoutez, force qui apparaîtrait d'abord comme un parti puissant, de plus en plus puissant, bénéficiaire (et plus tard seul bénéficiaire) des faveurs gouvernementales et des moyens d'action de l'Etat ; petit à petit, des brimades peuvent être exercées contre les autres partis, d'abord les plus éloignés et, de proche en proche, contre tous les autres partis, bientôt privés de tous moyens d'expression ; à la limite, cela peut aller jusqu'au parti unique.

Nous n'en sommes pas là, mais c'est une évolution qui n'est nullement exclue. Les formations politiques du type de celles qui apparaissent sous nos yeux, ont toujours tendance à s'engager dans cette direction.

De Gaulle peut-il se mettre en travers. Le voudra-t-il ? Jusqu'à présent, il ne s'est pas opposé à une évolution de ce genre.

L'Express. — Quels peuvent être les successeurs de l'ancienne classe dirigeante ?

P. M. F. — Aujourd'hui, des hommes pensent aux problèmes de la nation, en essayant de déterminer ce que peut être l'intérêt général, partant une politique. Il y en a, dans les milieux les plus divers ; dans les milieux universitaires, chez les fonctionnaires, chez ceux que l'on appelle les « technocrates » (en donnant souvent à ce mot un sens trop péjoratif). Mais il faut du temps pour que des hommes, ou des groupes, aient vraiment acquis, non seulement la connaissance des problèmes, mais surtout le sens du salut public, du gouvernement, de l'Etat. Oui, il faut du temps pour se pénétrer de cela. On peut espérer que, petit à petit, des couches nouvelles se formeront ainsi.

(World copyright L'Express-Mondial Press. Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

EMPRUNT ÉQUIPEMENT DE LA S.N.C.F.

Pour assurer le financement de ses investissements (modernisation, électrification, etc.) la S.N.C.F. procède, à partir du 24 novembre 1958, à l'émission d'un emprunt d'un montant nominal de 25 milliards en :

BONS INDEXES de 10.000 francs à 20 ans garantis par l'Etat et nets d'impôts

Intérêt : 6 % minimum

Prix de remboursement minimum progressif.

Les caractéristiques détaillées de ces Bons sont les suivantes :

INTERET : payable le 1er décembre de chaque année, en espèces, pour un montant égal à 56 fois le prix de base kilométrique du billet voyageurs 2e classe en vigueur à la date d'échéance de l'intérêt et, au minimum, à 600 francs.

REMBOURSEMENT : le 1er décembre de chacune des années 1964 à 1978 à raison de 1/15 du nombre des Bons émis et par voie de tirage au sort.

- soit en espèces pour un montant égal à 1.500 fois le prix de base kilométrique du billet voyageur 2e classe en vigueur à la date d'échéance de l'amortissement et, au minimum, à :

10.500 fr. pr chacune des années 1964 à 1968
11.000 fr. — 1969 à 1973
11.500 fr. — 1974 à 1978

- soit en coupons de voyage gratuit, valables un an et dont la valeur procure un avantage d'au moins 5 % sur le montant payé en espèces.

Prix d'émission : 10.000 francs par Bon souscrit payable intégralement au moment de la souscription.

Les souscriptions sont reçues aux guichets habituels (Banques, Comptables du Trésor, Bureaux de poste, Gares, etc.).

L'émission pourra être close sans préavis.

(Notice parue au B.A.L.O. du 24 nov. 1958)

HISTOIRE

Le 3 septembre 93

● ***« Il faudra que la France soit de santé solide pour résister à la bande de bavards et d'abrutis qui va la gouverner », disait Clemenceau ce jour-là.***

LE « Petit Journal » l'appelle : « *l'ennemi du peuple* » et ne parle pas de campagne électorale, mais de « *chasse à l'homme* ». La droite tout entière a décidé d'avoir « *la peau de Clemenceau* » qui a eu le front de se jeter dans la bataille électorale et de demander aux électeurs du Var, en ce mois d'août 1893, de lui renouveler son mandat de député.

Le leader radical — on l'appelle déjà « le Tigre » tant il a déchiré d'adversaires à grands coups de pattes dans les colonnes de son journal « La Justice » — sait ce qui l'attend : « *Contre moi*, dit-il, *toute la meute a sonné, les valets et les chiens !...* »

« Le Tigre » a cinquante-deux ans. Au physique, écrit un de ses contemporains, il est « *beau de prestance malgré ses pommettes mongoloïdes, lissé, frotté, récuré comme une poterie vernissée* ». Au moral, « *fidèle en ses amitiés, remarquablement intelligent, peu sensible, bien doué pour l'offensive* », il déteste « *l'hypocrisie et les masques. Dès qu'il en rencontre un, il l'arrache* ». Sans doute en a-t-il trop arraché et l'heure est venue, pour ses adversaires, de l'abattre...

LA LISTE DES CRIMES

La liste est longue de ses crimes : on ne lui pardonne pas d'avoir fait tomber le cabinet Ferry en mars 85. La droite, ce jour-là, a tremblé et a cru que c'en était fini de son hégémonie et de « *l'expansion coloniale* ». Ses leaders se souviennent : Paris, le 28 mars, a appris la reculade de nos troupes, bousculées par les Chinois « *débouchant en grande masse* » et la défaite de Lang-Son, au Tonkin, dont on dit qu'elle est un « *Sedan colonial* ». Paris s'est alors brusquement réveillé : Quoi ! les expéditions coloniales ne sont plus des « *promenades militaires* ? « *On eût cru que déjà les troupes chinoises se préparaient à assiéger Paris. Des femmes sanglotaient qui avaient leurs maris ou leurs frères là-bas...* »

Le gouvernement de Ferry, affolé et dont la doctrine avouée — on avait de ces naïfs cynismes à l'époque — est « *l'opportunisme* », au cours de la séance du 29 mars n'a trouvé rien de mieux à faire que de rédiger une demande de 200 millions de crédits pour l'envoi de 10 000 hommes d'Algérie en renfort. C'est alors que Clemenceau est monté à la tribune :

« *J'estime qu'à l'heure actuelle aucun débat ne peut s'établir entre le cabinet et un député républicain... Nous ne voulons plus vous entendre, nous ne voulons plus discuter avec vous les intérêts de la patrie. Nous ne vous connaissons plus, nous ne voulons plus vous connaître.* »

Quelques mois plus tard, la droite se ressaisira... mais, sur le coup, un tonnerre d'applaudissements a salué cette déclaration, et Ferry « le Tonkinois » est allé mordre la poussière. Plus tard, les Tonkinois — les vrais — seront mis au pas mais Clemenceau, lui, ne cessera de proclamer que « *pour refaire la France vaincue* » rien ne sert « *de gaspiller son sang et son or dans des expéditions sans profit* ». Et cela n'est pas oublié.

UN CERTAIN HERZ

Au « Tigre » on ne pardonne pas non plus d'avoir cassé les reins au général Boulanger dès qu'il s'est aperçu que « *Boul-Boul* », comme il l'appelait, n'était plus un « *général républicain* », mais un intrigant vendu de-ça de-là et que sa suffisance, heureusement mâtinée de pusillanimité, rendait fort dangereux. Cela non plus n'est pas oublié.

Mais le Tonkin, que Clemenceau voulait « perdre », mais Boulanger qui s'est dégonflé comme une outre, ce ne sont pas là des thèmes suffisants, capables de discréditer Clemenceau auprès des paysans du Var. Il faut trouver autre chose ; il faut viser plus bas. On accusera « le Tigre » d'être un « vendu ».

A qui ? Eh bien, par exemple, à l'Angleterre, dont la politique, presque sur tous les fronts, s'oppose à la nôtre. Il n'est que de lancer le courant nationaliste, anglophobe, très fort dans le pays, contre Clemenceau, et celui-ci sera emporté.

Le scandale de Panama vient d'éclater juste à point. Il a été révélé que des sommes importantes avaient été remises à des parlementaires français et à des directeurs de journaux pour faciliter à la fois l'émission de bons à lot par un vote dépendant de la majorité, et la publicité en grand de l'affaire. De ces parlementaires, Clemenceau n'en était pas. Qu'importe ! Un certain Cornelius Herz, américain et juif d'origine allemande, de surcroît (grand officier de la Légion d'honneur et ex-combattant de 70 aux côtés de la France, mais cela on ne se le rappelle pas) était actionnaire de « La Justice ». C'est maigre, mais cela suffit.

« AOH, YES ! AOH, YES ! »

Dès 92, l'offensive est déclenchée à Paris et Déroulède s'écrie à la Chambre :

« *Puisqu'il est avéré que le directeur de « La Justice » n'a jamais rien vendu publiquement à M. Herz, que lui vendait-il donc secrètement ?* (sic) *Quoi ! ce serait sans intérêt, sans but, que cet Allemand aurait fait ses versements ?... C'est à se demander si ce que Clemenceau attendait, ce n'était pas précisément tous ces renversements de ministères, toutes ces agressions contre tous les hommes au pouvoir...* »

Sommé de s'expliquer devant la Chambre, Clemenceau fait voler en poudre les accusations de ses adversaires, dénonce les faux accumulés contre lui, ridiculise ses juges : « *Le président, les secrétaires, les huissiers, riaient à gorge déployée ainsi que les spectateurs des tribunes, tant l'absurdité des accusations était apparente, et telle qu'elle n'eût pas trompé un enfant de sept ans.* »

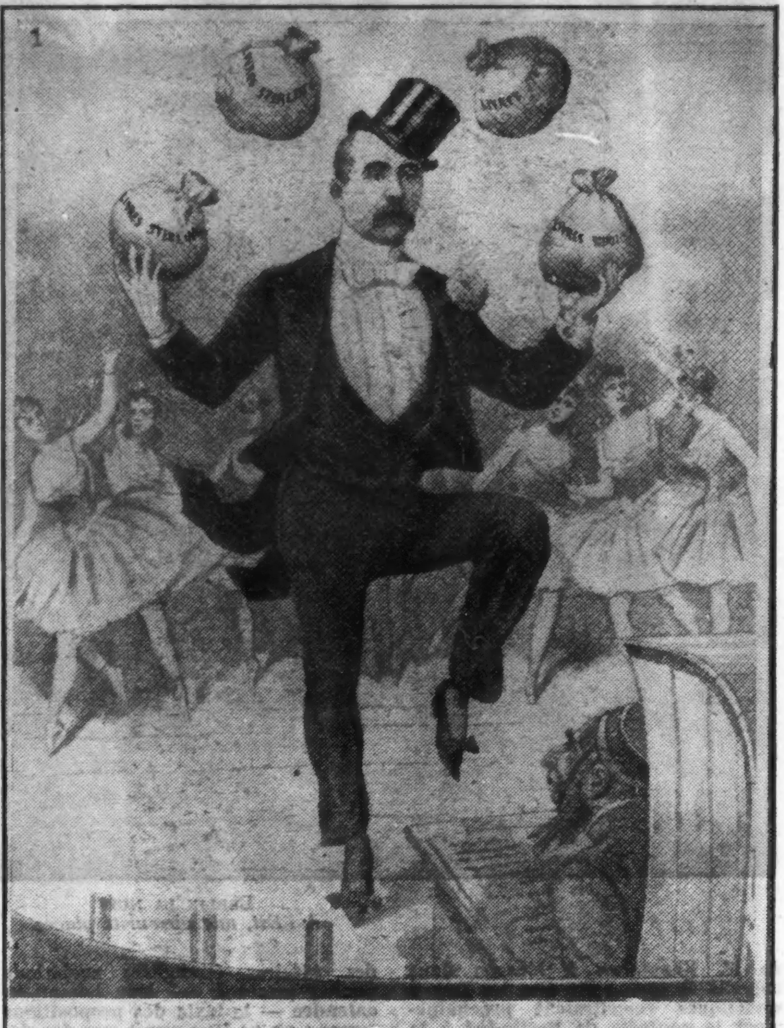
Restaient les élections, restait le Var. Malade, isolé et mal soutenu par son parti, Clemenceau va à la bagarre. Ses adversaires parisiens ont bien fait les choses : cinquante mille affiches et vingt mille placards ont été répandus ; des équipes de choc, des « gueulards », sont descendus de Paris. Régulièrement, ils interrompent l'orateur en lançant : « Aoh, yes ! Aoh, yes ! »

« Le Gaulois » écrit :

« *On annonçait hier soir que le marquis de Morès accompagné de M. Guérin et d'un ou deux amis, était parti pour le Var. On ajoutait que M. de Morès aurait emmené un certain nombre de camelots qui répandront des journaux combattant la candidature de M. Clemenceau dans l'arrondissement de Draguignan.* »

Et dans « La Justice » on était obligé d'avouer :

« *A Bargemont, la réunion n'a pu aboutir. C'était prévu. On savait que les camelots allaient donner. Les débris des équipes de la Boulange qui fonctionnaient en 1889, engagés pour la circonstance, ont bien gagné leur argent. Dès les premiers mots, M. Clemenceau fut interrompu par les cris de « Vive Boulanger ! » et par des « Aoh, yes » vociférés.* »



LE PAS DU COMMANDITÉ... RÉGLÉ PAR CLEMENCEAU

(Le Petit Journal illustré)

(Cossira)

CLEMENCEAU VU PAR UN CARICATURISTE
« *Alors, on ne crie plus « Aoh, yes ! » ?* »

Le Tigre fait front. Parfois, il lui arrive de perdre patience, et à un maire qui lui demande s'il est vrai qu'il est vendu à l'Angleterre, Clemenceau, fiévreux et couché, rejetant les draps et frappant vigoureusement son derrière, hurle :

« *Tout ce qu'on vous a dit est exact ! La reine Victoria est folle de ce bijou-là, elle n'en veut plus connaître d'autre !...* »

LE DISCOURS DE SALERNES

Enfin, à Salernes, le 8 août 93, Clemenceau prononce ce qui, pour un temps, sera son chant du cygne. A la fin de sa campagne électorale, devant 1 500 paysans auxquels sont mêlés des nervis envoyés de Paris, il parle :

« *Après une longue épreuve, je me présente devant vous. C'est le sort des hommes politiques — je parle des hommes de combat — d'être exposés à toutes les surprises, à tous les attentats. Autrefois, on assassinait : c'était l'âge d'or... Attaqué de tous les côtés à la fois, insulté, vilipendé, lâché, renié ; sous les accusations les plus infamantes, je n'ai pas faibli ; et me voici debout devant vous pour qui j'ai supporté ces outrages, prêt à vous rendre des comptes...* »

A ses auditeurs silencieux, il rappelle qui il est : emprisonné pour la République à 19 ans ; maire de Paris pendant le siège, à 30 ans ; député à Bordeaux, à Versailles ; de nouveau député depuis 1876... Il poursuit :

« *Contre moi, j'ai l'orgueil de dire que la meute a donné tout entière, d'une rage inouïe. Ce fut une belle chasse, longue et pourtant endiablée, où nul ne s'épargna, ni les valets ni les chiens... Cependant le chasseur continuait de plus belle. Les uns ardents à mettre sur un seul toutes les déceptions, toutes les erreurs, toutes les fautes, toutes les responsabilités du passé... Des modérés, aigris d'impuissance, exaspérés de rancune, avec les boulangistes acharnés contre l'ennemi d'hier. « Rends-« moi mon portefeuille, clamait « l'un... Il a combattu l'expan-« sion coloniale, c'est un ennemi « de la France... Il renversait « les ministères sur l'ordre de « l'étranger... » ... L'immense effort auquel nous assistons pour constituer un parti politique avec la fraction vacillante des républicains et quelques droitiers qui ne voudraient pas mourir encore, ne peut aboutir qu'à une immense déception. Ceux-là mêmes qui trouvent les progressistes gênants, les sentiront bientôt nécessaires, car ils sont le ferment, le sel de cette masse inerte et sans levain, inutile culot de la bourgeoisie française... Préparons ce jour, en maintenant dans toute sa force la France, la grande semeuse des idées d'émancipation, de liberté, de justice ; la France, la patrie des hommes. Amoindrie, vaincue, ménageons nos forces pour la défendre au lieu de disperser follement son sang et son or aux quatre coins de l'horizon !... Préparons ce jour, en retrempant le parti républicain aux sources vives de la Révolution française ; en lui rappelant le grand devoir : devant l'ennemi commun, front commun !* »

UN PAILLASSON BRULE

Le 3 septembre 93, Clemenceau est battu. Malgré Jaurès, les socialistes marseillais ont fait se désister son concurrent socialiste en faveur du candidat réactionnaire.

Le préfet, bouleversé, supplie Clemenceau de quitter le département par le train de nuit :

« *Je partirai quand il me plaira.* »

Il quittera le Var en plein jour, entre deux haies de citoyens. Les uns crient : « *Vive la République !* » ; les autres scandent : « *Aoh, yes ! Aoh yes !* »

A Paris, on lui demande comment il voit l'avenir. Il répond :

« *Il faudra que la France soit de santé solide pour résister à la bande de bavards et d'abrutis qui va la gouverner.* »

On lui demande encore ce qu'il va faire :

« *Brûler le paillasson qui est devant ma porte. Trop de gens s'y sont frotté les pieds.* »

On connaît la suite... Et Clemenceau revint un jour dans le Var. C'était en 1919. Il était le « Père la Victoire ». Dans cette foule enthousiaste, il toisa tout à coup un spectateur. Crut-il le reconnaître ? Il s'avança vers lui :

« *Alors, on ne crie plus « Aoh, yes ! » maintenant ? On ne crie plus : « Traître ! Ennemi de la France » ?*

— *Ah ! mais non ! mais non !* répondit l'homme. *Tout le monde peut se tromper...* »

J. C.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS

PARDESSUS
et
PELISSES

38-40, avenue Victor-Hugo

BERLIN

Offensive contre la vitrine

● ***Imaginez la ligne frontière passant aux Tuileries coupant Paris entre Montmartre et Montparnasse. Ainsi apparaît Berlin, où une nouvelle épreuve de force menace. Voici le reportage de notre envoyé spécial Paul Johnson.***

(Cartier-Bresson-Magnum)

BERLIN LA NUIT
A l'Est, une obscurité glacée

QU'ON imagine Paris coupé en deux par une frontière invisible qui descendrait de Montmartre à Montparnasse, en passant par les Tuileries. A l'ouest de cette ligne, le plus fabuleux flamboiement de néon de toute l'Europe, des grands magasins de dix-sept étages regorgeant de tous les produits que la technique occidentale peut offrir aux consommateurs : automobiles payables à crédit avec un infime versement initial, machines à laver, caméras, postes de télévision, réfrigérateurs ; de luxueux appartements neufs équipés des derniers « *gadgets* » américains ; des cinémas, des bars, des boîtes de nuit, des restaurants luxueux ; des films, des livres, des journaux provenant du monde entier.

A l'Est, une obscurité glacée qui s'étend sur les ruines du IIIᵉ Reich hitlérien : des restaurants bondés et sombres servant une pauvre nourriture, de bas salaires payés avec une monnaie qui ne vaut que le quart de sa valeur nominale, des magasins mal éclairés n'offrant qu'une quantité limitée de marchandises de troisième ordre, de gigantesques immeubles administratifs contrastant avec les maisons délabrées dans lesquelles s'entassent les travailleurs.

Tel est le Berlin d'aujourd'hui : à l'ouest, une gigantesque vitrine où on a étalé à plaisir les réalisations les plus attrayantes du capitalisme en expansion ; à l'est, une exposition permanente de la grise égalité communiste. *Et aucune barrière n'empêche le Berlinois de l'Est de contempler le spectacle d'en face.* Il lui suffit de prendre un ticket de métro à 30 francs pour se retrouver dans les lumières étincelantes de la Kurfurstendamm. A l'endroit de l'immense frontière communiste où le rideau de fer serait le plus nécessaire, il n'existe tout simplement pas.

LES FAUSSES CONFIDENCES

Comme pour bien le marquer, la « Freie Berliner Presse » a installé sur la Potsdamer Platz, en bordure de la zone soviétique, un gigantesque journal lumineux dont les milliers d'ampoules portent jusqu'au cœur de la nuit orientale les dernières nouvelles du monde occidental.

La semaine dernière, dix ans presque exactement après le blocus soviétique qui avait mené le monde au bord de la guerre, une nouvelle crise éclatait à Berlin. Le point névralgique de la guerre froide, qui s'était établi en juillet au Moyen-Orient pour sauter à Quemoy en septembre, revenait brusquement en Europe. Tout indiquait que la nouvelle offensive diplomatique soviétique avait été soigneusement préparée et minutée.

Elle commença par une déclaration de M. Kroutchev à Moscou dans laquelle il annonçait que les forces soviétiques remettraient prochainement le contrôle de Berlin-Est à la République démocratique allemande (R.D.A.). Vint ensuite un violent discours de Herr Ulbricht, en Allemagne de l'Est, réclamant le retrait total de toutes les forces d'occupation. Enfin, le corps de ballet de la diplomatie soviétique entra en action :

● A Bonn, M. Smirnov eut une entrevue orageuse avec M. Adenauer et le soir même, par une indiscrétion délibérée au cours d'une réception diplomatique, annonça qu'il avait présenté au chancelier les propositions de son gouvernement pour le retrait des troupes soviétiques. C'était un faux : les deux hommes n'avaient discuté que de la situation créée par le discours de M. Kroutchev.

● Le lendemain, les trois ambassadeurs occidentaux à Moscou étaient brusquement convoqués au ministère des Affaires étrangères soviétique pour y recevoir — leur laissait-on entendre — le texte des propositions russes : on ne leur remit que des documents sans importance.

SI BERLIN TOMBE...

Dans cette atmosphère de tension croissante et de mystère, l'Occident — semble-t-il — resta parfaitement uni. A Washington, le porte-parole du Département d'Etat reprit presque mot pour mot les déclarations du gouvernement britannique :

> « *Les alliés s'opposeront, par la force s'il le faut, à toute tentative soviétique pour modifier la situation existant à Berlin.* »

A Bonn, le chancelier Adenauer menaça de prendre des « *contre-mesures.. en cas d'un nouveau blocus de la ville* ». Les diplomates alliés, qui avouaient volontiers leur ignorance des intentions russes, étaient unanimes sur celles de l'Occident :

> « *Nous ne savons pas ce que préparent les Rouges,* m'a dit un diplomate américain de Berlin, *mais, quoi qu'ils fassent, nous sommes décidés à rester ici, même si cela doit entraîner une troisième guerre mondiale.* »

Dans la ville même, les commandants alliés demandèrent des instructions à leurs états-majors par téléphone et un flot continu d'officiers de liaison se déversa sur l'aérodrome de Tempelhof pour coordonner les plans de résistance à un blocus éventuel. Le programme d'un pont aérien de 500 vols par jour, avec des Globemasters, des Hastings, des Beverleys et des Bréguets, fut rapidement établi pour pouvoir ravitailler les 2.200.000 habitants de Berlin-Ouest.

Samedi dernier, après un long entretien avec M. Adenauer, M. von Brentano, ministre des Affaires étrangères de Bonn, s'envola pour Berlin afin d'y rencontrer le maire de la ville, M. Willy Brandt. Après l'entrevue, il déclara aux journalistes :

> « *Je suis heureux de pouvoir dire que nos alliés et nous-mêmes sommes entièrement d'accord sur cette affaire : si Berlin tombe, l'Occident tombe.* »

Cependant, peu de Berlinois pensent que les Russes aient l'intention d'engager une épreuve de force brutale. « *Il n'y aura pas de guerre, ni même de blocus* », tel est le commentaire général. A Berlin-Est, où les officiels communistes admettent en privé qu'ils sont aussi ignorants que les Occidentaux des intentions soviétiques, on trouve le même optimisme : « *Tout s'arrangera paisiblement.* »

Lorsque la crise éclata, les valeurs baissèrent brusquement à la Bourse de Berlin et l'or monta. Mais les cours reviennent déjà lentement vers leur niveau normal. Au quartier général des forces soviétiques, à Berlin-Est, je n'ai rien vu qui indique un prochain départ des troupes russes — malgré les bruits qui courent selon lesquels les familles des militaires soviétiques auraient déjà été rapatriées. Aucune atmosphère de « stockage » dans les magasins d'alimentation de Berlin-Ouest, où s'amoncellent des victuailles de Noël d'un luxe inouï. Aucune tension non plus à la limite des deux zones, ni aucun renforcement des mesures de contrôle. Au contraire, la circulation entre les deux zones n'a jamais été plus intense.

Vendredi dernier, les deux Allemagnes ont signé le plus important accord économique qu'elles aient conclu jusqu'à ce jour, aux termes duquel l'Est échangera 1 million de tonnes de charbon « tendre », plus 20.000 tonnes de blé, contre 1 million de tonnes d'anthracite de la Rhur. En même temps, le gouvernement de Bonn a accepté de signer des licences

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

« Allô, ici le « Service-Express », je vous écoute... »

Cette semaine

Madame Express a :

● ***Été chargée*** de réunir désormais, en un supplément de 8 pages, tous les renseignements et les rubriques d'ordre pratique qui peuvent faciliter la vie quotidienne de nos lecteurs, et leur épargner temps, argent, déplacements, fatigue.

Mme Express et son équipe vous apportent cette semaine dans ce supplément pratique trente idées de cadeaux de moins de 2.000 francs (voir pages V, VI, VII), des informations précieuses sur les cours du soir (voir page II), des conseils pour éviter les maladies d'hiver des automobiles (voir page III), des renseignements sur une nouvelle méthode de soins pour ceux qui souffrent des dents (voir page IV), une sélection de bons spectacles (théâtre, cinéma, télévision) et de livres non-littéraires (voir page VIII) une bonne recette, etc.

En outre, cette semaine, Mme Express a :

● ***Ouvert*** une « station-service-cadeaux » pour dépanner, par téléphone, ses lecteurs et lectrices dans l'embarras. Le principe : donner des idées originales et adaptées à chaque cas particulier.

Quel est votre problème ? Avez-vous une nièce de 18 ans que vous voyez rarement mais que vous savez coquette, un médecin de famille à qui vous voulez manifester votre reconnaissance, une mère qui aime les jolis objets ? En tenant compte de vos possibilités financières, Mme Express vous indiquera LE cadeau qui leur fera le plus plaisir, et vous donnera l'adresse du magasin où vous pourrez vous le procurer.

Pour lui poser les questions qui vous préoccupent, il vous suffit de téléphoner à ELY 88-61 tous les jours (sauf le samedi et le dimanche) de 15 heures à 17 heures, en demandant le « Service-cadeaux ». Il fonctionnera jusqu'au 24 décembre sans interruption.

● ***Appris*** qu'une parfumerie parisienne (dépositaire de toutes les grandes marques) s'est fait une spécialité de livrer à domicile toute commande passée par téléphone atteignant 3.000 francs.

(Inès, 48, rue de Berri. Tél. ELY. 75-14.)

● ***Trouvé*** pour les parents imprévoyants qui ont subitement décidé d'envoyer leurs enfants aux sports d'hiver à Noël une organisation sérieuse qui dispose encore de quelques places. Séjour du 23 décembre au 4 janvier à Saas-Féé (Suisse) pour garçons et filles de 8 à 20 ans. Prix : 42.000 fr. comprenant le voyage (1re classe ou couchette) pension complète, leçons de ski, assurances, surveillance médicale.

S'adresser à M. Boucher, au lycée Henri-IV, 23, rue Clovis, Paris (Ve).

● ***Essayé*** des gants de caoutchouc (bleu) très commodes pour les travaux du ménage. Entièrement doublés de jersey (bleu) très fin, ils sont faciles à enfiler, agréables de contact, et surtout remarquablement isolants. Mme Express a pu mettre ses mains sous un robinet d'eau bouillante, puis dans l'eau froide, presque sans ressentir de différences de température à l'intérieur des gants. Cette nouvelle invention tentera même les plus farouches détractrices des gants de caoutchouc qui préfèrent abîmer leurs mains plutôt que de supporter le contact désagréable du caoutchouc.

Un seul inconvénient, la doublure de jersey, créant une épaisseur supplémentaire, diminue légèrement la sensation tactile, mais il suffit d'y faire attention les deux premiers jours, on s'habitue ensuite très facilement.

(Gants Ménagette, 600 francs la paire, en vente dans les grands magasins et dans les pharmacies.)

● ***Visité*** l'exposition « Etrennes 59 » organisée sous le patronage du ministère de l'Education nationale. Elle a pour but d'aider les parents à choisir les jouets de leurs enfants parmi les meilleures nouveautés de l'année. Les jeux, jouets, livres et disques présentés sont sélectionnés pour leur valeur éducative en dehors de toute considération commerciale. Ils ne sont d'ailleurs pas vendus sur place. Les pères Noël consciencieux pourront aller y chercher des idées jusqu'au 30 novembre, 53, Champs-Elysées, entrée gratuite. Mais avant d'effectuer leurs achats, ils feront bien d'attendre le prochain numéro de Mme Express qui leur facilitera au maximum cette lourde tâche.

Royaldaim
CANNES
PARIS
DEAUVILLE
nouvelle Collection
AGNEAU-VELOURS AGNEAU-GLACE
VEAU-VELOURS
74, RUE DE RENNES - LIT. 44-64

(Photo Arsac).

Cet élégant vêtement est en Plastylon-GOLF sur textile, matière nouvelle aux qualités étonnantes : pratiquement intachable, aussi insensible à la pluie d'automne que chaud et confortable au froid d'hiver, résistant à l'usure et aux éraflures, lavable avec une simple éponge. Grands Magasins et Maisons spécialisées.
(Production Pennel et Flipo à Roubaix.)

6 HEURES DU SOIR, SQUARE DES ARTS-ET-MÉTIERS
Il n'est jamais trop tard...

CARRIÈRES

A tout âge on peut tout apprendre

● ***Les cours du soir peuvent transformer votre avenir.***

RATTRAPER un bagage scolaire insuffisant au départ n'est pas toujours une tâche facile.

Les cours du soir ou du samedi sont là pour aider les malchanceux, les autodidactes, les vocations tardives ; ces cours qui, à Grenoble, drainent les jeunes gens des usines des hautes vallées, à Aix attirent les ouvriers de Martigues ou de Berre, à Paris créent un embouteillage de vélos à six heures du soir square des Arts-et-Métiers.

A tout âge, on peut tout apprendre au cours du soir : la mécanique, la décoration, la technique des assurances ou... le breton. On peut, dans les petites salles poussiéreuses des Sociétés Savantes ou dans les amphis des Conservatoires, préparer un brevet commercial, un bac ou un diplôme d'ingénieur.

Les cours ont lieu suivant les cas de 18 à 20 heures ou de 19 à 22 heures, ou bien encore le samedi. Ils sont en général gratuits ; parfois une très minime cotisation annuelle est demandée.

COURS D'ENSEIGNEMENT GENERAUX

Pour le premier degré : des cours d'adultes organisés par les communes préparent au certificat d'études (les adresses sont fournies au bureau des écoles, dans les mairies).

Pour le second degré : des cours mènent au brevet et au bac ou permettent simplement de relever un niveau de culture générale insuffisant.

On y enseigne le français, les maths, les sciences, l'histoire, la géographie, les langues vivantes. Ce sont soit des cours municipaux, soit des cours organisés par des associations privées comme, à Paris, l'Association philotechnique, 45, rue Saint-André-des-Arts, et l'Association polytechnique, 28, rue Serpente. Un cours qui réentraîne chaque soir en vue du bachot moderne plusieurs dizaines de candidats titulaires du B.E.P.C. ou ayant suivi régulièrement une classe de troisième est patronné par la Direction de l'Enseignement secondaire de la Seine.

LES LANGUES VIVANTES

L'enseignement des langues vivantes est très répandu. Les cours municipaux sont presque toujours consacrés à l'anglais et à l'espagnol, quelques-uns au russe et à l'allemand ; à Paris, quelques cours spéciaux permettent de préparer les examens d'interprète commercial et correspondancier.

Des cours collectifs du soir enseignant les langues les plus variées sont assurés à des conditions très modérées par l'Association philotechnique et la Société pour la propagation des langues étrangères en France, 28, rue Serpente à Paris.

L'Institut britannique de l'Université de Paris organise également des cours du soir pour étudiants non inscrits en faculté.

LE TECHNIQUE

Des cours techniques sont nombreux, organisés par les communes, les syndicats, les Chambres professionnelles, etc.

Ces cours sont plutôt des cours de perfectionnement : on ne suit pas en général des cours du soir pour obtenir un diplôme, mais pour s'élever dans la hiérarchie professionnelle. Aux premiers échelons, toutefois, des cours préparent aux certificats d'aptitude professionnelle et aux brevets professionnels. On trouve des cours de menuiserie, mécanique générale, dessin industriel, etc. Les cours d'adultes d'enseignement professionnel féminin sont consacrés principalement à la maroquinerie, confection, moulage, coupe, bobinage, modes.

L'enseignement de la comptabilité est assuré par l'Association des Comptables de la Seine ou par la Société de Comptabilité de France, 10, avenue de Messine : on y prépare le C.A.P. d'aide-comptable, mais aussi le premier préliminaire d'expert et les techniques modernes de mécanographie comptable.

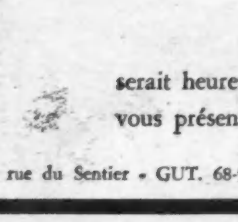
L'UNIVERSITE POPULAIRE

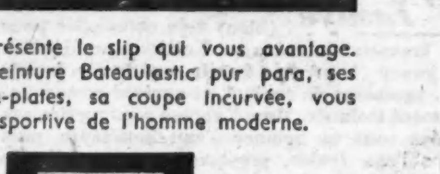
Mais la véritable université populaire, nous la trouvons à Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers.

Le C.N.A.M. dispense des cours scientifiques généraux complétés par des travaux pratiques, des cours spéciaux, mais aussi des cours de sciences économiques qui ont un auditoire de plus en plus large.

Aucun diplôme n'est exigé à l'entrée, mais, en fait, plus de la moitié des élèves inscrits justifient d'une sanction d'études du second degré : bac, diplôme d'école nationale professionnelle, brevet industriel ou commercial. Parmi ces travailleurs du soir, la proportion se maintient à peu près à 15 % d'ouvriers, 15 % d'employés, 50 % d'agents techniques et de cadres moyens.

B. waser
paris
serait heureux de vous recevoir pour
vous présenter sa nouvelle collection
32, rue du Sentier - GUT. 68-95
Maison de Couture en Gros


ATTENTION
moi, je n'en veux pas d'autre
j'exige toujours la
véritable
FERMETURE ECLAIR
elle porte ici la marque "ECLAIR" qui
protège les fabricants d'articles de haute
qualité, les commerçants et moi-même

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage.
Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.


Une douzaine de villes de province, s'inspirant de l'exemple de Paris, ont aujourd'hui des centres associés au C.N.A.M. ou des centres de promotion supérieure du travail.

A Saclay, par exemple, le centre de promotion supérieure du travail reçoit des techniciens, dessinateurs, employés d'entreprises industrielles de la région. Les étudiants peuvent obtenir ainsi en deux ans des certificats correspondant au certificat d'études supérieures de mathématiques générales ou de physique générale.

Dans le même esprit, on peut noter une heureuse initiative du Centre Inter-Entreprises de formation de cadres techniques. Plusieurs entreprises se sont associées pour donner à leur personnel (agents techniques, dessinateurs, agents de maîtrise) dépourvus de diplômes d'études supérieures, mais ayant au minimum cinq ans d'expérience industrielle, la possibilité de poursuivre pendant deux ans des études à temps complet en conservant la totalité de leur salaire. Ces entreprises se sont engagées à leur offrir ensuite un poste d'une qualification plus élevée.

Nous vous rappelons que le « Service Orientation » est à votre disposition pour :

a) vous communiquer les adresses des centres ou organismes susceptibles de vous intéresser ;

b) vous conseiller sur vos problèmes d'orientation professionnelle ;

c) vous documenter sur les débouchés des différentes professions.

Il vous suffit d'écrire à « L'Express », « Service Orientation ».

OH !

RAT de cave ou souris d'hôtel, c'est immédiatement à la race des rongeurs que fait penser cette étrange personne vêtue de la version intégrale du collant de nylon Helanca. Chose curieuse, il est presque impossible de trouver à ce maillot un emploi pratique évident (en dehors du patinage et du hold-up), et pourtant toutes les jeunes femmes à qui nous l'avons montré en ont eu envie. Sans doute ce désir correspond-il à la vogue actuelle du collant mi-corps. Mode pratique rationnelle et gaie pour les petites filles et les jeunes filles, qui n'ont pas le droit de porter le pantalon au lycée, c'est un achat ultra-raisonnable : même porté tous les jours, un collant fait largement une saison.

Sur les jambes des aînées, le collant peut être joli et commode par grand froid à la condition que la jambe soit assez fine pour ne pas craindre de se faire remarquer.

Charmant en rouge et vert sombre, il n'est amusant en noir que sous une jupe de couleur vive.

ATTENTION : n'achetez pas sans essayage. Les tailles indiquées sont souvent fantaisistes.

[Le maillot entier : 11.900 francs (au Printemps). Le collant pour dames : 1.500 francs. Le collant petite fille : 1.350 francs le dix ans (dans les grands magasins).]

(Dambier)

AUTOMOBILE

Remèdes aux maladies d'hiver

● ***Démarrages difficiles, consommation accrue, vitres embuées ? Votre voiture, aussi, a froid.***

TOUTES sortes de maux guettent votre voiture, toutes sortes d'ennuis guettent les conducteurs pendant les mois d'hiver.

LE FROID

● LE FROID PROVOQUE : des départs difficiles, des calages répétés, une consommation accrue.

● REMÈDES : faire vérifier et recharger les accus (si vous roulez seulement en ville, la dynamo de la voiture produit moins de courant que vous n'en consommez. Il y a déséquilibre, la batterie se décharge).

Sauf si vous utilisez une huile « multigrade », remplacez votre huile d'été par une huile plus fluide (viscosité 20 ou 10). Faire régler votre carburateur et le ralenti. Faire nettoyer le distributeur et les bougies.

Utiliser un rideau devant le radiateur (un carton peut le remplacer). Si votre voiture n'est pas munie de dispositif protecteur, vous pouvez faire poser un rideau réglable pour des prix variant de 3.000 à 7.000 fr.

LE GEL

● LE GEL PROVOQUE : l'éclatement du radiateur ou du groupe moteur (ceux refroidis par eau).

● REMÈDES : mettre dans le radiateur de l'alcool, ou, mieux, un antigel spécial.

L'alcool est la solution la plus économique. Le litre d'alcool à brûler coûte 97 francs. Il faut mélanger 30 % avec l'eau du radiateur pour être protégé jusqu'à moins 10° (la capacité des radiateurs est la suivante: 4 CV Renault et Dauphine, 4 l. 1/2 ; Frégate, 10 l. 4 ; Aronde, 6 l. 5 ; Peugeot 203 et 403, 9 l. 5). Attention ! l'alcool s'évapore très facilement. Il faut donc le remplacer souvent.

Utilisez plutôt un bon antigel, son évaporation est pratiquement nulle. La proportion change avec chaque marque, elle est en moyenne de 30 %. Le prix varie de 400 à 900 francs le litre. En tenant compte du pourcentage à utiliser et du prix, on peut conseiller les marques Energol et Glaceol.

BROUILLARD ET PLUIE

● LE BROUILLARD, LA PLUIE ENTRAINENT : une visibilité réduite, des dérapages meurtriers.

● PRÉCAUTIONS : faire vérifier l'essuie-glace et remplacer éventuellement les balais.

Changer le liquide du lave-pare-brise (liquide non congelable pour deux ou trois remplissages : 261 fr.).

Adopter des phares anti-brouillards (2.000 à 4.000 fr.).

Ne pas rouler avec des pneus usés.

BUEE ET GIVRE

● LA BUÉE ET LE GIVRE ENTRAINENT : manque de visibilité. Dans une voi- →

STÉ ANONYME DES FIBRES NOUVELLES
safino
FERRIERES (LOIRET)

PARMI NOS DÉPOSITAIRES.

CAROLE ANN	41, rue d'Auteuil
MADELEINE PREVOST	78 Chps-Elysées (Arcades 15)
AUCH	A.B.C.
BELFORT	MARY JANE
LE HAVRE	KARINE
LILLE	DANIEL POLLET
MONTPELLIER	KORINA
NANTES	JANY
RENNES	SCORDIA
ROUEN	CAROLINE
SAINT-BRIEUC	SIM
STRASBOURG	MILADY
TARBES	CASANOVA
SAARBRUCKEN	OLDENBRUCH

Utilisateurs de Mazout

Les **Ets Bollet**, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le **Diablotin-Mazout**, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

La moins chère
DES MACHINES
A LAVER DE LUXE
à tambour horizontal
GARANTIE 2 ANS
Nouvelle carrosserie entièrement émaillée
• Inverseur
• Pompe
• Niveau d'eau
• Thermomètre
• Chauffage autonome

Star
BRIVE (Corrèze)

MARIE-MARTINE
Robes de Cocktail
8, rue de Sèvres - BAB. 18-44

DÉCOREZ VOS MURS
avec les panneaux décoratifs imprimés sur toile,
signés de grands artistes contemporains:
Jeau Lurçat, B. Buffet, Salvador Dali, Carzou.
–Exemplaires à tirage limité.–
COROT
65, Champs-Élysées
PUBLICIS
Exposition - Entrée libre de 9 h 30 à 19 h.

1 SEUL FUSEAU
2 ENSEMBLES
avec
les combinés

FRANCK
& FILS
80, RUE DE PASSY

NOUVEAUX RAYONS SPORT 2e ÉTAGE

1 GAMME EXCLUSIVE DE 20 COLORIS PERMET A CHAQUE FEMME DE CRÉER L'ENSEMBLE DE SON CHOIX

ture chauffée et munie de dégivreurs, la buée peut envahir les vitres et surtout la lunette arrière, ce qui annule l'usage du rétroviseur et limite la visibilité latérale.

● REMÈDE : chiffon anti-buée; son efficacité peut aller jusqu'à 24 heures (prix 350 à 400 francs environ).

Contre le givre, une rampe chauffante se place sur le pare-brise (2.500 à 5.000 fr. environ).

La buée ou l'humidité peut, en se condensant sur le distributeur ou les isolants des bougies, provoquer des perturbations d'allumage. On peut pallier cet inconvénient par une application à base de silicones (Letarpon, 525 fr.).

Les possesseurs de « deux roues » sont à l'abri de la plupart des déboires qui guettent les « quatre roues ». Ils doivent cependant surveiller leur carburation et leur allumage.

∴

SAVEZ-VOUS QUE

● Les vérifications de la Prévention routière ont révélé qu'un quart des conducteurs devraient porter des lunettes. De plus, on a constaté que si les hommes résistent mieux à l'éblouissement, les femmes ont une meilleure vision latérale la nuit.

● Passé le 30, majoration de 10 % sur le prix de la vignette. N'oubliez pas de la renouveler. Vous trouverez cette pièce dans les bureaux de tabac désignés par une affichette.

Si votre voiture est sortie d'usine depuis plus de cinq ans, vous bénéficiez de tarifs réduits.

SANTÉ

Dentiste sans douleur

● En dix minutes, M. R. s'est fait arracher trois dents, en dormant.

DEUX dents de sagesse incluses, une molaire cariée sont un supplice. Il n'y a qu'une solution : les faire arracher. Mais l'idée même de l'intervention peut terroriser un homme courageux. C'était le cas de M. R... Il souffrait, il avait peur. Sous nos yeux, il a pourtant été opéré « sans douleur » dans une clinique parisienne spécialisée, grâce à l'anesthésie totale.

DANS UN FAUTEUIL

Le film de l'intervention est bref, les gestes rapides et précis. Les voici:

1. PIQURE DE PENTHOTAL. — Le patient n'a pas le temps de compter jusqu'à 10. Il s'endort avec le sourire.
2. PIQURE DE CURARE. — Elle sert à obtenir le relâchement musculaire qui facilitera le travail du chirurgien. Le patient ne sent rien, naturellement.
3. INTUBATION TRACHÉALE. — L'anesthésiste enfonce dans la trachée du patient un tube par lequel il insufflera avec un ballon un gaz anesthésiant.
4. Placement de compresses dans la bouche pour maintenir le tube. L'intervention commence.
5. LE CHIRURGIEN JETTE UN REGARD SUR LA RADIO DE LA MACHOIRE, FAIT UNE INCISION A L'ENDROIT VOULU. — Pour dégager la dent, il enfonce un instrument pointu (syndesmotome) sur lequel il tape avec un petit marteau à tête plate. Ses doigts travaillent avec une dextérité stupéfiante pour le profane.
6. Le chirurgien pose ses instruments, prend une pince et la dent qui poussait de travers est déposée dans le haricot. Le tout a duré trois minutes.
7. MEME OPÉRATION DE L'AUTRE COTÉ. — La seconde dent de sagesse de M. R... rejoint la première, puis la molaire cariée. C'est terminé. L'intervention totale a duré moins de dix minutes.

Trente secondes plus tard, M. R... remue. Il tousse un peu ; il cherche à rejeter le tube qu'il a dans la bouche. On le lui enlève. Il respire normalement et reprend conscience dans la demi-ébriété qui suit le réveil. On lui donne un calmant ; dans deux heures, il quittera la clinique.

Dans ces conditions, il semble bien que s'asseoir dans un fauteuil de dentiste devienne sinon une joie, du moins parfaitement indifférent.

MEDICALE ET PSYCHOLOGIQUE

La méthode peut paraître révolutionnaire. Elle n'est cependant pas nouvelle. Cette clinique existe depuis 1933. Mais c'est au cours de ces dernières années que les procédés d'anesthésie se sont modifiés et perfectionnés, leurs avantages sont sérieux, puisque l'anesthésie totale supprime :

● L'appréhension : il y a dans la clientèle de cette clinique les « douillets » que la seule pensée du dentiste fait frémir. Il y a aussi les patients plus sérieux dont l'état nécessite des extractions multiples, voire de véritables opérations. Ceux-là ont le droit de redouter l'épreuve et de chercher à s'y soustraire par l'anesthésie.

● Les lenteurs de la cicatrisation : les dérivés de la cocaïne utilisés dans les anesthésies locales sont tous mêlés à de l'adrénaline qui exerce sur les vaisseaux sanguins un effet constricteur défavorable à la cicatrisation. L'anesthésie totale supprime cet inconvénient.

● Le risque d'hémorragie : dans une « locale », le même effet constricteur empêche les gencives de saigner pendant l'intervention, mais rien ne prévient les hémorragies post-opératoires, bien plus dangereuses. Avec l'anesthésie totale, au contraire, les gencives peuvent saigner pendant l'opération ; ce n'est qu'un petit désagrément pour le chirurgien, mais on n'a plus à redouter l'hémorragie post-opératoire.

● Le risque d'intolérance à la cocaïne : ce risque est relativement fréquent. L'anesthésie totale le supprime si bien que les services de cardiologie envoient à la clinique d'anesthésie les malades qui ont besoin d'une intervention dentaire.

● La perte de temps : c'est un souci peut-être mineur, mais à la clinique d'anesthésie on peut opérer en une seule séance des malades qui seraient obligés d'en subir cinq ou six avec les méthodes classiques. Il n'est pas rare d'enlever douze ou treize dents à la fois pour permettre ensuite la pose d'un dentier.

D'ordre psychologique et médical, ces avantages plaident fortement en faveur de l'anesthésie totale dès qu'il s'agit d'extractions multiples.

POUR TOUS LES CAS ?

Mais lorsqu'il est question d'une seule extraction ou de soins qui, ordinairement, se font sans anesthésie, on découvre des inconvénients :

● Le prix d'abord : pratiquée en clinique par des stomatologistes de premier ordre, exigeant la présence d'un personnel assez important, l'anesthésie totale augmente sensiblement le prix de revient des interventions.

● L'absence de réactions du patient ensuite : ce sont ces réactions qui, normalement, indiquent au dentiste qui travaille sans anesthésie s'il a touché un point sensible. Le patient sert ainsi lui-même de « guide » à son dentiste.

Pour ces deux raisons, il faut conclure, avec beaucoup de stomatologistes, que si l'anesthésie totale est un très grand progrès pour les interventions importantes, elle n'est pas à recommander pour les soins courants.

RECETTE

Le pain perdu aux abricots

(Pour 6 personnes.)

— 6 *tranches de pain de mie rassis.*
— 1/4 *de litre de lait.*
— 1 *œuf.*
— 60 *gr. de beurre.*
— 140 *gr. de sucre.*
— 1/2 *boîte d'abricots au sirop.*
— 1 *cuillerée à soupe de kirsch.*

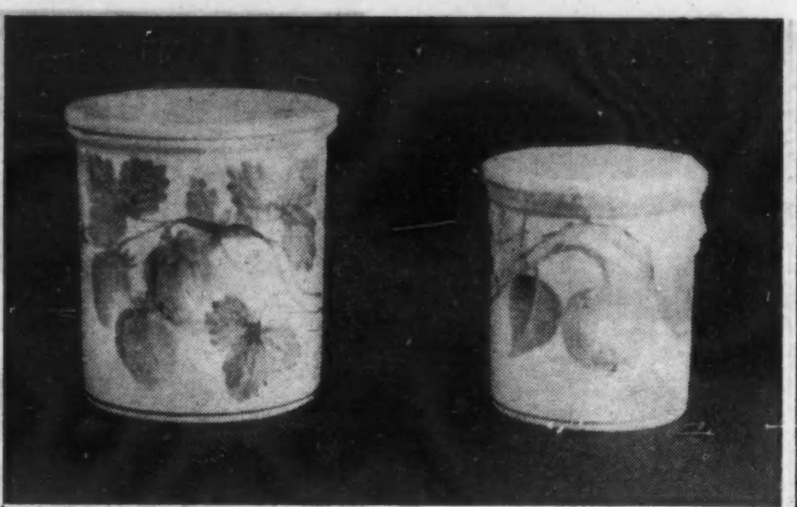
● Battre l'œuf en omelette et y verser le lait bouillant. ● Imbiber du lait ainsi préparé les tranches de pain de mie. ● Faire dorer ces tranches ainsi préparées à la poêle dans du beurre chaud. ● Disposer ces tranches de pain dorées des deux côtés sur le plat de service, et les saupoudrer de sucre (40 gr.). ● Mettre les demi-abricots sur les tranches de pain. ● Faire réduire le sirop de la boîte avec les 100 gr. de sucre restant, parfumer au kirsch et arroser les fruits.

CADEAUX

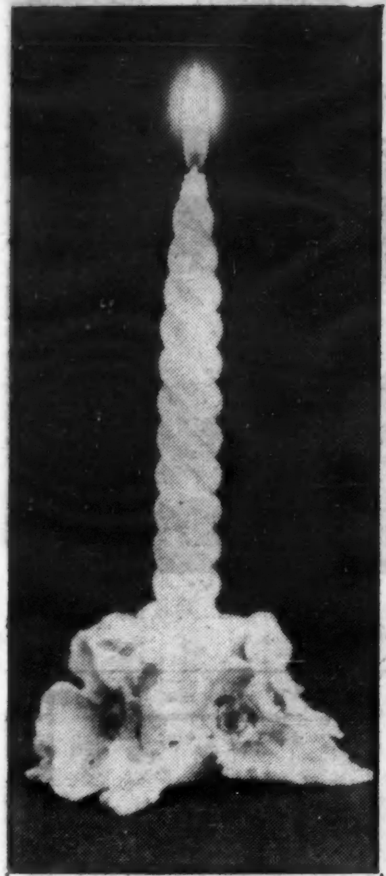
Trente objets à moins de 2.000 francs

LES petits objets charmants ne manquent pas à Paris, mais ils sont la plupart du temps perdus au milieu de marchandises chères que les commerçants mettent en valeur dans leurs magasins. C'est leur métier.

Le nôtre consiste à trouver l'objet amusant, nouveau ou utile qui évitera à nos lecteurs de vivre tiraillés entre leur cœur et leur portefeuille. A leur intention, Mme Express a sélectionné cette semaine trente objets de 800 à 2.000 francs.

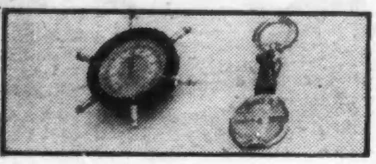


1.300-1.500 F. les pots de confiture en faïence décorée, 500 grammes et un kilo. (*Geneviève Prou, 18, rue Duret.*)



1.500 F. le bougeoir-fleur blanc et bleu nattier. (*Jansen, 9, rue Royale.*)

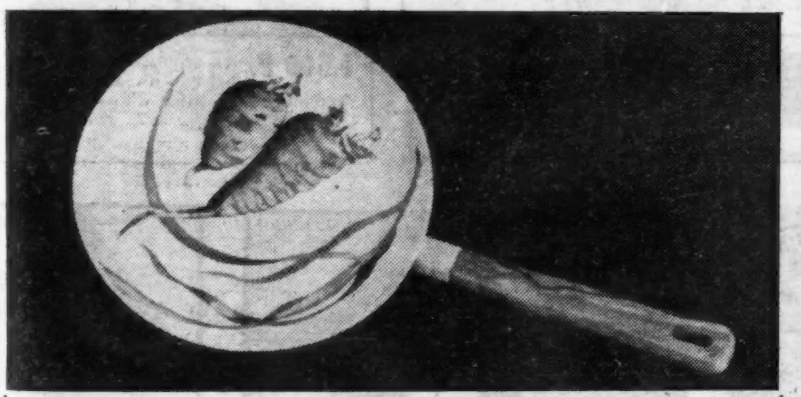
800 F. le cendrier « cœur de Ninon » en verrerie bleue ou verte. (*Jansen, 9, rue Royale.*)



1.000 F. le petit thermomètre aimanté pour la voiture. (*Innovation, 104, Champs-Elysées.*)
1.500 F. le porte-clefs disque bleu réglable. (*Don Quichotte, 35, rue du Colisée.*)

1.500 F. le bol à riz et sa cuiller en fine porcelaine de Chine. (*Marion, 107, boulevard Haussmann.*)

1.000 F. le cache-pot de porcelaine blanche en forme de timbale Louis XVI. (*Talma, 10, r. des Saints-Pères.*)



1.800 F. le poêlon de porcelaine décorée allant au feu. Décor de fruits ou de légumes. Long manche de bois brut. (*Art-Décor, 54, avenue Victor-Hugo.*)

Champagne
GOSSET
CE QUE LA CHAMPAGNE A DE MIEUX A OFFRIR
CHAMPAGNE GOSSET, AY (Marne)

vert et blanc
nouveau parfum
de
carven

BON NOËL!
Un choix prestigieux de jolis cadeaux et exclusivités
Chemises popeline soie et nylon, Pyjamas, Cravates soie, Gants, Ceintures gravées à votre chiffre, Echarpes soie et cashmere
Tous les Tricots de marque : « Mohair » - Alpaga - Soie - Poil de chameau Lambswool et Sheetland
Peausserie anglaise : Gilets - Vestes Chasubles et Manteaux 7/8
MONTY chemisier 23, av. V.-Hugo .PAS. 83-19

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE

"VANITY" en tapisserie couleur intérieur moire - Prix : 4.950 F
30, rue La Boëtie - Métro Miromesnil

DENICOTEA
retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE
OFFREZ fume-cigarettes et pipes DENICOTEA
Cadeaux très appréciés de renommée universelle
Nombreux modèles
EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABACS

Pour vous aussi, Monsieur

L'EAU DE RENOIR

AGENDAS

KIRBY NEW STYLE
3 nouveaux modèles 1959

KIRBY, BEARD
5, rue Auber - Paris
Opé 24-65

Catalogue envoyé sur demande

CADEAUX
la meilleure sélection

CADEAU MASCULIN...

« Attache Case »

PEAU de PORC 12.500 fr.

Sélectionné parmi cent types différents, ce modèle, cher au Major Thompson, sera particulièrement apprécié par l'homme d'affaires, le docteur, l'avocat...

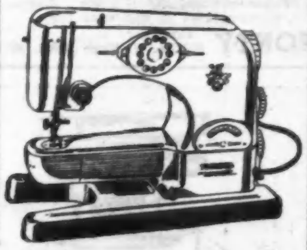
Catalogue sur demande

SELLERIES DE FRANCE
12, Faubourg-Saint-Honoré (Madeleine)
86, boulevard Haussmann (Saint-Lazare)
20, av. F.-D.-Roosevelt (St-Phil.-du-Roule)

TURISSA novomatic

LA PLUS SIMPLE ET LA PLUS PERFECTIONNEE DES MACHINES A COUDRE

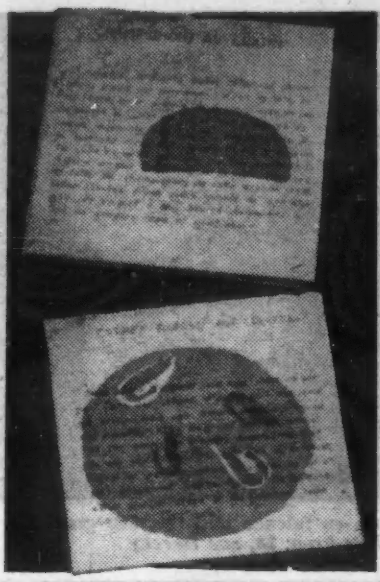
FABRICATION SUISSE



Catalogue gratuit sur demande

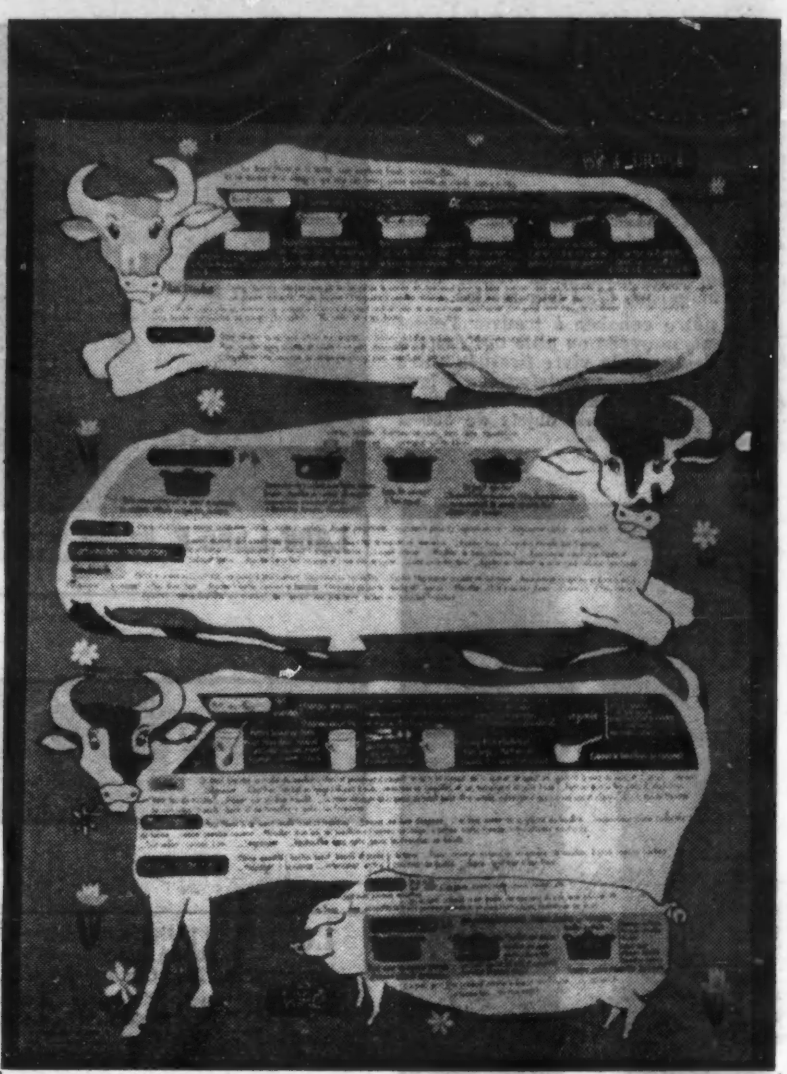
NOM :
Adresse :

IMPORTATEUR EXCLUSIF DARGOLS
8, R. DES FRANCS-BOURGEOIS, PARIS 3e

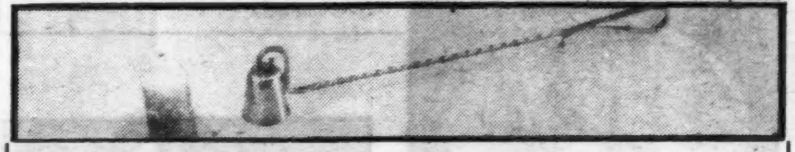


850 F. le carreau de faïence décoratif portant une recette de Raymond Oliver. (*Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré.*)

2.000 F. la corbeille de porcelaine miniature blanche ajourée et son décor à l'ancienne. (*Geneviève Prou, 18, rue Duret.*)

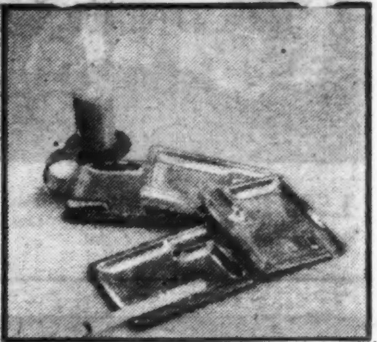


1.200 F. le tableau-recettes plastifié pour la cuisine : viandes, poissons, sauces, Cookie-Look (*B.H.V.*).



1.000 F. l'éteignoir à bougie en métal doré d'origine suédoise. (*La boutique de Fauchon, place de la Madeleine.*)

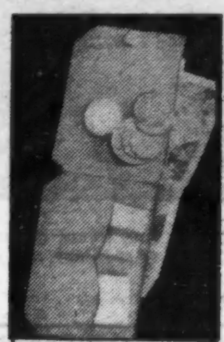
1.500 F. le ravier en métal doré inaltérable et les deux couverts en métal noir. (*Grand Siècle, 420, rue Saint-Honoré.*)



1.500 F. les quatre cendriers-bridge en métal doré martelé surmontés d'une bougie. (*Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré.*)

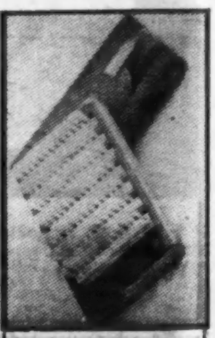
900 F. le décapsuleur « brides de harnais ». (*Carline, 8, boulevard de la Madeleine.*)

1.800 F. le décapsuleur « tête de cheval ». (*Un Air de Chasse, 8, rue des Saints-Pères.*)



1.800 F. le combiné porte - monnaie, modèle clic - clac. (*Mérival, 30, rue La Boétie.*)

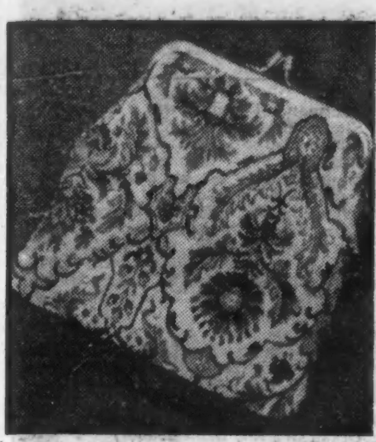
1.500 F. le combiné brosse à habits-chausse-pied. (*Kirby Beard, 5, rue Auber.*)



1.750 F. la brosse à habits escamotable. Gaine de cuir. (*Innovation, 104, Champs-Elysées.*)

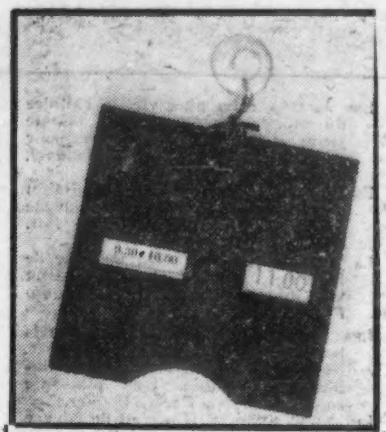
COURCELLES-FOURRURES
VAKSER Père et Fils (spécialistes)
MODELES - COUTURE
en Astrakan - Rat d'Amérique - Castor
Agneau des Indes - Vison (prix sensationnels)
104, boulevard de Courcelles WAGram 37-71

ARGENTERIE
POUR LA TABLE
Plats, Couverts, Services à thé, etc.
Neuf, Occasion, Achat, Vente, Echange
Maison spécialisée :
SUSSEL-HAYEM
76, RUE DE PROVENCE
près rue Mogador (zone bleue)



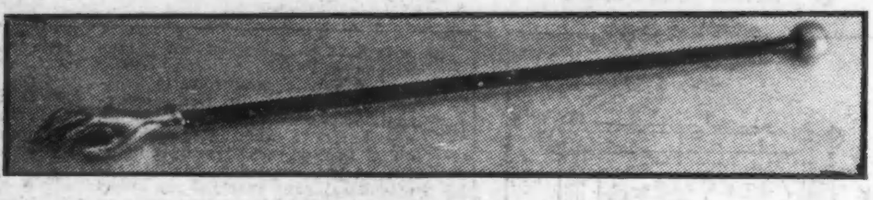
1.995 F. la bourse à maquillage en tapisserie. (*La Bagagerie, 21, Champs-Elysées.*)

850 F. le protège-anse en forme de fleur, en feutrine multicolore. (*Strich, 5, rue d'Arcole.*)



1.200 F. l'étui de box pour disque de stationnement. (*Kirby Beard, 5, rue Auber.*)

1.800 F. la main dorée gratte-dos au bout de son long manche noir. (*Denise et Marion, 26, avenue de Friedland.*)



1.900 F. le crayon qui ne roule pas. Deux pointes Bic métal doré reliées par des pièces anciennes. (*Strich, 5, rue d'Arcole.*)

1.500 F. le pot à pipes ou à crayons, gravure anglaise entourée de cuir. (*Jansen, 9, rue Royale.*)

1.800 F. le couvre-œuf de feutrine en forme de personnage. (*Strich, 5, rue d'Arcole.*)

2.000 F. le porte-disque de stationnement, ou pince à papier, en forme de clairon, à poser sur le bureau. (*Art-Décor, 54, av. Victor-Hugo.*)

XXX F. : le livre de votre choix que vous pourrez faire dédicacer par son auteur à la personne de votre choix. Il vous suffit d'écrire au « Service-cadeaux » en précisant très lisiblement :

1) Le titre de l'ouvrage que vous désirez et le nom de son auteur.

2) Le nom de la personne à laquelle vous souhaitez que le livre soit dédicacé.

3) L'adresse à laquelle le livre devra être envoyé.

4) Votre nom et votre adresse.

Le règlement pourra se faire : soit par chèque, si vous savez le prix de l'ouvrage, soit contre remboursement.

Non seulement notre « Service-cadeaux » vous épargnera la peine d'acheter vous-même votre livre, mais il assumera les frais d'expédition.

Pour être satisfaites avant Noël, les demandes doivent nous parvenir avant le 5 décembre.

L'ATOUT-MAITRE

DE LA FEMME

Le

parfum léger

Bandit

ROBERT PIGUET

PARIS

DROZ

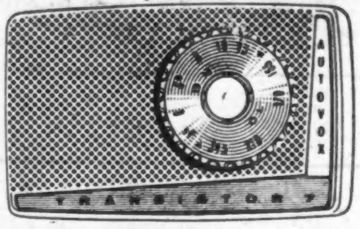
PERLES

PROVENANT DIRECTEMENT DES CULTURES SOUS-MARINES

Le plus grand choix de colliers à tous les prix

16, RUE HALÉVY . PARIS (OPÉRA CH. D'ANTIN)

Un poste de radio n'est plus un meuble



SOYEZ MODERNE

Ayez toujours sous la main, toujours prêt à l'emploi :

FIRVOX RT 52

Transistor, petites et grandes ondes

« *LA QUALITE QUI PARLE* »

Le plus petit : 95 × 155 × 40 mm.
Le plus léger : poids 785 grammes
Avec piles : 900 grammes

Haute sensibilité - Capte partout - Sélectivité parfaite - Puissance sonore - Présentation impeccable noir et blanc ou rouge et crème - Cadran métallisé - Fonctionne avec piles Mazda ou à mercure

Les transistors assurent au FIRVOX RT 52
★ Durée illimitée ★ Robustesse
★ Très faible consommation

Prix exceptionnels de fin d'année :
RT 52 : 7 transistors, 2 diodes **39.900 fr.**
702 E : 6 transistors, 1 diode **33.900 fr.**

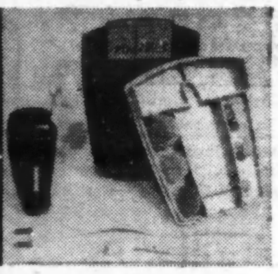
La qualité au meilleur prix

Documentation illustrée et adresse des concessionnaires sur demande à

FIRVOX

37, *rue de la Chine* - *PARIS* (20°)

MAKEUR



un cadeau

que toutes les femmes attendent:
le maquilleur électrique*

Le MAKEUR, premier appareil à maquiller réalisé au monde, constitue un cadeau d'une élégante originalité en même temps qu'un hommage à la beauté féminine.

En utilisant le MAKEUR, la femme se maquille avec une telle facilité et une telle perfection qu'elle devient, pour elle-même, une veritable experte de la beauté.

* marque déposée

oscar publicité

A voir, à écouter, à lire, à savoir...

● théâtre

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

LA BONNE SOUPE : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

SERGENT, JE VOUS AIME : Un brave soldat américain aux prises avec le règlement militaire. Jacques Fabbri en fait une pantalonnade souvent drôle. (*Sarah-Bernhardt.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

VU DU PONT : La dernière pièce (habile) d'Arthur Miller. Un excellent acteur (Raf Vallone). Du bon spectacle. (*Antoine.*)

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : Pendant une heure et demie, un jury délibère ; la tête d'un homme en dépend. A conseiller surtout à ceux qui n'ont pas vu le film. (*Gaîté-Montparnasse.*)

L'ŒUF : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle. (*Atelier.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

LA PAIX DU DIMANCHE : Les jeunes Anglais en colère, vus par l'un d'entre eux : John Osborne. (*Mathurins.*)

PROCÈS A JÉSUS : Le Christ en appel. Diego Fabbri plaide dignement sa cause. (*Hébertot.*)

OURAGAN SUR LE CAINE : Un cas de conscience militaire qui ne laisse pas une seconde le spectateur indifférent. (*Théâtre en rond.*)

● cinéma

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

EN CAS DE MALHEUR : Bardot-Gabin dans une histoire assez sordide de Simenon. Du travail bien fait. (*Raimu, Royal, etc.*)

LA GRANDE ILLUSION : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Studio Publicis.*)

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Berlitz, Paris, Wepler.*)

LETTRE DE SIBÉRIE : Un récit de voyage à la première personne. On se passionne ou on s'ennuie. (*Studio Raspail.*)

LES TRICHEURS : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

LE CRIME DE M. LANGE : Un petit employé assassine son patron. Jean Renoir et Jacques Prévert démontrent qu'il a eu raison. (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

TANT QU'IL Y AURA DES HOMMES (à partir du vendredi 28) : Seuls les Américains sont capables de pousser si loin l'autocritique à propos de l'armée. (*Monte-Carlo.*)

INDISCRET : Ingrid Bergman et Cary Grant marivaudent. C'est charmant mais rien de plus. (*Marbeuf.*)

JOURS DE COLÈRE : Dreyer dans la magie du moyen âge. Un film dur. (*Ursulines.*)

RÊVES DE FEMMES, LE SEPTIÈME SCEAU, MONIKA : L'amour, la mort, la jeunesse à la manière du grand metteur en scène suédois Ingmar Bergman. (*Agriculteurs, Calypso, Studio République.*)

LA BEAUTÉ DU DIABLE : René Clair a transposé la légende de Faust. Michel Simon est un diable étonnant. (*Studio 43.*)

QUAI DES BRUMES : Michèle Morgan et Jean Gabin dirigés par Marcel Carné en 1938. Un film qu'il faut voir ou revoir. (*Champollion.*)

NINOTCHKA : Greta Garbo aussi drôle que belle grâce à l'esprit de Lubitsch. (*Pagode.*)

LE SEL DE LA TERRE : La misère des ouvriers mexicains décrite et jouée par eux-mêmes. Le film n'a jamais pu être projeté aux Etats-Unis. (*Studio Cujas.*)

LA SOIF DU MAL : Un suspense signé Orson Welles. (*Hollywood.*)

NOBLESSE OBLIGE : Alec Guinness à la fois assassin et victimes dans le chef-d'œuvre de l'humour (noir) anglais. (*Studio Bertrand.*)

● siné-sélection

● livres pratiques

LE BOTTIN DE LA COMMÈRE POUR BIEN MANGER A PARIS : Carmen Tessier a réuni dans ce gros livre (400 pages) deux cents adresses de restaurants parisiens. A propos de chacun, une anecdote amusante, noblesse oblige ! Mais les renseignements « techniques » (prix, spécialités, atmosphère) sont exacts. Nous avons passé deux « bistrots » inconnus au banc d'essai. Résultat : deux bonnes adresses, les voici :

● Brasserie « Flo », 7, passage des Petites-Ecuries, PRO. 13-59. Fermé le dimanche. Spécialités alsaciennes. Prix de 1 000 à 1 500 francs.

● Le Chateaubriand, 125, rue de Tocqueville, WAG. 96-60. Fermé le dimanche. Spécialité : les grillades. Prix de 1 200 à 1 800 francs. (*Gallimard, l'Air du Temps : 950 fr.*)

COLLECTION « CARRIÈRES » : cette nouvelle collection vient de sortir ses trois premiers titres : « Assistantes sociales », « Infirmières », « Le dessin industriel ». Elle s'adresse à la fois aux parents et aux enfants, informant les premiers sur les nouvelles professions et permettant aux seconds de choisir un métier en connaissance de cause. Collection à suivre, ses ouvrages sont :

● objectifs : dès le début du volume, avantages et inconvénients sont clairement indiqués. Dans l'ouvrage « Infirmières », un chapitre s'intitule « Réfléchir avant de s'engager » ;

● vivants : chaque ouvrage comporte le récit d'une personne du métier confiant ses enthousiasmes et ses déceptions ;

● complets : renseignements détaillés sur toutes les branches de la profession, les spécialisations possibles, les écoles préparatoires classées par région, les débouchés et les salaires. (*Hachette, 300 à 500 fr. selon les ouvrages.*)

● expositions

PEINTURE ET DESSIN

LES DESSINS DES COLLECTIONS AMÉRICAINES : des Seurat, des Ingres, des Fragonard et des Clouet comme on en voit peu. (*Musée de l'Orangerie.*)

ANDRÉ LHOTE : l'œuvre du célèbre « maître à peindre » contemporain. (*Au musée d'Art moderne. Autres expositions : chez Guiot, 4, rue Volney, et Régio, 25, rue La Boétie.*)

GENEVIÈVE ASSE : un jeune peintre qui monte. La sensibilité de Berthe Morisot avec des moyens modernes. (*Art vivant, 72, boulevard Raspail.*)

CHASTEL : converti à l'art abstrait, mais sans rien perdre du goût et de la « distinction » qui l'avaient déjà fait classer parmi les meilleurs réalistes. (*Villard Galenis, 127, boulevard Haussmann.*)

FEITO : un nouvel astre au firmament de l'informel tragique. (*Arnaud, rue du Four.*)

JANSON : un jeune qui peint dans l'esprit de Monet, mais à sa façon ; dans le goût du jour, mais avec un style brillant. (*Galerie Saint-Augustin, 122, boulevard Haussmann.*)

HÉLION : converti au réalisme systématique après avoir été l'un des pionniers de l'art abstrait. Anachronique, à moins qu'il ne soit, encore une fois, en avance sur la mode. (*Cahiers d'Art, rue du Dragon.*)

SUGAI : peintre japonais de Paris, s'impose comme une des grandes figures de l'art actuel. (*Creuzevault, avenue Matignon.*)

SCULPTURE

LAURENS : L'œuvre en pierre. A ne pas manquer avant la fermeture de l'exposition le 29 novembre. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau.*)

DODEIGNE : un jeune qui travaille la pierre en taille directe. Il se classe, dès sa première exposition, parmi les plus remarquables sculpteurs de sa génération. (*Claude Bernard, rue des Beaux-Arts.*)

JACOBSEN : la magie du fer forgé. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

GRAVURE

COUDRAIN : première exposition d'un jeune peintre. Son talent lui garanti un avenir brillant. (*Seder, rue de l'Echaudé.*)

ROGER VIEILLARD : une maîtrise qui ne cesse de se confirmer. (*Adrien Maeght, 42, rue du Bac.*)

● variétés

YVES MONTANO : Vingt-trois chansons, deux heures de grand talent. (*Théâtre de l'Etoile.*)

LES FRÈRES JACQUES : Vingt-huit chansons, deux heures d'esprit. (*Comédie des Champs-Elysées.*)

HENRI SALVADOR : Dix-sept chansons, une heure d'entrain. Il passe malheureusement en deuxième partie. (*Alhambra.*)

● pour les enfants

THÉÂTRE DES ENFANTS MODÈLES, salle Chopin-Pleyel, 252, rue du Faubourg-Saint-Honoré, CAR. 28-76, jeudi et dimanche, à 15 heures : Aladin ou La lampe merveilleuse.

CLUB CENDRILLON, au musée Guimet, place d'Iéna, dimanche, à 14 h. 30 : Sélection de films pour enfants de 5 à 15 ans.

● télévision

JEUDI 27, A 20 H. 35, « TÉLÉ-MATCH ». Cette semaine, une tête connue : Christian Duvaleix (sur l'astronomie) et des jambes célèbres : Aldo Eminente, qui devra nager le 50 mètres en moins de 29 secondes.

VENDREDI 28, A 21 H. 15, « EN DIRECT DE... : LA RESPONSABILITÉ ». Un savant, un cancérologue, un aiguilleur, un officier d'Algérie, un critique, et même un président du Conseil (on ne sait pas encore lequel) seront interrogés sur les responsabilités qu'entraîne leur métier. Débat mené par Me Floriot.

SAMEDI 29, 20 H. 35, « LE GROS LOT ». Un candidat est en sixième semaine sur l'égyptologie.

SAMEDI 29, 21 H. 35, CINÉ-PANORAMA. Magazine mensuel de l'actualité cinématographique, intelligemment monté par l'équipe Rossif-Chalais.

DIMANCHE 30, 21 H. 30. RÉSULTATS DES ÉLECTIONS. Espérons que, cette semaine, la télévision ne sera pas, comme dimanche dernier, battue par la radio.

MARDI 2, 20 H. 45, « BAJAZET », DE JEAN RACINE. Silvia Monfort sera Roxane.

MERCREDI 3, 22 H. 5, LECTURES POUR TOUS, la célèbre émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Nicole Béhard, Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Pierre Joubert, Ariane Misrachi.

LE BERLITZ LE PARIS WEPLER-PATHE
Les Grandes Familles

TOUS LES SOIRS à 21 heures
L'ANNÉE DU BAC
Edouard VII
Relâche JEUDI

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin OPE. 81-50
DERNIERE SEMAINE
LE CRIME DE Mr LANGE
de JEAN RENOIR
et
Les charmes de l'existence
de JEAN GREMILLON

AGRICULTEURS, 8, r. d'Athènes. TRI. 96-49
8e SEMAINE
RÊVES DE FEMMES
d'INGMAR BERGMAN

URSULINES, 10, r. Ursulines. ODE. 39-19
Dies irae Jour de colère
de CARL TH. DREYER
3e SEMAINE

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
LES BAS-FONDS
Louis JOUVET - Jean GABIN - Suzy PRIM
Junnie ASTOR
Un film de Jean RENOIR

THEATRE MICHEL
MARTHE MERCADIER
JEAN-JACQUES et YOKO TANI
Chérie noire !
PAUL DEMANGE - MARCEL CHARVEY
COMÉDIE DE FRANÇOIS CAMPAUX - MISE EN SCÈNE DE JACQUES CHARON

Dans le cadre de ses lectures-spectacles le Club « Défense du Théâtre », ouvert à tous les vrais amateurs de théâtre, annonce la lecture du « Rhinocéros » de Ionesco présenté par l'auteur le mardi 2 décembre au Vieux-Colombier, à 21 heures.
Communiqué.

(Cartier-Bresson-Magnum)

BERLIN LE JOUR
Le spectacle coûte 30 francs

d'exportation pour 200.000 tonnes de produits sidérurgiques — la plus importante concession qu'il ait jamais faite aux besoins de l'économie est-allemande.

S'agit-il donc d'une « fausse crise » artificiellement provoquée ou M. Kroutchev est-il sérieusement inquiet de la tournure que prend la situation en Allemagne et résolu à faire un nouvel effort pour obtenir une solution acceptable pour la Russie ? Le spectacle de Berlin — où l'Occident entretient soigneusement son éclatante vitrine — ne peut que faire pencher le visiteur vers cette seconde hypothèse.

AUCUNE CHANCE

Pour les Russes, Berlin est devenu un symbole intolérable. En 1945, ils avaient le choix entre trois solutions : diviser l'Allemagne en une série de petits Etats, selon le plan Lilienthal ; réunir les deux zones pour en faire un nouvel Etat neutre et démilitarisé où seraient organisées des élections libres ; créer, grâce à la présence des troupes soviétiques, un Etat communiste dans la zone orientale. Staline, obnubilé par sa peur pathologique de l'encerclement, opta pour la troisième, mais en acceptant la présence des Occidentaux à Berlin. Cela impliquait que l'Occident conserverait, au cœur du nouvel Etat communiste, un bastion avancé dont il ne pourrait être chassé que par la force.

En 1948, déjà, le problème de Berlin était devenu profondément irritant pour les Russes. Staline imposa le blocus et fut aussi surpris qu'exaspéré par l'efficacité de la réaction occidentale. Ne voulant pas risquer une guerre, il dut finalement lever le blocus. Lorsque les puissances occidentales créèrent une République fédérale allemande souveraine dans leur zone, les Russes répliquèrent en créant la R.D.A. Mais celle-ci n'avait aucune chance de résister à la concurrence de sa puissante voisine, soutenue par les dollars américains, disposant des immenses ressources de la Ruhr et presque trois fois plus peuplée. La Pologne avait annexé les gisements houillers de la Prusse orientale et les Russes avaient eux-mêmes emporté près de la moitié des équipements industriels de l'Allemagne de l'Est.

Herr Ulbricht, installé dans la nouvelle capitale de Pankow, lutta désespérément pour édifier — à coups de purges dans les rangs du parti et en imposant une discipline de fer dans les usines — une « économie socialiste » viable. Mais le niveau de vie de l'Allemagne de l'Est tomba inexorablement au-dessous du niveau d'avant guerre, tandis que l'Allemagne occidentale, grâce à l'appui de l'Amérique, connaissait le plus prodigieux essor de son histoire, parvenant même en 1957 à détrôner l'Angleterre de son rang de troisième puissance industrielle du monde.

1953 vit la première manifestation ouverte de l'échec du régime communiste allemand : les travailleurs de Berlin-Est se soulevèrent et la nouvelle « Police populaire » se rangea à leurs côtés. Les tanks soviétiques durent intervenir pour écraser la révolte. En octobre 1956, tandis que Gomulka jouait à Varsovie sa dramatique partie de poker avec l'U.R.S.S. et que le régime de Rakosi s'effondrait dans le sang en Hongrie, le bruit courut de l'imminence d'un second — et plus grave — soulèvement à Berlin. M. Fritz Schaeffer, ministre des Finances du gouvernement de Bonn, s'envola secrètement pour Berlin pour y rencontrer Vincent Muller, inspecteur général des forces armées de l'Allemagne orientale. Sa mission était d'obtenir du gouvernement de Pankow qu'il fît les concessions nécessaires pour empêcher la révolte et éviter ainsi une réaction spontanée de l'Allemagne occidentale qui risquait de déclencher une troisième guerre mondiale.

Des concessions furent faites progressivement. Les prélèvements russes sur la production allemande cessèrent dès janvier 1954 et au cours des derniers 18 mois, l'U.R.S.S. a accordé à l'Allemagne orientale une aide économique qui lui a permis d'élever le niveau de vie au-dessus du niveau de famine.

4.000 REFUGIES PAR SEMAINE

Bien que les perspectives économiques du régime de Pankow s'améliorent, cependant, la situation politique reste dans l'impasse. Les récentes « élections » organisées par M. Ulbricht, son affirmation selon laquelle la production par habitant de la zone orientale dépasserait en 1961 celle de la République fédérale, n'ont même pas été commentées.

« *Personne n'a confiance dans le gouvernement*, m'a dit un Berlinois de l'Est. *C'est comme s'il n'existait pas. L'ancien parti communiste allemand a d'ailleurs pratiquement disparu.* »

Le signe le plus évident de cet effondrement de la base populaire du régime communiste est la persistance de la « grande migration vers l'Ouest » qui fait affluer les réfugiés dans l'Allemagne fédérale. Depuis 1945, plus de 2 millions d'Allemands de l'Est se sont réfugiés à Berlin-Ouest. Ils y arrivent actuellement au rythme de 4.000 par semaine, soit plus de 200.000 par an. Il y a encore un an ou deux, le régime de Pankow prétendait n'être nullement troublé par cet exode. Les réfugiés, expliquait-il, étaient des « bourgeois irrécupérables », des ennemis de l'Etat, des vieillards incapables de suivre le rythme dynamique de la nouvelle société communiste. L'Occident pouvait les prendre.

Son optique a maintenant changé. Depuis la fin du « dégel », en effet, l'Allemagne orientale perd une proportion de plus en plus grande de ses meilleurs citoyens — médecins, ingénieurs, fonctionnaires, techniciens, avocats, dentistes, souvent très jeunes, élevés par le régime et parfois même membres du parti. L'année dernière, par exemple, 2.500 professeurs ont « choisi la liberté », dont 1.500 avaient été diplômés depuis la création de la R.D.A.

UN RISQUE CALCULE

Aucun pays ne peut se permettre de perdre ses élites professionnelles à un tel rythme, et moins que tout autre un régime aussi branlant que celui de Pankow. Beaucoup d'observateurs pensent même que cette hémorragie de cadres pourrait être un des principaux facteurs de la crise actuelle, M. Ulbricht ayant convaincu M. Kroutchev de faire un dernier effort pour sauver son régime en le débarrassant d'abord du cancer de Berlin, puis de préparer peut-être une réunification des deux Allemagnes qui serait le seul moyen, à long terme, de réparer l'erreur magistrale de Staline. M. Kroutchev semble avoir compris qu'il fallait faire vite.

En retirant leurs forces d'occupation et en remettant aux Allemands de l'Est le contrôle de leur secteur berlinois, les Russes espèrent contraindre les alliés à établir — pour la première fois — des contacts directs avec les autorités de Pankow. Par un discret chantage, ces contacts pourraient être transformés en une véritable « reconnaissance ». Or, si les alliés reconnaissaient la R.D.A., le gouvernement de Bonn serait obligé tôt ou tard de le faire à son tour. La voie serait alors ouverte pour la « solution finale » proposée par M. Ulbricht : une fédération des deux Allemagnes gouvernée par un « Conseil pan-allemand » siégeant à Berlin.

Mais si les Occidentaux maintiennent leur position intransigeante, les Allemands de l'Est auront sans doute recours à des méthodes plus directes. Ils ne rétabliront pas le blocus, car ils savent que les Occidentaux pourraient gagner une nouvelle fois la partie. Mais ils peuvent renforcer le rideau de fer dans Berlin même, interrompre l'exode des réfugiés et cacher aux Berlinois de l'Est les tentations de la zone occidentale. Ce serait une opération de grande envergure, lourde de risques dans la mesure où les Allemands de l'Est pourraient choisir ce moment pour une révolte désespérée. Les dirigeants soviétiques le savent et ils n'auraient sans doute pas pris le risque de leur offensive diplomatique actuelle s'ils n'avaient pas de bonnes raisons d'espérer une solution de sagesse de la part des Occidentaux.

PAUL JOHNSON.

HERBERT LE PORRIER
LES HOMMES DANS LA VILLE
"C'est un très beau livre, très digne de son sujet : l'insurrection de Budapest."
ANDRÉ BILLY

SEUIL
1 vol. 750 fr.

PRESSE

Ecrire, c'est choisir

● *Quand « Time » publie un article sur la France, quel travail y a-t-il derrière ?*

DANS son numéro du 27 octobre, le magazine américain « Time » publiait une étude de deux pages sur la position du général de Gaulle au lendemain du référendum. Selon « Time », celui-ci aurait « déçu les ambitions » de M. Jacques Soustelle, qui espérait la formation d'un parti unique sous l'étiquette gaulliste, et imaginait déjà sa désignation par le général comme Premier Ministre.

Jacques Soustelle protesta aussitôt dans une lettre adressée au directeur du journal : « ... *Cet article tend à me présenter comme une sorte de dictateur en puissance, un homme qui essaie, contre le général de Gaulle lui-même, d'acquérir d'énormes pouvoirs par le système du parti unique... Il est évident que tous ces commentaires ont simplement été copiés dans les journaux parisiens d'extrême gauche...* »

Cette lettre paraissait dans le numéro de « Time » du 24 novembre, en même temps qu'une note de la rédaction déclarant simplement que l'article incriminé « *était basé sur un reportage personnel de l'auteur auprès des personnages-clés du gouvernement de Gaulle* ».

La sobriété de cette mise au point (alors que la protestation de Jacques Soustelle était plus longue que l'article qui le concernait) pourrait s'expliquer par « la bonne conscience » professionnelle de « Time » qui a mis au point en trente-cinq ans l'un des plus importants réseaux d'informations du monde.

L'hebdomadaire « Time » (l'une des sept publications de « Time Inc. » avec « Life », « Fortune », « Sports Illustrated », « Architectural Forum », « House & Home » et « Time-Life International ») a été fondé en 1923, et tire actuellement à 2 250 000 exemplaires aux U.S.A. et à plus de 2 millions dans les 188 pays, îles et territoires où sont distribuées ses quatre éditions étrangères.

Il compte quinze bureaux à l'étranger où sont appointés 68 directeurs, correspondants, enquêteurs et photographes, et entretient des contacts permanents avec 100 correspondants locaux.

350 000 DOSSIERS

Les archives du bureau central de New York — qui met au point la version finale de tous les articles parus dans le magazine — comportent 350 000 dossiers d'informations classifiées, 39 500 livres et les collections de 325 périodiques dont certains remontent à vingt ans.

Le bureau de Paris est le plus important des bureaux étrangers. Trente et une personnes y sont employées — sans compter la section commerciale — dont 5 rédacteurs proprement dits.

Sa méthode de travail est la suivante : deux conférences ont lieu dans la semaine, le samedi pour les pages « magazine » (science, médecine, spectacles, etc.), et le mercredi pour les pages « politique ».

La conférence politique a pour but d'établir la liste des sujets d'articles à suggérer à New York. Les suggestions (15 lignes par sujet) sont câblées, mercredi après-midi à 13 heures, à New York, qui renvoie quelques heures après sa réponse : un simple « O. K. » ou au contraire une directive plus précise : « *Nous sommes particulièrement intéressés par tel aspect de la question.* »

PARIS EXPLIQUE, NEW-YORK ECRIT

Le mercredi dans l'après-midi, chacun est donc fixé sur sa tâche, et les reporters établissent aussitôt les contacts nécessaires (ambassades, Quai d'Orsay, Assemblée nationale, journalistes, experts, etc.) et prévoient les déplacements indispensables à leur enquête. De son côté, l'archiviste groupe les coupures de presse ou publications concernant le sujet traité.

Lorsque toutes les informations ont été réunies, a lieu la rédaction de l'article. Celui-ci se présente généralement sous une forme assez longue. Le rédacteur y explique de façon détaillée les raisons de son interprétation. Ces explications sur le fond sont surtout destinées à informer New York et figurent rarement dans la version définitive, rédigée par le bureau central, qui est le plus souvent écourtée des trois quarts.

Cette opération de « rewriting » est effectuée à New York le samedi et le dimanche. Le journal, enfin, est « bouclé » le dimanche à 23 heures. Il est en vente le jeudi matin.

Au bureau de Paris, le même processus se déroule pour les « pages magazine » du samedi au mercredi.

L'organisation du travail est extrêmement souple et s'adapte immédiatement aux exigences de l'actualité. Il arrive ainsi que les cinq correspondants du bureau de Paris soient tous à l'étranger (comme ce fut le cas durant les affaires de Suez et de Budapest) ou bien se consacrent au même article, comme ce fut le cas pour la « cover-story » du général de Gaulle. L'un était alors à Colombey, l'autre compulsait les mémoires et les discours du général, un autre était à l'Assemblée nationale, un quatrième interviewait des collaborateurs de de Gaulle, et le cinquième mettait en perspective l'ensemble des informations recueillies.

Une fois rédigé, le texte de l'article tel qu'il fut câblé à New York comportait 25 000 mots (100 pages environ), mais la version finale qui fut publiée ne dépassait pas 4 000 mots (16 pages). Le rédacteur de Paris avait en effet exposé en détail tout ce que pouvait signifier aussi bien sur le plan national, économique, international, etc., l'arrivée du général au pouvoir et il avait pris soin d'informer New York du « contexte » afin que l'interprétation finale de l'événement soit faite en pleine connaissance de cause.

D'ailleurs, une section du bureau de Paris est spécialement chargée de mettre au courant New York de toutes les tendances qui se dessinent en France et de « *tout événement susceptible d'avoir lieu dans l'avenir* », qu'il s'agisse de l'éventuelle nomination de Pierre de Caulle comme ambassadeur, de l'attitude des militaires d'Algérie, ou de l'état des finances françaises. Ainsi, lorsque Jean Monnet négocie un prêt à Washington, le bureau de New York peut aussitôt faire le point avec plus de précision.

Mais la base de la technique de « Time » c'est le journalisme collectif. Ainsi la « cover-story » sur Pasternak qui paraîtra dans le prochain numéro aura-t-elle été écrite d'après les différentes enquêtes menées par un correspondant à Moscou, par le bureau de Paris auprès des intellectuels français et de Soviétiques vivant à Paris, par le bureau de Londres auprès des deux sœurs de Pasternak, etc.

Malgré cette conscience et ce soin, « Time » ne prétend pas être « objectif ». Sa profession de foi est la suivante : « *Les faits sont légion. Tout récit est le résultat d'une sélection faite par des êtres humains d'après leur expérience personnelle, leur éducation et leur échelle de valeurs. Cette sélection n'est et ne peut pas être « objective » ou « impartiale ». La tâche d'un journal responsable est de choisir dans la jungle des faits ceux qui permettent de rendre compte honnêtement d'une situation donnée. Tel est le but que « Time » s'efforce d'atteindre.* »

A.-M. DE VILLAINE.

REPONSES

Feriez-vous un bon député ?

(*Voir page 8.*)

Profonde — brillante — honorable — laborieuses — ténacité — revendications — douloureux — nécessaires — compromise — démagogie — périls — fiscalité — balance commerciale — infernal — rassemblement — gouffre — libre jeu — l'épargne — la monnaie — juguler — responsabilités — l'union — national — imprescriptibles — ancestrales — principes — mères — bancs — justice — l'intérêt — courageuse — opposition — légitimes — électoral — combattants — inaliénables — du sang — Nation — comprendrait — défavorisées — sinistrés — d'angoissants — dirigisme — politique — garde — privilège — ardente — dévouées — l'avenir — misère — regarde — juge — conscience — intentions — pieux — sous silence — glorieuse — bouclier — plis du drapeau — flambeau — éternelle — vaillante — inqualifiables — tendancieuses — l'ombre — d'abandon — vérité — conception — devoir — française — débat — sordides — clocher — polémiques — abreuvé — ridicule — peuple — racines — terre — modeste — justice — qualifier — programme — douloureuses — principes — marée — l'avant — décevoir — tortueuses — controverses — silence — sérail — poignard — sollicitations — briguer — rivales — partisane — rêver — républicaine — agissante — manœuvres — bonne foi — Noé — Nessus — d'alimenter — grandes — prix — conclure — remercier — amis — pureté — indéfectible — démocratiques — verdict — rangs — l'avenir — lendemains — urnes.

VÊTEMENT bj GARANTI

Symbole d'une élégance raffinée et d'une très haute qualité
le Super bj s'impose à votre choix.

Ce pardessus, avec ou sans martingale, coupé dans de magnifiques draperies à chaîne blanche, tweeds, chevrons, diagonales; sur fonds gris, bronze, gris-vert, gris-bleu, depuis **22.950**

L' autocoat depuis **20.500**

Ce costume de forme nouvelle, à pantalon fuselé, est réalisé dans une sélection de peignés à fines rayures multicolores ou à petits effets quadrillés; dans des dominantes bleu-caravelle, bronze-marron, gris-bleuté, ... depuis **19.950**

et le crédit bj...

Le vêtement bj garanti est en vente à la
Belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS
Métro Pont-Neuf ou Châtelet
dans ses Succursales et chez tous les Dépositaires bj

UN ASSASSINAT

par LAURENT SCHWARTZ

Professeur de Mathématiques à la Sorbonne

Le général de Gaulle a rendu son arbitrage entre le ministre des Finances et le ministre de l'Education nationale, en adoptant les 150 milliards de M. Pinay au lieu des 212 milliards demandés par M. Berthoin en conformité avec les évaluations minima du plan Le Gorgeu. Pas un signe ne montre que l'arbitre ait compris l'importance de l'enseignement ; c'est là une constatation douloureuse. Très douloureuse, parce que ce n'est pas son intérêt personnel que défend l'Université mais l'intérêt primordial du pays ; c'est entre deux conceptions de la France et de son avenir qu'un choix vient, semble-t-il, d'être fait : et c'est le mauvais choix.

Pour le ministre des Finances, l'Université coûte et ne rapporte pas, c'est donc une dépense inutile, un luxe, qu'il faut restreindre en période difficile. Il est vrai que la largeur de vues d'un ministre des Finances est plus souvent celle d'un petit boutiquier économe que celle d'un initiateur chargé d'investissement et d'expansion. Mais alors il serait bon que toute la politique française cessât d'être dictée par un comptable qui nous fait mourir d'asphyxie sous ses principes étroits.

Un comptable est certes nécessaire ; mais quelle entreprise industrielle accepterait qu'il fût le directeur ?

Nous manquons d'argent, je veux bien le croire ; encore faudrait-il établir les ordres de priorité, et choisir ; et ne pas étouffer l'Université et compromettre l'avenir scientifique et culturel de la France parce que nous manquons d'argent cette semaine.

La grande méthode de gouvernement, en France depuis plusieurs années, consiste à ne s'occuper d'un problème que quand il est aigu à vous en étrangler. On ne cherche pas alors à le régler dans son ensemble ; on colmate une brèche, et on passe à un autre problème la semaine suivante. En attendant, on distribue des potions calmantes aux gens trop impatients, en espérant qu'ils croiront au père Noël. Nous avons toujours eu de bonnes promesses pour l'année prochaine ; nous ne demandions qu'à y croire un peu, d'ailleurs elles étaient souvent tenues l'année suivante, mais à un moment où la situation était devenue encore plus grave et où elles étaient totalement insuffisantes. Et, après chaque entrevue avec nos représentants, le ministre pousse un soupir de soulagement, en se disant que cette fois encore il s'en est bien tiré, qu'il n'y peut d'ailleurs rien, et qu'il ne sera peut-être plus ministre la prochaine fois. Les choses, nous dit-on, sont changées ; nous ne le voyons guère.

Le ministre est satisfait

Le plan Le Gorgeu était une prévision toute contraire à l'esprit d'improvisation à la petite semaine. Il prévoyait précisément avec minutie les constructions à venir pour l'Education nationale. Le ministre des Finances n'en a pas tenu compte, il n'a pas d'argent pour ça. Mais le ministre de l'Education nationale ne semble guère l'avoir défendu, car il est optimiste. Il est satisfait de l'état actuel des choses. A la suite de la grève des étudiants, soutenue par la totalité du personnel enseignant, il a publié un communiqué exprimant qu'après tout les choses n'allaient pas si mal ; pour cette année, tout ira bien encore, et la vague démographique n'atteindra que plus tard l'Enseignement supérieur : on y pensera à ce moment-là.

Le ministre n'a sans doute pas visité les petites pièces de la Sorbonne où travaille le secrétariat, les amphis à 300 places où voudraient s'entasser 800 étudiants, la petite salle de travaux pratiques de 30 places où 900 étudiants en géologie doivent se répartir durant la semaine pour leurs travaux pratiques.

Et quand, à la veille d'un arbitrage, un ministre de l'Education nationale se permet de dire que les choses vont bien et qu'il y a des centaines de places à Orsay (oubliant d'ajouter que les étudiants n'y vont pas parce qu'il n'y a pas encore de restaurants universitaires et qu'ils ont pataugé dans la gadoue quand les premières pluies de novembre ont détrempé le terrain), on a le droit de croire qu'il ne se soucie guère de défendre son projet et que, plutôt qu'un m i n i s t r e de l'Education nationale conscient de la grandeur de son œuvre, il est un délégué du ministère des Finances auprès des enseignants.

« Ils se débrouilleront », doit-il penser.

Non, monsieur le ministre, nous ne pouvons plus fonctionner dans ces conditions. Pas d'amphis ni de salles de travaux pratiques, pas d'assistants ni de chefs de travaux, pas de crédits de matériel ni de primes de recherches ; nous ne nous débrouillerons plus.

Cri de désespoir ou cri de révolte, tel est le sens de notre dernière manifestation. Les universitaires ne sont pas des agitateurs. Notre travail exige le calme, et ne nous pousse guère aux agitations stériles ; un professeur est un individualiste tranquille, plus qu'un excité soumis aux meneurs ! Mais si nous ne réclamons pas, par les méthodes les plus énergiques, des conditions de travail meilleures, les pouvoirs publics ne nous écoutent pas, parce que nous n'exerçons pas une pression aussi forte que les lobbies financièrement puissants, et ils nous laissent mourir d'asphyxie ; et si nous employons des méthodes plus spectaculaires pour nous faire entendre, alors nous devenons des agitateurs ! Comment alors nous faire comprendre ?

Nous sommes tous prêts à de grands sacrifices, étudiants et enseignants. Nous ne réclamons ni de l'or ni des honneurs ! Nous accepterons, dans des conditions difficiles d'austérité, un surtravail pour les générations futures, si des gestes spectaculaires nous montrent que les pouvoirs publics ont compris la gravité du problème et cherchent à y remédier. Nous ne désirons pas nous plaindre ni grogner, nous ne demandons qu'à construire.

(Charpentier.)

Laurent Schwartz
Non, Monsieur le Ministre !...

Nous venons de faire une indispensable réforme de la licence. Trop hâtive, nous dit-on maintenant, il fallait attendre que des locaux soient disponibles. Bien sûr. Mais cette réforme aurait déjà dû être faite depuis plusieurs années ; et s'il fallait attendre les locaux...

Depuis longtemps nous pensons qu'un ministère ou un secrétariat d'Etat à l'Enseignement supérieur et à la Recherche scientifique serait indispensable. On va créer un « Comité des 12 », comité consultatif à la Recherche scientifique, sous la direction d'un délégué général, en relation directe avec le premier ministre. C'est là une initiative très heureuse, et dont nous ne pouvons que nous féliciter. Mais, suivant les cas, ce comité peut être tout ou rien. Cela dépendra des hommes qui le composeront, de ses méthodes de fonctionnement, de ses pouvoirs.

Ces hommes, qui doivent être les seuls intermédiaires entre la Recherche scientifique et l'Enseignement supérieur d'un côté, le Pouvoir exécutif de l'autre, doivent connaître de près les problèmes qui nous préoccupent. Seul un vrai chercheur, ayant travaillé dans un laboratoire, ayant participé à un séminaire d'Enseignement supérieur, sera à même de connaître les conditions de ce travail.

On croit trop, par exemple, qu'Enseignement et Recherche sont des choses très distinctes ; il n'en est rien. Un chercheur ne trouve de résultats valables que s'il est apte à participer à l'enseignement.

Un enseignant n'évitera la sclérose de son cours que si pour lui la science est vivante et en évolution constante, si elle est liée, même quand elle touche à des choses classiques, aux plus récentes découvertes ; en un mot s'il est un chercheur.

Les membres du Comité des 12 doivent être des scientifiques en pleine activité. Et plus ils seront jeunes, mieux cela vaudra.

Si ce comité résout, lui aussi, les problèmes à mesure qu'ils se posent, il sera tout à fait inutile. Il doit être un organisme de travail, indépendant des vicissitudes politiques, planifiant nos besoins pour une longue durée. Par un tel travail constructif, il devra faire comprendre à l'exécutif et au pays la priorité absolue du secteur qu'il représente. Je dis bien : au pays, car nous sommes en démocratie, et il faut qu'aujourd'hui l'opinion publique comprenne pleinement que la Recherche scientifique est un secteur d'investissement de toute première importance.

Les plus grandes nations seront demain, dans un monde en expansion, et sont même dès aujourd'hui, celles qui ont la plus grande Recherche scientifique. Et, par chance, cela coûte bien moins cher que d'autres secteurs pourtant moins importants. Ce qu'il faut accorder de nouveau à notre équipement, ce n'est guère plus de 0,5 % du budget annuel ; le budget total, crédits de personnel et de matériel, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique fondamentale devrait représenter 2 % du budget total de la nation ; est-ce exagéré ?

La méthode des os à ronger

Il faut à Paris plusieurs facultés, la Halle aux Vins, Orsay, d'autres encore ; toutes les grandes capitales du monde ont plusieurs facultés des sciences ; et en même temps il faut de nombreux collèges universitaires en province et quelques grandes facultés provinciales, pour éviter une surconcentration à Paris, nuisible à tout le monde.

Une des difficultés essentielles dont nous souffrons est notre dépendance vis-à-vis des finances. Le contrôleur des dépenses engagées vérifie chaque centime que nous dépensons ; pas après, mais avant, et nous devons attendre sa réponse favorable pour inviter un professeur étranger ou recruter des dactylos supplémentaires. Le nombre de nos postes de secrétariat et notre personnel technique ont étroitement limités, et nous ne pouvons payer ce personnel que suivant des taux précisés rigidement par le statut des fonctionnaires, et qui paralysent pour le recrutement. Une faculté est une grande usine ; mais je garantis qu'aucune usine ne pourrait fonctionner dans de pareilles conditions administratives.

Il nous faut un statut d'autonomie financière et administrative, nous donnant un peu plus les coudées franches, nous permettant de recruter, suivant nos besoins, des contractuels, sur la base des commissions collectives du secteur privé. Ce sera plus cher ; mais il n'y a qu'Harpagon à vouloir faire bonne chère avec peu d'argent. Et, à la longue, ce sera une grande économie pour le pays, parce que cela pourra fonctionner. Puisque le Comité prévu est un corps entièrement nouveau, il pourra préparer pour l'Université et la Recherche un statut original nous accordant ces facilités.

Il sera amené à faire toute une série de propositions précises ; quelle suite leur sera donnée ? Acceptera-t-on un plan de longue durée, quinquennal par exemple, ou remettra-t-on tout en question chaque année et à toute occasion ? Ses plans et ses devis auront-ils le sort des propositions du plan Le Gorgeu ?

Si l'on poursuit la méthode des os à ronger et des potions calmantes, nous n'éviterons pas, d'ici peu de temps, la faillite de l'Université ; et nous n'en serons pas responsables.

Quand l'opinion publique fut inquiète d'entendre circuler des histoires de tortures en Algérie, on lui a donné une Commission de Sauvegarde ; une commission sans pouvoirs, dont on n'a jamais publié les rapports ni suivi les conseils. Le Comité des 12 est-il la Commission de Sauvegarde de la Recherche scientifique, destinée à nous donner l'illusion que quelque chose est changé, et finalement à nous faire endosser la responsabilité d'un échec que l'incurie générale des gouvernements successifs aura bien préparé ?

Si c'est cela, autant vaut ne rien faire. On peut tuer un pays vite ou lentement ; c'est à la mort lente que nous avons été condamnés jusqu'à présent. Si à un cheval on retire chaque jour une poignée d'avoine de sa portion quotidienne, il ne se passe d'abord pas grand-chose ; un jour, des troubles fonctionnels apparaissent, et il meurt avant d'avoir pris l'habitude de ne rien manger du tout. Nos premiers troubles fonctionnels sont déjà apparus, peut-être irréversibles. Un choc est nécessaire pour redresser la situation ; il est indispensable qu'un revirement spectaculaire se manifeste, et le plus tôt possible.

L. S.

MÉDECINE

Une « première » française

● ***Un accident atomique vient de permettre à des médecins français de réussir pour la première fois une greffe de moelle osseuse. C'est un pas considérable vers la guérison de la leucémie.***

Le mardi 11 novembre, tandis que les troupes défilaient sur les Champs-Elysées pour commémorer l'anniversaire de la victoire de 1918, une autre victoire se préparait dans la salle d'opération de l'hôpital Pierre-Curie. Mais les artisans de cette victoire ne savaient pas encore s'ils allaient vers le succès ou vers l'échec : ils tentaient seulement de sauver deux vies humaines en leur appliquant un traitement audacieux qui n'avait jamais encore été réussi sur l'homme.

Six savants yougoslaves avaient été gravement irradiés à la suite de l'accident survenu à un réacteur nucléaire. Les médecins français avaient tenté sur eux les deux premières greffes de moelle osseuse (trois autres devaient suivre).

Les six atomistes yougoslaves étaient hospitalisés à l'hôpital Curie depuis le 20 octobre ; « L'affaire des greffes » éclata le jeudi 20 novembre. Un article paru dans un grand quotidien du soir (à la suite d'une fuite dont l'origine demeure mystérieuse) obligea le professeur Courtial, directeur de l'hôpital Pierre-Curie, assailli par les journalistes, à faire une conférence de presse à laquelle participèrent les docteurs Jammet, directeur du service dans lequel les Yougoslaves sont hospitalisés, les docteurs Maupin et Duplan, le professeur Latarjet (spécialistes de radiologie et des problèmes sanguins), et le docteur Pendic, jeune médecin yougoslave attaché au laboratoire du professeur Latarjet. C'est lui qui demanda à son gouvernement d'envoyer ses compatriotes à Paris où il pensait qu'ils pourraient recevoir les soins particuliers qu'exigeait la gravité de leur état.

L'événement est d'une telle importance à la fois sur le plan scientifique et pour les conséquences qu'il peut avoir dans l'immédiat, sur le plan humain, que « L'Express » a décidé après une minutieuse enquête d'ouvrir largement le dossier d'une histoire qui fera date dans les annales de la médecine.

Le voici.

Nous remercions le professeur Georges Mathé et son équipe qui nous ont permis d'apporter à nos lecteurs toutes les précisions nécessaires. On lira ci-contre les réponses du Pr Mathé.

QUAND les six atomistes yougoslaves arrivèrent à Orly le 20 octobre, ils étaient apparemment en état de santé normal. Les méfaits de l'irradiation massive qu'ils avaient reçue (neutrons et rayons gamma) ne se font pas en effet sentir immédiatement. Il y a un temps de latence avant l'apparition des premiers symptômes. Mais il ne faisait aucun doute pour les spécialistes que ces symptômes seraient dramatiques.

En effet, l'un des savants (Vranic, celui qui a succombé) avait reçu trois fois la dose léthale — c'est-à-dire mortelle — de radiations. Quatre autres ont reçu la dose mortelle. Un seul, celui qui n'a pas été greffé, une dose submortelle. Ils ne tardèrent pas à présenter les troubles consécutifs à une irradiation massive, c'est-à-dire l'atteinte de plusieurs organes et fonctions essentiels (notamment les systèmes digestif et respiratoire) : car toutes les cellules de l'organisme, surtout celles des muqueuses, peuvent être détruites par les radiations et pas seulement celles de la moelle osseuse, centre de fabrication des globules sanguins. Mais celles-ci le sont en quelque sorte en priorité et il en résulte une disparition progressive des globules du sang, qui entraîne une mort analogue à celle provoquée par la leucémie.

Après avoir pratiqué plusieurs thérapeutiques classiques pour parer au plus urgent, on envisage d'effectuer des greffes de moelle osseuse. En effet, l'accident avait réalisé fortuitement les conditions préalables à la réussite d'une greffe (détruire par rayonnement les anticorps de l'organisme, substances de défense qui s'attaquent au greffon étranger et l'empêchent de prendre), conditions qu'on n'avait jamais osé jusqu'ici réaliser volontairement car les doses de rayons X nécessaires à la destruction totale des anticorps sont des doses considérées comme mortelles. Puisque, de toute manière, l'irradiation à dose léthale était un fait acquis, on pouvait espérer que les greffes prendraient.

CE SOURIRE QUI VIENT D'AILLEURS

Les deux premiers savants greffés le mardi 11 novembre par le professeur Georges Mathé et son équipe de l'hôpital Saint-Louis, furent Maksic et Vranic. Vranic était si gravement atteint qu'on hésitait à pratiquer la greffe. L'analyse de sang décida. Vranic avait dans tout son organisme quinze polynucléaires (variété de globules sanguins) alors que le nombre normal est de 4 000 par millimètre cube ! Il souffrait par ailleurs terriblement de l'abdomen.

« *Il était d'une émouvante beauté physique et d'un extraordinaire courage,* nous dit un de ceux qui l'ont soigné. *Il se rendait parfaitement compte de la gravité de son état. Et pourtant il arrivait à garder le sourire, mais ce sourire affreux qui vient d'ailleurs, de ceux qui savent qu'ils vont mourir.* »

Pourtant, la greffe réussit. Le samedi 15 novembre au matin, Vranic avait 3 000 globules blancs par millimètre cube de sang, c'est-à-dire la moitié du chiffre pratiquement normal. Il devait, hélas ! succomber dans la nuit du samedi au dimanche à de graves complications intestinales et rénales. Le sang de Maksic, lui aussi, redevenait normal. C'était une preuve indubitable que la moelle greffée fonctionnait : en effet, en cas de transfusion, par exemple, les globules blancs et les plaquettes disparaissent en quelques heures, seuls les globules rouges subsistent plusieurs semaines. Il faut que la « fabrique » marche (c'est-à-dire la moelle) pour que le sang ait des globules blancs.

On décida alors de greffer les autres irradiés. Le 17 novembre, Mlle Dangubic à qui une mère de quatre enfants, Mme Draghi, donna sa moelle, et M. Grugic furent greffés. Le 20 novembre, ce fut le tour de M. Hadjkovic. Mais pour lui, pas de donneur dont les caractéristiques sanguines soient convenables. Le docteur Schwarzenberg, qui travaille avec le professeur Mathé, fit alors pratiquer ses propres analyses sanguines.

Quand le professeur Mathé arriva, avec Mme Larrieux, son anesthésiste, il trouva le docteur Schwarzenberg étendu sur le lit ayant déjà avalé le calmant qui prépare à l'anesthésie ; ses caractéristiques sanguines convenaient au malade.

L'opération se déroula alors selon le schéma suivant : la moelle osseuse, qui se présente sous forme d'un liquide épais et rougeâtre très riche en cellules, est prélevée à l'aide d'un trocart (grosse aiguille creuse) dans les os du donneur : sternum et crête de l'os iliaque. Elle est aspirée en dix-huit forages successifs et immédiatement réinjectée dans les veines du receveur. Les cellules de moelle (on en injecte de dix à quinze milliards) vont se loger électivement à leur place dans les os.

« *Je n'ai ressenti aucune douleur,* nous a dit un des donneurs. *Au contraire : l'anesthésie m'a paru très agréable. Je ne me sens pas fatigué.* »

(Par précaution contre un risque très improbable d'infection, on donne tout de même des antibiotiques aux donneurs pendant quatre ou cinq jours.)

« C'EST UNE CHIMERE EXPERIMENTALE »

A l'heure où nous écrivons cet article, les quatre savants yougoslaves vont mieux et leur formule sanguine semble évoluer vers la normale. Que sera leur avenir ? Les lésions des autres organes obligent à réserver le pronostic. Et puis il risque de se produire sur le plan de la greffe elle-même un phénomène biologique qui serait, en quelque sorte, l'inverse de celui qui se produit dans une greffe qui échoue.

Prenons le cas de Marius Renard, par exemple. Le greffon, élément étranger (le rein de sa mère) a fait l'objet des assauts des anticorps de défense véhiculés par le sang propre du sujet. Dans celui des Yougoslaves, il faut renverser la proposition : c'est le sang qui est étranger puisqu'il est fabriqué par une moelle étrangère, et c'est l'organisme qu'il irrigue, la propriété du sujet, qui risque de souffrir des nouveaux anticorps, s'ils apparaissent. Il y a obligatoirement là une inconnue puisque c'est la première fois qu'une greffe de moelle réussit.

Ce sang qui nourrit un individu et le fait vivre à partir de la moelle d'un autre est, il faut bien le dire, une chose extraordinaire.

« *C'est une chimère, c'est une chimère expérimentale* », ne pouvait s'empêcher de répéter le chef du laboratoire de Saint-Antoine en regardant, à côté de la plaque contenant une goutte de sang « mort » d'un Yougoslave avant la greffe, **la plaque contenant une goutte de sang riche en globules du même Yougoslave après la greffe ! Car les cellules qu'il voit évoluer dans ce sang régénéré sont nées d'un stratagème humain : sans cette « fabrique » étrangère qu'on a fait pénétrer au creux de leurs os, le sang des Yougoslaves en serait dépourvu.**

ET LES LEUCEMIQUES ?

En admettant toutefois que les greffes des Yougoslaves évoluent favorablement, une question vient aussitôt à l'esprit : appliquera-t-on cette technique aux leucémiques qui sont condamnés, on le sait, parce que leur moelle osseuse est devenue incapable de fabriquer des globules normaux ?

La question est très délicate. « *Oui,* a répondu rapidement le professeur Mathé lorsque la question lui fut posée par l'un de nos confrères, *si les parents d'enfants leucémiques le demandent. Avant de faire la greffe, il faudra les irradier fortement pour tuer leurs cellules leucémiques.* »

Mais lui-même et l'équipe qui travaille avec lui souhaitent préciser certaines nuances importantes qu'il convient de souligner. Tout d'abord, il ne s'agit nullement d'appliquer cette méthode, qui demeure une arme d'exception, à d'autres cas que les leucémies aiguës évoluant irrémédiablement vers la mort. C'est-à-dire les formes de leucémie dont on n'espère pas de rémission.

Ensuite, il ne faut pas oublier que les doses de radiations à mettre en œuvre sont des doses léthales. On les envisage parce que le cas est de toute façon désespéré, mais elles ne laissent pas de poser des cas de conscience, notamment au radiologue qui devra les appliquer.

Et cependant, le meilleur moment pour faire ce traitement ne serait-il pas la période de rémission, parce que c'est le moment où l'enfant a dans son organisme le moins de cellules leucémiques à détruire ? Or, dans cette période, les enfants ont l'air d'aller bien et les parents s'opposent à ce traitement. Ils l'acceptent quand l'enfant est arrivé au dernier stade et que son organisme est envahi par les « mauvaises cellules ».

C'est ce qui s'est produit dans les rares cas, désespérés, où les équipes françaises et américaines ont tenté des greffes de moelle (qui ont échoué parce qu'on n'avait pas osé mettre en œuvre des doses de radiations suffisamment élevées).

Maintenant, on sait quelles doses permettent à la greffe de prendre. Elles sont si élevées que la greffe demeure l'arme de la dernière chance, si précieux que soit l'espoir ouvert au drame de la leucémie par la réussite de ce qu'on appelle déjà : l'expérience yougoslave.

Il est une autre application que celle du traitement de la leucémie par

4 YOUGOSLAVES

L'Express. — La greffe de moelle osseuse que vous et votre équipe avez réalisée a-t-elle donné un résultat spectaculaire ?

LE PROFESSEUR MATHÉ. — Le résultat immédiat est bon, puisque la greffe a pris.

L'Express. — Qu'en penser, pour l'avenir ?

PR. MATHÉ. — Pour l'avenir ? Là, nous ne pouvons rien dire. Il faut simplement suivre les sujets de jour en jour, et les observer.

L'Express. — Qu'entendez-vous par « greffe qui a pris »?

PR. MATHÉ. — Les cellules du donneur ont repeuplé, en se divisant, et la moelle osseuse et le sang du receveur. Les chiffres actuels du sang sont très proches de la normale, ou en train de la rejoindre, de sorte que l'on peut dire : les Yougoslaves fabriquent du sang français !

L'Express. — Est-ce le premier cas au monde, comme certains journaux l'ont annoncé ?

PR. MATHÉ. — **Quelques essais ont été faits et réussis, entre jumeaux univitellins (1), aux Etats-Unis et à l'hôpital Saint-Louis, où nous avons réussi une telle greffe avec le professeur Jean Bernard, Mme Larrieux, les docteurs Najean et Schwarzenberg. Mais la greffe des Yougoslaves est la première réussite de greffe homologue.**

L'Express. — Qu'entendez-vous par greffe « homologue »?

PR. MATHÉ. — On entend par là une greffe entre donneur et receveur qui n'ont pas une étroite parenté génétique, c'est-à-dire qui ne sont pas des jumeaux.

L'Express. — Le docteur Jammet nous a dit que votre méthode était particulièrement remarquable. Est-elle différente de celles qui furent utilisées jusqu'ici en Amérique, par exemple ?

PR. MATHÉ. — Les Américains, dans la plupart de leurs essais, prennent de la moelle, chez les donneurs, en prélevant une côte ou un os au cours d'une intervention chirurgicale. Nous nous sommes au contraire exercés à prélever la moelle, par des trocarts spéciaux, dans divers secteurs osseux et sur des donneurs volontaires.

MEDECINS ET JOURNALISTES

L'Express. — Vos travaux exigent-ils une équipe importante ?

PR. MATHÉ. — **L'équipe de l'hôpital Saint-Louis comporte Mme Larrieux, le Dr Schwarzenberg ; au laboratoire, le Dr Tran-Ba-Loc, le Dr Amiel ; nous avons même eu, au laboratoire, un médecin yougoslave qui s'est entraîné à cette recherche, le Dr Ruvidic (il convient de le citer, car il a travaillé pendant des mois ici, puis en Yougoslavie).**

L'Express. — Depuis quand pratique-t-on la greffe de moelle osseuse sur l'animal ?

PR. MATHÉ. — **En 1949, un travail du radiobiologiste américain Jacobson, sur un sujet voisin, a orienté vers cette recherche. Depuis, des travaux anglais, en particulier de Loutit et Barnes ; des travaux hollandais, de Van Bekkum et Vos, et les travaux français de Duplan comme de notre équipe ont précisé certains des multiples points de détail qui posent autant de problèmes.**

L'Express. — Peut-on espérer appliquer cette méthode aux

(1) Nés de la division d'un seul œuf en deux parties qui se sont développées conjointement. Il s'agit de « vrais jumeaux ». Les faux jumeaux, ou bivitellins, sont nés de la fécondation de deux œufs. Les premiers sont semblables sur le plan génétique. C'est la copie à double exemplaire d'un même individu. Les seconds, pas. Les jumeaux univitellins ne fabriquent pas d'anticorps vis-à-vis l'un de l'autre. Les greffes sont possibles chez eux, tandis qu'elles échouent de frère à sœur.

les greffes de moelle osseuse, mais elle supposerait un tel désastre pour l'humanité qu'on ose à peine en envisager l'hypothèse : les suites d'un bombardement atomique.

Les expériences réalisées sur des souris ont montré deux choses :

a) Des souris soumises à des doses élevées de radiations sans aucune protection succombent sans exception à des accidents sanguins.

b) Des souris chez qui on a protégé un os, celui de la patte, par exemple, par un petit morceau de plomb, guérissent. La moelle de l'os préservé suffit à refabriquer les globules pour tout l'organisme.

c) Des souris qu'on n'a pas protégées mais à qui on a fait des injections de moelle saine après l'irradiation guérissent aussi.

Donc, en cas de guerre atomique, il y aurait pour les humains deux façons de se préserver des conséquences d'une irradiation intense :

1) Le port d'un cuissard de plomb ou d'un brassard de plomb protégeant un os long dont la moelle pourrait ensuite fabriquer des globules.

2) Les greffes de moelle saine. Mais on imagine qu'en cas de bombardement, des greffes ne laisseraient pas de poser des problèmes presque insolubles : analyses de compatibilité sanguine, donneurs, etc.

Or, il ne serait pas impossible, à l'heure actuelle, à quiconque le désirerait, de se faire prélever de la moelle et de la mettre en réserve dans un bocal à son nom. Il suffirait que la moelle soit additionnée de glycérol et conservée à — 80°. Elle ne perd de cette façon aucune de ses propriétés vivantes (1). Rien de plus aisé alors, pour la personne irradiée, que de se faire réinjecter sa propre moelle qui, réchauffée, redevient vivante et active. Cet aperçu futuriste semble relever de la science-fiction. Il n'en est pourtant rien. Des banques de moelle fonctionnent déjà aux U.S.A., puisque là-bas, on n'applique pas la technique du professeur Mathé, mais qu'on y utilise de la moelle prélevée au cours d'opérations chirurgicales et orthopédiques et conservée par le froid.

ROSIE MAUREL.

(1) Cf. « L'Express » du 30-10-58 (article sur le prix Pelman de Biologie).

LE DOCTEUR MATHÉ (A DROITE) ET M. MURET, DIRECTEUR DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS
Cinquante fois moins de crédits qu'un chercheur américain ou russe

FABRIQUENT DU SANG FRANÇAIS

par le DOCTEUR MATHÉ *professeur agrégé à la Faculté de Médecine*

leucémies, ce qui serait beaucoup plus important encore que de l'appliquer aux accidents d'irradiation ?

PR. MATHÉ. — Nous avons fait divers essais sur des leucémies de la souris : leucémies greffées, leucémies spontanées, avec quelques succès et pas mal d'échecs. Nous avons découvert en cours de route de multiples problèmes qu'il faut attaquer les uns après les autres et qui sont loin d'être résolus. Néanmoins, le fait de savoir que la greffe homologue est possible chez l'homme nous conduit à un espoir certain pour le traitement des leucémies. L'expérience yougoslave nous apporte évidemment des renseignements sur la dose d'irradiation qu'il faudra utiliser pour la leucémie.

L'Express. — Pourquoi avez-vous fait tant de difficultés pour nous recevoir ? Pourquoi les médecins en général sont-ils si hostiles, si fermés aux journalistes ?

PR. MATHÉ. — Je ne crois pas que les médecins soient « a priori » fermés aux journalistes. Mais la fréquence de l'inexactitude des faits, l'exagération que l'on observe dans certains journaux, nous rendent méfiants.

Par ailleurs, certaines interventions de journalistes ont des conséquences catastrophiques sur les malades. Ainsi, dans le dernier numéro d'un hebdomadaire, on trouve, sur une page, la photographie des produits utilisés dans la leucémie. (Il se trouve d'ailleurs que ces produits ne sont pas spécifiques de la leucémie.) Tous les malades qui ont lu ce journal et qui sont actuellement traités par ces produits ont conclu qu'ils avaient une leucémie. Nous avons déjà reçu plusieurs d'entre eux, très déprimés, découragés. L'un d'eux m'a dit : « *Je ne souhaite pas à l'auteur de cet article et aux médecins qui l'ont cautionné le mal qu'ils m'ont fait.* »

L'Express. — Vous venez d'obtenir de brillants résultats qui font honneur à la recherche médicale française. Nous voudrions vous demander ce que vous pensez des conditions dans lesquelles travaillent les chercheurs français.

PR. MATHÉ. — Il est délicat de répondre à votre question, car je suis un jeune, et il est, en France, interdit aux jeunes de parler : ils ne le font généralement que par l'intermédiaire de personnes autorisées.

Vous dire que je suis satisfait serait mentir ; déclarer que je suis insatisfait serait accuser. (Ceci n'augmenterait pas mes crédits de recherche, mais pourrait bien les réduire !)

LA RECHERCHE MEDICALE EN FRANCE

L'Express. — Pouvez-vous néanmoins nous citer l'exemple d'une difficulté que vous n'auriez pas dû rencontrer et qui vous touche personnellement ?

PR. MATHÉ. — Vous savez combien il est important, pour un chercheur, d'avoir le contact avec d'autres chercheurs et de discuter oralement, au jour le jour, des résultats. Aux Etats-Unis, les chercheurs se réunissent dans des congrès nationaux, une à trois fois par an. En France, les chercheurs sont peu nombreux. Il leur faudrait pouvoir aller à l'étranger régulièrement. Il y a quelques années, je demandai à passer trois mois aux Etats-Unis. Le directeur de l'Institut national d'hygiène m'opposait un refus, sans prendre intérêt à ma demande. Ce sont les Américains, en la personne du docteur Burchenal, du Memorial Center, qui ont dû payer mon voyage (exemple de mendicité désagréable).

Chaque année, je vais faire un stage de quinze jours dans un laboratoire étranger. Et je le fais à mes propres frais et pendant mes vacances.

L'Express. — Note-t-on cependant des progrès dans la recherche médicale française et entrevoyez-vous des espoirs?

PR. MATHÉ. — Pour nous, à l'hôpital Saint-Louis, très certainement, grâce à trois personnages que nous avons pris l'habitude d'appeler nos anges gardiens : le docteur Leclainche, directeur général de l'Assistance publique ; M. Gardie, secrétaire général de l'Assistance publique, et M. Muret, directeur de l'hôpital Saint-Louis. Aussi compréhensifs qu'efficaces, ils nous aident à chaque instant, sans s'arrêter aux petits problèmes administratifs que cela pose, ce qui prouve non seulement un désir d'efficacité mais une nette intelligence.

Nous attendons également beaucoup du gouvernement actuel pour donner une extension à la recherche, rajeunir les autorités, donner aux travailleurs des outils.

L'Express. — Les médecins des hôpitaux et les professeurs puissants de la Faculté font-ils le nécessaire pour étendre la recherche française ?

PR. MATHÉ. — Certains, comme M. Robert Debré — qui actuellement se donne beaucoup de mal pour faire passer son projet — font absolument tout ce qu'ils peuvent, consacrent d'énormes efforts à trouver des crédits, à monter des laboratoires. En revanche, beaucoup sont indifférents. On se demande même si quelques-uns ne sont pas hostiles lorsque l'on constate l'opposition qui se manifeste contre le projet de M. Debré, qui réglerait de façon raisonnable et efficace les problèmes de la recherche, ainsi que celui encore plus grave de l'enseignement de la médecine.

L'Express. — Vous avez fait, dites-vous, un petit pas en avant. Mais le problème général de la recherche n'est pas résolu pour autant. Les chiffres que nous avons pu recueillir montrent que la France consacre à la recherche médicale trois fois moins de crédits que l'Angleterre et cinquante fois moins que les U.S.A. et la Russie. D'après les chiffres fournis par l'Association Médicale pour le Développement de la Recherche Médicale Française dans le bulletin n° 109 de mars 1958, le budget officiel de la recherche médicale en France est de 710 millions contre deux milliards et demi en Angleterre et 25 milliards de francs aux U.S.A. Compte tenu du pourcentage par rapport à la population et l'étendue du pays, cela représenterait pour la France 11 milliards de francs. Nous semblons être loin du compte sur le plan des crédits accordés chez nous à la recherche médicale.

PR. MATHÉ. — Le problème général des crédits n'est pas résolu, puisque je travaille dans ces pièces que vous voyez, alors que mes collègues américains disposent d'immenses buildings de dizaines d'étages. Nous avons ici, en tout et pour tout, cinq pièces.

L'Express. — Comment pensez-vous arracher des crédits ?

PR. MATHÉ. — Il y aura un jour quelqu'un d'efficace.

L'Express. — Et vous attendez qu'il vous manifeste sa sollicitude sans faire appel à l'opinion publique pour vous appuyer.

PR. MATHÉ. — Je crois à l'efficacité de certains hommes et c'est à eux que je fais confiance.

Exclusif

CETTE FOIS PICASSO

LES MÉNINES PAR VELASQUEZ

Lever de rideau pour l'éternité

PENDANT plus de quatre mois, de la fin août 1957 au début de 1958, un homme de 76 ans s'est enfermé dans « La Californie », sa villa de Cannes, dont le second étage, entièrement débarrassé, lui servait d'atelier secret. Le peintre le plus connu du XX[e] siècle, Pablo Picasso, au sommet de sa gloire, avait voulu rester seul, en tête-à-tête avec l'œuvre maîtresse d'un des plus grands peintres de tous les temps : « Las Meninas ou Les Filles d'Honneur » de Velasquez.

Humilité, orgueil, angoisse devant son propre destin ? Tout cela, bien sûr, et tout ensemble. Picasso ne serait pas ce qu'il est s'il n'était, d'abord, un homme profondément divisé.

Quand il commence à tracer l'un des dessins qui, par centaines, préparent les quarante-cinq toiles qui vont « sortir » des Ménines (1), il prononce, entre deux portes, devant un de ses amis, une phrase mystérieuse : « Cette fois, je vais dire la vérité. »

Phrase toutefois moins mystérieuse qu'il ne paraît. Imaginons qu'un François Mauriac, par exemple, ait décidé de s'enfermer avec « Le Rouge et le Noir » de Stendhal, de le lire, de le relire, de l'analyser dans ses moindres détails et d'en « sortir » un autre « Rouge » qui ne serait plus de Stendhal, mais de l'auteur du « Nœud de vipères ». N'aurait-il pas été tenté de dire, lui aussi, dans un langage plus précis mais avec une crainte semblable : « Cette fois, je vais savoir la vérité » ?

A la manière d'un organiste

En fait, dès qu'il prend son crayon ou son pinceau, Picasso se « compare » pratiquement avec les peintres qu'il aime ou qu'il admire. A y regarder de près, il n'y a probablement pas une de ses toiles sur cent où n'ait été littéralement transposé tel détail d'un dessin d'Ingres, tel mouvement d'un paysage de Cézanne, tel geste d'un personnage de Lautrec ou tel rapport de couleurs d'un Matisse. Ce qui est son droit le plus strict. Comme c'était le droit de Molière d'introduire dans ses pièces des répliques, voire des scènes entières de Plaute ou de Cyrano de Bergerac.

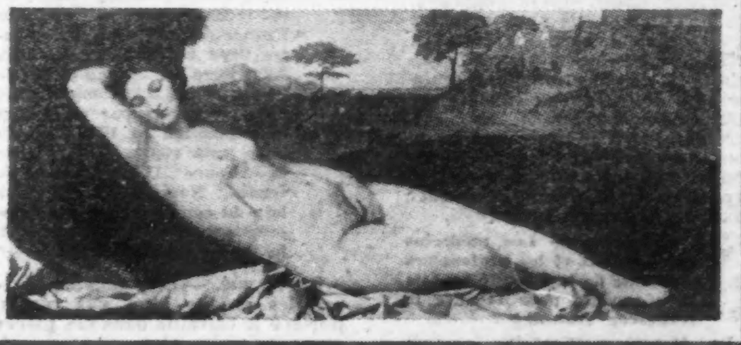
Avec la « Bacchanale » de Poussin, les « Femmes d'Alger », de Delacroix, le « Portrait du peintre » du Greco, Picasso est allé plus loin. En copiant ces tableaux, en les développant à la façon dont les organistes improvisent sur un thème donné, il a peut-être voulu leur arracher le secret de cette beauté qui le fascinait en eux. Toujours est-il que, ce faisant, il a non seulement peint des Picasso, mais il a encore réalisé le rêve de tout critique d'art : abandonner les mots pour faire comprendre « graphiquement » les raisons de son émotion.

Le côté « critique graphique » de Picasso — dont on a pu se faire une idée lors de l'exposition de ses dessins intimes au musée d'Arles (2) — est probablement, avec son génie d'animalier, ce qui demeurera d'une œuvre que, d'ici quelque temps, nous trouverons non moins extraordinaire qu'aujourd'hui, mais pour d'autres raisons.

On comprendra plus aisément, lorsque les engouements ou les mouvements d'humeur du public ne seront plus que des souvenirs lointains, pourquoi cet homme qui passe pour un révolutionnaire irréductible n'a en réalité jamais aimé que les classiques. Pourquoi aussi il a éprouvé le besoin de s'enfermer, au soir de sa vie, avec l'infante Marie-Marguerite d'Autriche, la naine Barbola, achetée à grand frais en Allemagne, le nain local

(1) Ces toiles viennent d'être reproduites, en couleurs, dans un très bel album préfacé par Jaime Sabarthès et édité par « Le Cercle d'Art » (Prix : 9.000 francs). — « L'Express » publie ici en exclusivité mondiale, les premières reproductions de ces toiles encore inconnues.

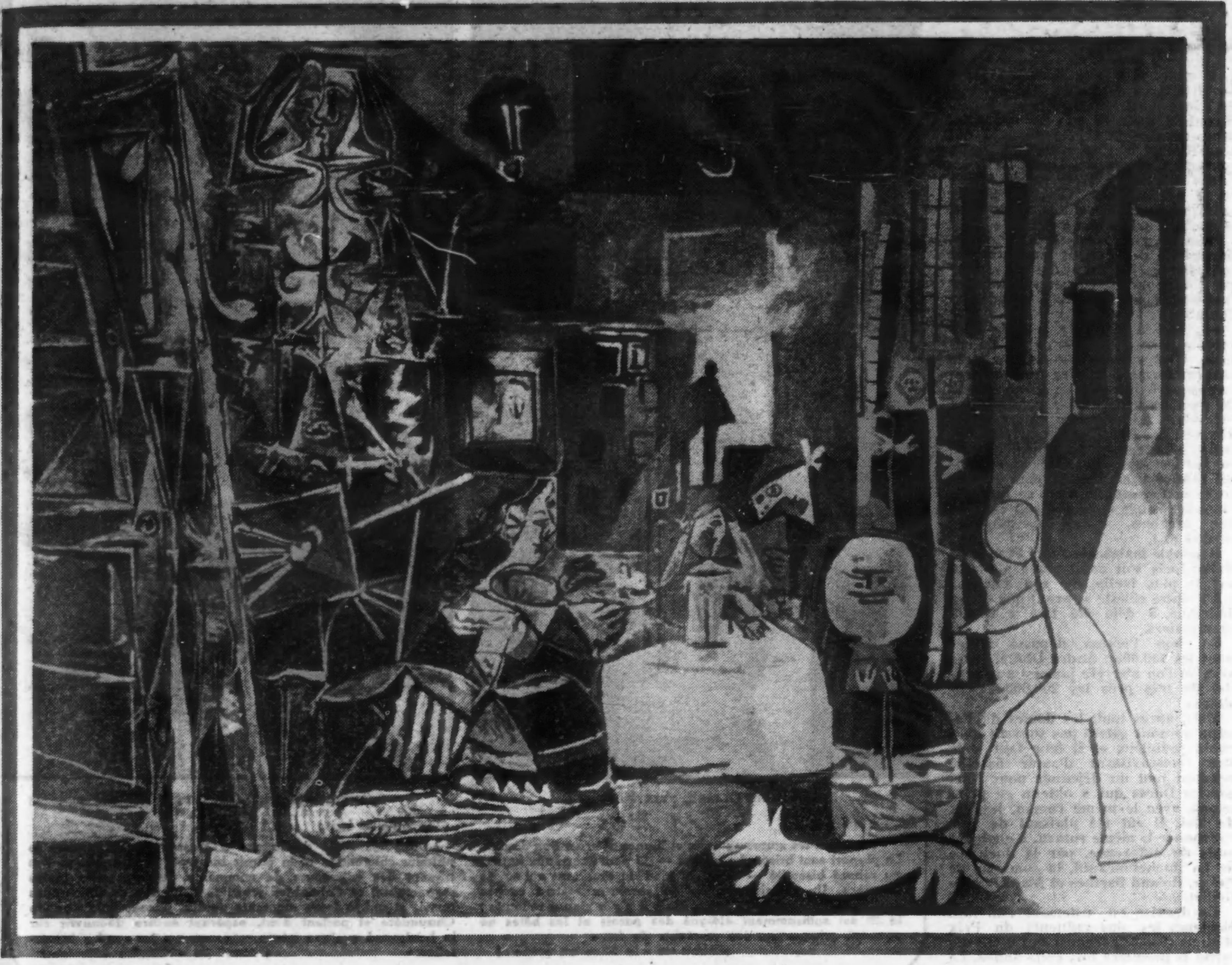
(2) Cf. « L'Express » du 16 août 1957.



Tous les grands peintres ont éprouvé à certains moments de leur existence le besoin de redevenir des copistes comme à leurs débuts.

Ainsi Manet a-t-il peint son Olympia (au centre) d'après la Vénus du Titien (à dr.) qui « copiait » la Danaé de Giorgione (à g.).

DIT LA VÉRITÉ...



LES MÉNINES PAR PICASSO

Une exceptionnelle férocité amoureuse

Nicolas Pertusano, Marcella d'Ulloa, religieuse et dame d'honneur, le quartier-maître Joseph Nieto et Velasquez lui-même qui, dans un coin du tableau, se représente peignant en 1658, il y a tout juste trois cents ans, ces personnages figés pour l'éternité dans le merveilleux et dramatique instant d'un lever du rideau.

Tous les grands peintres ont éprouvé, à certains moments de leur existence, le besoin de redevenir des copistes, comme à leurs débuts, mais compte tenu de leur expérience propre. La chaîne de « L'Olympia » en témoigne, cette jeune femme nue appuyée sur un bras, à laquelle une négresse tend un bouquet, et qui fut successivement peinte par Giorgione, par Titien, par Velasquez, par Goya et par Manet.

Le fonctionnement d'un moteur

Mais dans « l'affaire des Ménines », il y a quelque chose de plus. Cette œuvre que Picasso admire par-dessus tout, il la torture, l'exalte, la déforme avec une exceptionnelle férocité amoureuse. Pour exprimer ce qu'il ressent devant elle, il retrouve naturellement la manière de Guernica et des portraits de Dora Maar, sa meilleure « époque » sans doute, la seule en tout cas où il ait été uniquement lui-même.

Nostalgie de n'être pas Velasquez ? Certitude de pouvoir l'égaler, trois siècles après ? Ou, tout simplement, joie d'avoir compris le fonctionnement d'un moteur de la beauté après l'avoir essayé de toutes les manières et démonté pièce à pièce ? De toute façon, il paraît certain que, pendant sa retraite anxieuse, Picasso a connu « sa » vérité. Cette vérité qu'on ne trouve qu'en soi-même après de longs efforts. Qu'on soit de ceux qui font de la peinture ou de ceux qui la regardent.

J.-F. CHABRUN.

DETAILS

L'infante en 1658 — *L'enfant en 1958*

PRIX

● *La convention triomphe aux premiers prix.*

Femina et Médicis

LE choix des deux premiers jurys littéraires de fin d'année a déçu. Au cours des derniers jours qui précédèrent la distribution de ces prix, deux noms avaient été avancés qui permettaient d'espérer un choix plus courageux. Marguerite Duras (« Moderato Cantabile ») a été grand favori au Femina et Claude Simon (« L'Herbe ») au Médicis, mais c'est la routine qui l'a emporté.

Pourtant, chez les dames du Femina, Marguerite Duras avait des avocates convaincues. Il a fallu sept tours pour que « L'Empire céleste » obtienne cinq voix contre quatre à « Moderato Cantabile ».

« L'Empire céleste » est le cinquième livre de Françoise Mallet-Joris. C'est aussi le moins bon et le plus conforme à la pire tradition romanesque à laquelle ce jeune auteur (28 ans) ne paraissait cependant pas condamné. Sa première œuvre, « Le Rempart des Béguines », pouvait faire croire à un tempérament original. Elle connut d'ailleurs un succès exceptionnel (34 000 exemplaires) pour un ouvrage non couronné. Puis ce fut « La Chambre rouge » (15 000 ex.) et, l'année dernière, « Les Mensonges » (60 000 ex.).

Il semble maintenant que Françoise Mallet-Joris soit condamnée à plaire par le plus facile de son talent : « L'Empire céleste », avant que d'être distribué, a déjà été tiré à 28 000 exemplaires.

Un bon Femina dépasse largement les 100.000 : André Dhôtel (« Le pays où l'on n'arrive jamais) a approché de très près les 200.000 exemplaires.

Mais, après tout, les dames du Femina ne nous gâtent pas souvent d'un choix judicieux et il leur faut déjà être reconnaissant d'avoir bataillé pendant tout un déjeuner pour Marguerite Duras qui a obtenu ce printemps, avec le même roman, le Prix de Mai. Il eût été plaisant de voir couronner le même roman, à quelques mois de différence, par la duchesse de La Rochefoucauld, la comtesse de Pange, Roland Barthes et Alain Robbe-Grillet.

Ce dernier est justement l'un des électeurs les plus influents du Prix Médicis (333.333 francs) qui a été décerné la première fois cette année. Le choix de Claude Simon aurait classé d'emblée ce nouveau prix. Celui de Claude Ollier (36 ans) signifie que la convention l'a emporté également au sein de ce nouveau jury qui réunit Dominique Aury, Nathalie Sarraute, Denise Bourdet, Félicien Marceau, Pierre Gascar, Jean-Pierre Giraudoux, etc. Car s'il existe une convention dans l'avant-garde, elle est admirablement représentée par « La Mise en scène », premier roman de Claude Ollier.

(Agip.)

CLAUDE OLLIER, PRIX MÉDICIS

Ce qu'il écrit :

« Par terre, les carreaux noirs et blancs alternent en damier. La plupart sont brisés. La plinthe — de petits carreaux jaunes au rebord biseauté — court au pied du mur tout autour de la pièce. Un certain nombre de carreaux restent cachés derrière le fauteuil et la table. Mais il n'y a rien à redouter : le lit est suffisamment éloigné des parois et les bêtes ne peuvent grimper sur les montants de fer. »

(Extrait de « la Mise en scène ».)

FRANÇOISE MALLET-JORIS, PRIX FEMINA

Ce qu'elle écrit :

« Dans les cafés de la rue d'Odessa règnent encore le palmier chlorotique et le miroir biseauté, sur les banquettes trônent des voyageurs de commerce (espèce entre toutes respectable) et d'aimables prostituées, un peu désuètes elles aussi, et qui, à leurs moments perdus, posent à la Grande Chaumière et parlent d'art, espérant encore découvrir sur le boulevard quelque génie méconnu qui les rendra immortelles. »

(Extrait de « l'Empire céleste ».)

ROMANS

● *L'amour interdit.*

La barre de corail

par Pierre Gascar. Ed. Gallimard. 228 pages. 650 francs.

PIERRE GASCAR est un conteur occidental : contrairement au conteur oriental qui amuse la galerie et tient du bateleur plus que du narrateur, l'art du conte occidental exige que l'auteur esquisse la psychologie des personnages et fasse allusion à des problèmes qu'il mentionne, évoque, mais ne traite pas. Rien ne doit distraire le lecteur de l'*histoire* qu'on lui raconte.

Le conte que Pierre Gascar vient d'écrire, sous le titre — peut-être maladroitement symbolique — de « La barre de corail », a pour cadre la Somalie italienne à la veille de la proclamation d'indépendance. Les femmes y sont, paraît-il, les plus belles de toute l'Afrique, mais des pratiques sauvages et rituelles les rendent impropres à l'amour. Une jeune indigène et un Italien éperdu d'idéalisme tentent pourtant, mais en vain, d'échapper aux interdits que le cynisme des colons et le rituel des tribus leur opposent.

Il n'y a pas une bavure dans ce jeu de romancier. En quelques traits cursifs est campé le décor d'un microcosme social en proie à ses fantômes. La façon dont l'Eglise, les autorités coloniales en train de plier bagage et le gouvernement du futur Etat interviennent de concert — sans

les Nouveautés DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

Jacques Chastenet
de l'Académie française
QUAND LE BŒUF MONTAIT SUR LE TOIT
1925, cette autre belle époque

Georges Blond
L'AMIRAL TOGO
Samouraï de la mer
La biographie mouvementée du Nelson de l'Extrême-Orient

Saint-Paulien
J'AI VU VIVRE L'ESPAGNE
Ceux qui aiment ce pays le retrouveront ici tout entier

Jean Ratinaud
CLEMENCEAU
ou
La colère et la gloire
Le roman vrai d'un homme et d'un régime

Christiane Fournier
FILLES DU RISQUE
Les secrets de celles qui ont choisi de vivre dangereusement

Jacqueline et Jean Diwo
DROLES DE NUMÉROS
avec des sketches de :
Francis Blanche, Francis Claude
Raymond Devos, Jacques Dufilho
Roger Pierre, Jean Marc Thibault
Jean Poiret, Michel Serrault
Jean Richard, Jean Rigaux

Le second roman de CLAIRE FRANCE
ET LE SEPTIÈME JOUR...
Cette jeune Canadienne deviendra-t-elle une grande romancière française ? Je l'espère, je le crois, j'en suis sûr.
ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt
Flammarion

illusion, mais pour sauver leurs mythes familiers — dans l'aventure des deux héros, est décrite avec la lucidité du chœur antique, démontant la machine infernale préparée par quelque dieu au cours d'une tragédie grecque.

Au demeurant, le tout se passe avec la plus grande simplicité, car la fatalité elle-même est devenue, de nos jours, affaire purement administrative.

● *Les mœurs du Palais.*

Drame dans un miroir

par Marcel Haedrich. Ed. Denoël. 256 pages, 650 frs.

RECIT bien conduit, style ferme, le nouveau roman de Marcel Haedrich est d'un homme qui aime son prochain mais qui le voit tel qu'il se présente : assez vilain, en somme.

Deux histoires s'entremêlent, l'une formant le contrepoint de l'autre. Une jeune femme gâtée cherche à quitter un vieil amant, brillant avocat, pour retrouver dans les bras d'un jeunot le goût de la vie.

Une jeune femme misérable tue son vieux mari pour retrouver le droit de vivre avec un autre.

La seconde sera condamnée aux travaux forcés. Pour son crime ? A peine. Parce qu'à travers elle s'affrontent, à la barre, les deux amants de la première qui se sortira de cette affaire sereine et comblée. Pourtant, elle aussi aura, d'une certaine façon, assassiné.

Tableau cruel de certaines mœurs du Palais, ce court roman se lit sans ennui. Marcel Haedrich a su conter et mettre en scène ce bon scénario.

● *Une autocritique sentimentale*

Le Commun Dénominateur

par Georges Auclair. Ed. Gallimard. 253 pages, 690 francs

ROLAND DEMAGRE, Français de trente ans, qui fait des cours dans une université américaine de Pennsylvanie, prend son stylo la veille des vacances pour tenter de comprendre ce qui vient de lui arriver. « Le Commun Dénominateur » est le résultat de cette remise au net.

Sa femme, Marcelle, vient de lui dire qu'elle le quittait. Ils s'aiment pourtant, mais la vie en commun parait aggraver ces menues discussions qui forment, après tout, ce qu'on appelle l'amour. Toutefois, Roland est bien trop scrupuleux pour accepter ces concessions, ces arrière-pensées qu'entraine la vie à deux : il lui faut une conscience claire de ce qu'il sent et de ce qu'il veut.

C'est pour cela qu'il se lance dans un interminable monologue avec lui-même : s'il s'accuse, il ne se frappe pas la poitrine et ne déplore pas la « force des choses ». Georges Auclair est bien trop pénétré par les traditions rigoureuses de l'analyse psychologique française pour abandonner son héros au désespoir et à la détresse. Il veut que la raison accroisse son inquiétude et que cette inquiétude, sans lâcheté, se connaisse pour ce qu'elle est.

D'où l'espèce d'angoisse qu'il nous communique. Dans la longue description minutieuse qu'il fait de sa vie avec Marcelle en Amérique, de ses rapports avec un ami parisien qui a lâché définitivement la France pour les U. S. A., Gilbert, de sa fugue sans lendemain avec une jeune Hollandaise, Marike, dans cette attentive critique de soi, Roland parcourt une véritable ascèse.

C'est qu'il est irrésolu, comme tous ceux qui s'imposent de mesurer leurs sentiments au calcul de la critique. C'est qu'il est aussi un maniaque de l'absolu.

« Soumettre le présent aux exigences de l'absolu », est-ce possible ? Roland arrivera-t-il à concilier son besoin de rigueur et les concessions que la vie exige de lui ? Marcelle s'en va et il se ronge lentement. L'amour, comme tous les autres sentiments, parait s'exalter sous le feu de l'intelligence et s'irriter comme une plaie ouverte. Mais ils n'aboutissent à rien.

Le roman s'achève lorsque Roland attend le retour de Marcelle : il n'en sait pas plus long sur leurs rapports. Son incessante critique de soi l'a isolé des autres. Faut-il penser que la réflexion ne règle rien ? Faut-il croire que l'absolu crée des malades, comme la drogue ?

Dans « Un Amour allemand », qui reçut le Prix Interallié voici quelques années, Georges Auclair trouvait la solution, plus facilement, dans le bonheur et l'accomplissement d'une sorte de paix morale. Depuis, son inquiétude s'est avivée. Il parcourt le lent

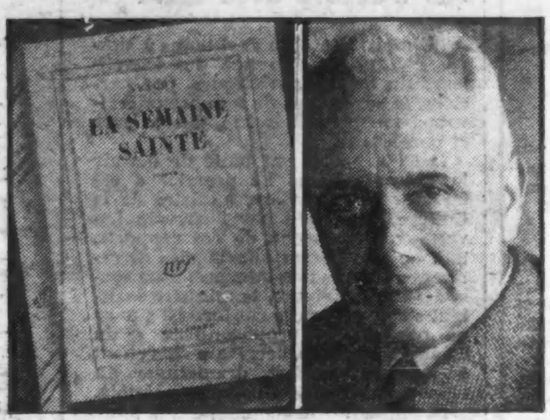
→

ROMAN FRANÇAIS

LA SEMAINE SAINTE

par JEAN CAU

TENEZ, voici un livre. Il est gros. Il est même énorme. Près de 600 pages et de texte serré. A le lire, j'avais cette impression que me donnent les camions-bennes lorsqu'ils déversent, à grand fracas, leur chargement sonore sur la chaussée. Cette impression de force, de quelque chose qui coule et croule, de puissance que rien n'arrête, de désordre et de fouillis aussi. Voici un livre. Son titre est « La Semaine Sainte » (1) et son auteur Aragon. Celui-ci occupe de hautes fonctions dans le parti communiste, mais c'est aussi un « ancien surréaliste », un poète, un homme qui a su dire dans ses livres ses nostalgies de l'amour, de la jeunesse, de la vie et de quelques-unes de ses folies. Un homme, Louis Aragon, qui, bourgeois et poète, a greffé sur lui, parfois avec hargne, parfois avec élégance, souvent avec hauteur, des disciplines parfois austères, parfois stupides, toujours dures. Un écrivain qui, né poète et prosateur de sang bleu, s'est injecté comme des drogues des « parlers », des patois, des argots... qui a cassé, brisé, piétiné et tordu et pétri avec une sorte de rage et de fougue allègre ou triste une prose où se déploient, matés, les accents d'un Chateaubriand ; une poésie où, comme des remords, traînent les langueurs et les préciosités d'un Maurice Scève.



LE NOUVEAU ROMAN D'ARAGON
Prosateur de sang bleu

Tenez, voici un livre : « La Semaine Sainte ». De quelle semaine s'agit-il ? De celle où le Christ mourut ? Non, de celle où le roi Louis XVIII, au mois de mars 1815 — du dimanche des Rameaux aux premières volées des cloches de Pâques — entreprit son extravagante odyssée vers la Belgique en même temps que le Corse remontait vers Paris de non moins extravagante manière.

LE MONARQUE ET L'USURPATEUR

Aragon a choisi de ne décrire qu'un volet du diptyque : la fuite « tragi-comique » (dit-il lui-même) du roi podagre. La chevauchée de Bonaparte, elle, ne nous arrive que par bruits colportés, par échos et paniques. Elle se déroule tout entière dans la coulisse et le livre se clôt sans que nous assistions à l'entrée du héros dans Paris délirant. Bonaparte, c'est la terrifiante Arlésienne de ce livre-opéra. Il n'apparaît jamais : il marche vers Paris ; on n'entend tout au long du livre que l'écho lointain de la marche de ses légions qui approchent, qui se rapprochent... Nous, avec l'auteur, nous sommes du côté des fidèles qui doutent et des fuyards, accrochés aux basques de ce roi dont nous ne savons pas où il fuit, mêlés à ces escadrons qui se délabrent et se désordonnent, alors que rien ne les poursuit que la peur.

Nous n'avons pas le beau rôle. Nous sommes l'imbécile fidélité, alors que la France tout entière tourne le dos au vieux monarque pour se précipiter dans les bras de l'usurpateur.

Car ce fut une étrange semaine ! Où était l'honneur ? Où était la fidélité ? Que valaient les serments ? Où était l'avenir ? Avec Théodore Géricault (le peintre, âgé de 25 ans — et qui est non pas le héros du livre, mais le seul personnage un peu « amarré » au milieu du tourbillon de mille personnages et de cent événements) nous n'en savons rien. Les maréchaux trahissent, les soldats arrachent la cocarde blanche, les villages crient : « Vive le roi », et, le convoi passé : « Vive l'empereur ! » ; le roi lui-même ne sait rien, ne croit plus à rien, sinon à sa douleur, à ses escarres qui suintent et lui causent d'intolérables souffrances.

UN LIVRE-OPERA

L'art — et incomparable — d'Aragon, c'est, dans ce livre, de nous restituer le passé (à travers un grouillement de personnages, de faits et de lieux) comme un présent. L'hallucination que crée ce livre, c'est que *nous sommes* en mars 1815 et que *nous vivons* cette Semaine Sainte. L'avenir n'existe pas, nous l'ignorons. Page 500, nous ne savons pas si le roi se décidera à passer en Belgique. A la fin du roman, nous ne savons pas qu'il y aura Waterloo. Avec Géricault, avec des centaines de personnages — tantôt dessinés, tantôt entrevus, tantôt esquissés en trois traits de virtuose — avec le maréchal Berthier, par exemple, et avec Aragon lui-même, nous sommes brassés par les doutes, déchirés par les hésitations, emportés quasi inertes par des forces qui, pourtant, ne sont « forces » que parce que nous les faisons. Hallucinés. Instruments et jouets de l'histoire. Flot et épaves charriés. Objets, sujets... Hommes !

Et l'art, ici, consiste à nous restituer l'histoire de ces événements fous en nous en « collant » la responsabilité concrète sur le dos et en nous obligeant à nous confronter aux *mêmes* choix que ceux qui les vécurent. Cela, d'ailleurs, sans qu'il soit jamais question de choix dans le livre : l'auteur se borne à raconter les événements et, sans jamais juger, à décrire les hommes. Le choix, c'est au lecteur de le faire. Le romancier l'a précipité dans ce labyrinthe de miroirs truqués qu'est, de manière plus ou moins privilégiée, toute situation historique. A lui de se débrouiller. A vous et à moi.

Un livre-opéra, un livre « baroque », comme le fut cette étrange Semaine Sainte. Y passent, à longs envols, les souffles du lyrisme qui se fraient comme un chemin dans la cohue de ce prodigieux bric-à-brac d'histoire et d'histoires. Comme si toute cette genèse, malgré son auteur qui s'en veut le dieu caché, était gémissante de son avenir. Comme si — et cela qui fut de toujours est aussi d'aujourd'hui — toute beauté (et toute bonté) future n'était d'abord faite que des doutes et des angoisses qui la précèdent. Et qui sont les nôtres.

(1) Aragon : « La Semaine Sainte », Gallimard, 600 pages, 1.500 francs.

" Jean-Loup Dabadie a vingt ans comme son héroïne Annette.
" Les yeux secs " se classe parmi les révélations de la rentrée ! "
RENÉ WINTZEN (Témoignage Chrétien)
600 fr. SEUIL

COCCIOLI
LE CAILLOU BLANC
suite de LE CIEL ET LA TERRE
PLON

Etes-vous intéressés par l'expérience polonaise ?

LA REVUE MENSUELLE

PERSPECTIVES POLONAISES

vous apporte une information objective et complète

- Sur la politique étrangère et la politique intérieure
- Sur la vie sociale et économique
- Sur la culture polonaise

Dans chaque numéro vous trouverez des essais, des articles de fond, des chroniques par les meilleurs spécialistes, ainsi qu'une documentation abondante et une bibliographie détaillée

La revue « PERSPECTIVES POLONAISES » est distribuée en France, à Paris et dans les grandes villes de province par les N.M.P.P.

Prix du numéro 100 pages : 125 fr.

Les abonnements peuvent être souscrits par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais au compte de Narodowy Bank Polski, « Perspectives polonaises »

1 an : 1.250 fr. Six mois : 625 fr.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Pierre MENDES FRANCE
« GOUVERNER, C'EST CHOISIR » (III)
La politique et la vérité

Lorsque l'on dit la vérité au peuple, c'est que l'on respecte la démocratie, mais lorsqu'on la lui dissimule, c'est que la démocratie cesse d'exister. Toute sa vie, Pierre Mendès France a milité pour cette idée. Dans tous les textes qu'il publie dans le volume qui paraît aujourd'hui : discours, articles, interviews, que ce soit sur les questions politiques, économiques ou sur le drame de l'Afrique du Nord, il ne cesse de démontrer de la façon la plus péremptoire et aussi de la plus passionnée que la politique d'aveuglement, poursuivie c'est évident, contre le gré de la grande majorité des Français, a conduit notre pays dans une impasse et que seule une analyse lucide qui n'exclut ni le patriotisme, ni le désir de grandeur, peut nous arracher au marais où nous nous enlisions. La publication de ce livre au moment des élections vient à un moment salutaire.

José-André LACOUR
Venise en octobre

Au moment où José-André Lacour donne avec le gran dsuccès que l'on sait au Théâtre Edouard VII une nouvelle pièce, « .'ANNEE DU BAC », il n'est pas trop tard pour parler du roman qu'il a publié cet automne « VENISE EN OCTOBRE ». « VENISE EN OCTOBRE » c'est en quelque sorte l'évocation des amours de Pierrot et de Colombine, contrariées par Arlequin. Mais Pierrot est joueur de saxophone, Colombine, reine du streep-tease et Arlequin joue avec Pierrot le cœur de la jeune fille en une folle course de vitesse sur l'autoroute de l'Ouest par une nuit de verglas. Et pourtant, ces personnages de la comédie italienne sont des romantiques : ils croient à l'amour, ils croient que les amoureux peuvent aller à Venise en octobre c'est-à-dire découvrent le Paradis terrestre dont rêvent tous les amants, mais où aucun ne pénètre jamais...

JULLIARD

PASTERNAK
"L'AN 1905"

NED, 38, rue de l'Université
PARIS (7e) LITtré 62-80

chemin de l'analyse de soi et des autres. Avec un art d'une grande simplicité, qui cède parfois aux complaisances d'une phrase trop longue assez peu faite pour le génie de la langue française, il commente sa vie. Il veut tenter de retrouver le « commun dénominateur » de tous ses songes anciens et présents. Ce remarquable effort pour atteindre à l'unité d'esprit mérite une attention particulière.

ÉTRANGER

● ***Nouvelles directives aux auteurs dramatiques soviétiques.***

Pas d'accord avec Marx

AU mois d'octobre s'est tenue à Moscou une conférence des travailleurs du théâtre soviétiques. Ont participé à ses assises de nombreux écrivains, metteurs en scène, décorateurs et comédiens.

Deux rapports ont tenté de définir la nouvelle ligne. Le premier a été fait par M. Mikhaïlov, ministre de la Culture, le second par l'écrivain Lavreniev. Or, chacun de ces rapports, tout en se rêférant aux mêmes directives, en donne une interprétation sensiblement différente, le ministre insistant sur le caractère conformiste, pour ne pas dire « propagandiste » du théâtre soviétique, l'écrivain cherchant à ménager à l'art dramatique un champ d'action le plus large possible.

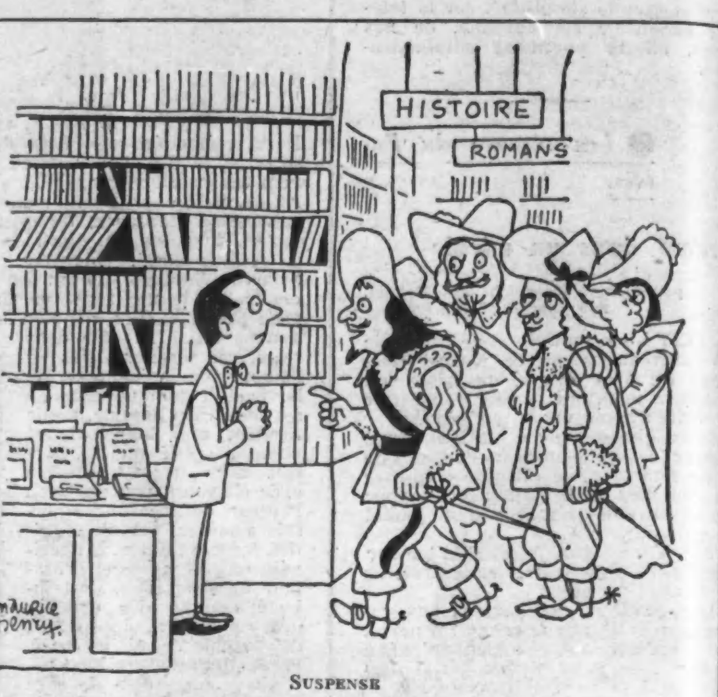
M. Mikhaïlov demande que soit améliorée la technique théâtrale tout en exigeant le respect absolu des instructions politiques quant au choix du sujet et à la manière de le traiter. Il voudrait voir appliquer au théâtre les canons esthétiques les plus rigides formulés par Jdanov en 1946-1948.

LE THEATRE SE PORTE BIEN

Il ne montre nulle inquiétude quant à l'avenir du théâtre soviétique contemporain. Celui-ci se porte fort bien. Il suffit de remédier à des défauts mineurs, de mettre fin notamment à la fuite devant l'actualité, de combattre la théorie, fausse et misérable selon lui, d'un décalage nécessaire entre la vie et son expression artistique. Ce n'est, affirme le ministre, qu'un prétexte pour se dérober à l'œuvre exaltante et glorieuse qui s'accomplit actuellement en U.R.S.S. — conquête de l'espace, des terres vierges, de l'énergie du bien-être, de la culture, etc. — et que les auteurs de théâtre comme tous les autres artistes soviétiques doivent traiter pour ainsi dire à chaud.

M. Mikhaïlov s'écarte, ce disant, sans le savoir peut-être, de l'avis de Marx qui écrivait en 1859 que « pour l'art, les périodes de floraison ne correspondent pas au développement général de la société, ni par conséquent à la base matérielle, à l'ossature en quelque sorte de son organisation ».

M. Lavreniev, deuxième rapporteur, a donné aux mêmes consignes une interprétation assouplie. La description de l'actualité est la tâche du journaliste et non de l'écrivain, a-t-il déclaré. Ce dernier doit chercher à exprimer la *contemporanéité* et non l'*actualité*, c'est-à-dire les rapports nouveaux entre les hommes au lieu de décrire les choses nouvelles. Le sujet n'est pas tout, ni même l'essentiel, dans une œuvre d'art. Les amours de Pétrarque peuvent servir de cadre à une pièce contemporaine si l'auteur dépeint, en les situant dans le passé, les sentiments et les rapports de notre époque, alors qu'une pièce sur le voyage dans la Lune peut être anachronique, si elle ne fait que placer arbitrairement dans des conditions nouvelles les problèmes anciens et les personnages déjà connus. Lavreniev recommande aux écrivains du théâtre de présenter l' « homo sovieticus » dans toute son épaisseur, dans sa croissante complexité, et de rompre avec le schématisme décevant des pièces à thèse.



SUSPENSE

— Nous voudrions « Vingt ans après... »

(Extrait du dernier recueil de Maurice Henry, « Vive la fuite ! », aux Edit. Pierre Horay.)

VU, LU, SU

● Paul Colin, le Goncourt le plus discuté de l'après-guerre, qui n'a rien publié depuis « Les Jeux sauvages », couronné en 1950, vient de déposer un manuscrit chez Gallimard intitulé : « Terre-Paradis ».

● Pour ceux qui ont la nostalgie des années 20 : Sheilah Graham, qui fut le dernier amour de F. Scott Fitzgerald, raconte ses souvenirs extravagants dans un livre intitulé « Beloved infidel » (Infidèle adoré) qui vient de paraître à New York.

● Doubleday, la grande maison d'édition américaine, annonce la sortie de « On War » de Raymond Aron. Il s'agit d'un des trois essais sur les problèmes posés par la guerre atomi-

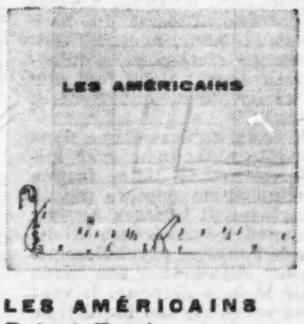
DELPIRE *éditeur*

Encyclopédie Essentielle

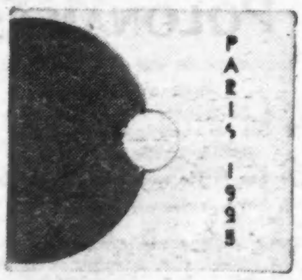
Vient de paraître ▶

Exclusivité Weber

Les plus beaux livres de Paris. FRANCE-OBSERVATEUR.

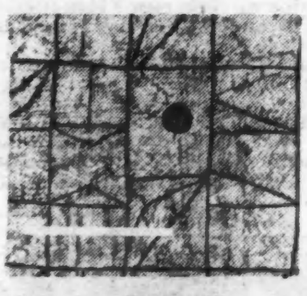


LES AMÉRICAINS
Robert Frank



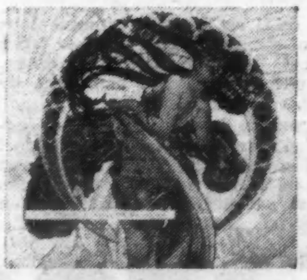
PARIS 1925
Armand Lanoux

Un album délicieux et un texte charmant...
Un ouvrage d'une élégance sûre, avec un humour discret et une iconographie bien plaisante. LE FIGARO.



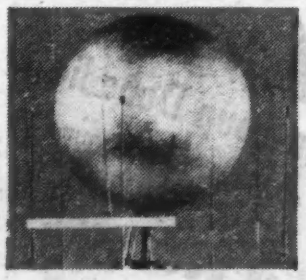
ARTS SAUVAGES
Claude Roy

Un beau livre ; introduction à un monde proche et mystérieux, écrite en poète, illustration qui réunit des pièces extrêmement rares, en noir et en couleurs. L'EXPRESS.



PARIS FIN DE SIECLE
Jean Roman

Les faits et les images défilent sur un rythme accéléré. Un témoignage direct, varié et abondant. Présentation luxueuse. CONNAISSANCE DES ARTS.



LE SOLEIL
Étienne Lalou

Etude scientifique et long poème, belles reproductions comme toujours dans l'Encyclopédie essentielle, cette collection d'une originalité sans pareille. COMBAT.

SOUVENIRS

TRENTE ANNÉES DE « JOURNAL »

par GILBERT SIGAUX

JULIEN GREEN tient son « Journal » depuis 1919. Mais la partie qu'il en a livrée commence en septembre 1928, il y a donc un peu plus de trente ans. La publication du premier volume est de 1938, celle du sixième de 1955. Ce mois-ci, paraît le septième, qui, pour la première fois dans la série, porte un titre : « Le Bel Aujourd'hui » (1). Il correspond aux années 1955, 1956, 1957.

Le « Journal » de Green, ses romans et son théâtre disent une même aventure intérieure, indivisible à travers ses expressions diverses. Elle se passe, comme d'autres aventures humaines, simultanément sur plusieurs plans. Chez Green, ces plans semblent se rejoindre aujourd'hui dans une contemplation déchirée de l'histoire et de sa propre histoire. L'acceptation du présent — de l'éternel présent — que le titre annonce est un signe de joie. Certainement pas un signe de paix : les chrétiens qui ont de la vie une conception aussi exigeante que la sienne ne peuvent cesser de combattre et doutent toujours de l'issue du combat.

LA TRAGEDIE DE L'EXISTENCE

Quelle est la libération dont Green écrit qu'il rêve depuis sa dix-huitième année ? Une libération du temps et de la chair, une conquête spirituelle et une ascèse. On pourrait dire qu'il est un descendant de saint Augustin : le monde pour lui est à la fois l'image d'un désert intérieur et d'une inévitable distraction. Pourtant Green reste un écrivain vivant et travaillant dans un certain morceau du temps : soucis quotidiens et « devoirs d'état » le trouvent attentif, de bon cœur, quoique vite soucieux de prendre sa distance. Enfin, il est à lui-même un secret — *il y a en nous des choses que Satan lui-même ne sait pas* — comme il l'est aux autres. Il tâche, avec un acharnement qui a des retombées (elles font penser à celles de Maine de Biran), de rejoindre la vie chrétienne parfaite à travers (ou au-delà de) la vie quotidienne. Cet effort, qui s'appuie sur la Bible, Green n'en livre pas les détails personnels : il dit le frémissement, non pour quoi ou qui il a frémi.

« *Mon journal est composé de feuillets arrachés à un journal intime.* » Plus tard, le « Journal » sera complet, sans ces marges de silence. Apprendra-t-il aux lecteurs de Green quelque chose d'inattendu ? On pense plutôt qu'il confirmera ce que les pages publiées nous avouent, semblables par plus d'un côté à d'autres pages (de Gide, Maine de Biran, Constant, Amiel ; les dates là ne comptent pas) : l'angoisse d'être

LE SEPTIÈME VOLUME DU JOURNAL DE J. GREEN
Des choses que Satan lui-même ne sait pas

au monde et le bonheur de vivre, les réveils joyeux et la tristesse crépusculaire ; et la présence enfin, tout au long d'une navigation difficile, de la musique — de celle qui, selon Nietzsche, « *accompagne la tragédie de l'existence* ». Une musique sans *pathos* : on comprend pourquoi Green voit le Diable derrière Tchaïkovsky.

La lecture du « Bel Aujourd'hui » fait apparaître qu'une phase de la lutte de Green avec ce qu'il nomme le démon s'est terminée par un renoncement. Mais la vie n'est pas simple : certaines victoires traînent des morts mal tués derrière elles. Victoires marquées de souvenirs, de regrets, d'abîmes bouchés, pas oubliés... Heureusement, la vie n'est pas seulement cette lutte dans les profondeurs, ce dialogue toujours recommencé avec l'angoisse. Les saisons renaissent, les grands livres qui assistent peuvent être retrouvés, et le passé, paradis perdu, devient une consolation secrète. Celui qui se désespère au crépuscule est le même qui, le matin, dédiera au soleil un chant de reconnaissance ; la paix de l'amour effacera l'horreur de la chair, et le démon n'est peut-être qu'une forme physiologique de l'absence. Enfin, l'attaque de la mort cède pour un temps devant le travail et une certaine qualité d'amitié qui sont des signes de la grâce. Toute l'attention que Green se porte aboutit à ce clavier multiple de sensations, de volontés, de désespoirs et de joies. Ce que le clavier dit, c'est une conquête, conquête menacée, et maintenue.

OBSEDE DE SAINTETE

Ni les livres, ni les tableaux, ni la musique, ni les contacts humains ne sont pour Green des haltes indifférentes : son aventure intérieure est aussi celle d'un témoin à qui l'attention aux autres et le dialogue avec les autres sont nécessaires. Il parle de Rabelais, d'Henri Brémond, de Virginia Woolf, de Jane Austen, de Calvin, de Saint-Cyran, du père Surin, de Newman, de la mère Agnès Arnauld — et de quelques contemporains — avec l'exactitude et les scrupules d'un esprit libre. Plus libre qu'il ne le croit peut-être lui-même dans son obsession (donnons à ce mot son sens noble) de la sainteté.

« *Nous ne faisons presque jamais ce que le Christ aurait fait.* » C'est un reproche que Green s'adresse pour n'avoir pas secouru la douleur d'autrui. Un lecteur fidèle, même s'il ne partage pas sa foi, peut dire à l'auteur de « Léviathan », d' « Epaves », d' « Adrienne Mesurat » — et du « Journal » — qu'il est très peu d'écrivains vivants qui donnent comme lui la certitude de la *rencontre*. Sans doute parce qu'il a su « *se dégager de ce qui change* », tout en restant présent au monde.

(1) « Le Bel Aujourd'hui ». Journal 1955-1958. Plon, 370 pages, 840 francs.

---

que, paru en France sous le titre : « Espoir et peur du siècle », et d'une étude sur la situation mondiale après le lancement du spoutnik.

Les précédentes traductions des livres politiques de Raymond Aron ont eu un fort tirage aux U.S.A.

● « Le Docteur Jivago » de Boris Pasternak est maintenant premier best-seller en Amérique, en Angleterre et en Allemagne. Voici les chiffres de tirage : en Amérique 200.000 exemplaires de l'édition courante, 100.000 d'une édition de luxe. En Allemagne : 190.000 exemplaire. En Italie: 100.000. En France 25.000 exemplaires ont été vendus jusqu'à l'attribution du prix Nobel. Aujourd'hui la vente a atteint 145.000 exemplaires.

● La bonne littérature ne rapportera jamais autant que la mauvaise. La Société des Gens de Lettres, héritière des droits d'auteur de Delly, a touché 7.875.404 francs sur la vente de ses romans pendant trois mois.

● La revue « Esprit », dans une étude consacrée à la Pologne, pose la question « Es-tu marxiste ? » à des étudiants :

Réponses : « Décidément oui » : 1,8 % contre 34,1 % de « décidément non ».

● A paraître dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » les romans, récits et soties d'André Gide avec une introduction de Maurice Nadeau.

● Les éditions Gallimard préparent, sous la direction de Gérard Walter, une nouvelle collection historique : « Les trente journées qui ont fait la France », du sacre de Clovis à la libération de Paris.

Ont donné leur collaboration: Edgar Faure pour « La chute de Turgo », Albert Ollivier pour « Le 18 Brumaire », André Maurois pour « La victoire de la Marne ». Il a été demandé à Françoise Sagan de traiter une journée décisive dans l'histoire de Jeanne d'Arc.

EN LIBRAIRIE

PARMI les livres mis cette semaine en librairie, ceux-ci retiennent à première vue l'attention :

ESSAIS

LOUIS CHEVALLIER : « Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle » (*Plon*).

MEMOIRES

MARÉCHAL MONTGOMERY : « Mémoires » (*Plon*).

VOYAGES

ALAIN WINNINGTON : « Visa pour le Thibet » (*Gallimard*).

ROMANS ETRANGERS

JOYCE CARY : « La Gracieuse Prisonnière » (*Albin Michel*).

EVELYN WAUGH : « L'Epreuve de Gilbert Pinfold » (*Stock*).

SI VOUS LISEZ L'ANGLAIS

Les 24 volumes de l'ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA, maintenant diffusée en France, vous permettront de développer votre situation, d'enrichir votre culture (générale ou technique) et seront pour votre foyer, vos enfants, une valeur sûre. Et quel cadeau magnifique :

Demandez dès aujourd'hui toute la documentation à
ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA
4, r. Jean-Nicot, Paris-7e - INV. 76-70

Nom : ....
Profession : ....
Adresse : ....
.... XP. 1

SIMONE DE BEAUVOIR
MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE

"J'aime ce beau livre. J'en suis bien heureux".
CLAUDE ROY (Libération)

"Ce nouvel ouvrage fait suite au DEUXIÈME SEXE et en forme le complément ; il est une arme supplémentaire dans le combat que Simone de BEAUVOIR a entrepris pour l'émancipation de ses sœurs".
MAURICE NADEAU (France Observateur)

La pieuse élève du cours Désir est devenue cette adversaire implacable et méprisante mais qu'il nous est impossible de ne pas admirer, de ne pas aimer.
FRANÇOIS MAURIAC (L'Express) de l'Académie Française

nrf

Le problème de l'heure
LA COEXISTENCE PACIFIQUE
par FRANÇOIS PERROUX
Professeur au Collège de France
Une étude précise et éclatante
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

THÉATRE

Une semaine au théâtre

● *Le problème de la quadrature du lit, une rhapsodie prétentieuse, un drame de patronage, ont rendu Robert Kanters indulgent pour un vaudeville rose.*

IL y a encore eu quatre pièces nouvelles cette semaine.

Rue Rochechouart, on a chassé Strindberg et Dostoïevsky et M. André Cellier qui les avait bien servis pour monter une pièce de M. Vincent Rigoir, « Et puis... vint le jour » (1). Un soir d'extraordinaire affluence, dans un hôtel, on introduit dans la même chambre un monsieur et une dame. Le monsieur aime les messieurs, et la dame aime les dames. Ajoutez dans la même chambre une très jeune fille qui ne sait rien et un très jeune homme qui en sait déjà beaucoup, et le problème de la quadrature du lit sera posé. L'arbitraire de la situation n'est malheureusement sauvé ni par la fadeur des personnages, ni par l'indicible platitude des dialogues...

« UN SOIR AVANT DEMAIN »

Au théâtre du Tertre, qui est un théâtre d'essai subventionné, on joue une pièce qui se passe également en une nuit, « Un soir avant demain » (2). C'est une très longue, très confuse et très prétentieuse rhapsodie qui se traîne dans les coulisses d'un cirque entre une écuyère, un clown, un Auguste, un M. Loyal, un jeune bourgeois, etc.

L'auteur, M. Christian Mottier, est un jeune comédien qui nous vient de Genève. De son compatriote Edouard Rod qui connut son heure de notoriété vers 1900, on disait en pensant à l'auteur de « Thaïs », c'est Anatole suisse. M. Mottier, c'est Anatole Sartre. Ni son impuissance d'auteur à créer des personnages indépendants et vivants, ni sa puérile suffisance de comédien dans un des rôles de sa pièce ne semblent promettre pour l'instant un homme de théâtre.

« LES TROIS COUPS DE MINUIT »

M. André Obey en est un, et depuis trente ans. C'est un ancien administrateur de la Comédie-Française, et comme auteur un frontalier des grands sujets qui a déjà mis en pièces la Bible, Shakespeare, la guerre de 14 et Iphigénie (« Noé », « Le viol de Lucrèce », « La bataille de la Marne », « Une Fille pour du vent »). Il s'attaque à l'Evangile avec « Les trois coups de minuit » (Chrétiens) (3).

Dans une petite ville d'Angleterre, admettra-t-on que la fille d'auberge tienne le rôle de la Vierge dans le « mistère » de Noël ? Cette Marie n'est pas une Madeleine, mais enfin entre deux répétitions et avec l'aide de son patron l'aubergiste, elle fait Pâques avant Rameaux comme disait mon curé. Personne ne viendra et les acteurs s'en iront, sauf celui qui devait jouer le Bœuf et celui qui devait jouer l'Ane : eux seuls ont assez de foi dans la vie pour sauvegarder l'avenir.

Cela est assez touchant, mais cela sent le patronage, et pour le public des patronages, cela sent le fagot, parce que cette foi dans la Vie n'a rien de chrétien, parce que cette crèche est vide comme la salle (imaginaire).

Mme Marie Daems joue comme si elle était vraiment un amateur, hélas ! Mais M. Fernand Ledoux est large, sincère, puissant, et le jeune Daniel Dancourt lui donne fort bien la réplique.

« CHERIE NOIRE »

Si bien qu'après ces trois soirées, on accueille avec indulgence la pièce de M. François Campaux (4) qui, pour reprendre son titre et son calembour auvergnat, met un terme à cette « chérie noire ».

Il s'agit d'un écrivain impécunieux, affligé d'une maîtresse encombrante (Mme Marthe Mercadier) qui engage une domestique de couleur répondant (très vite) au nom de Chérie. Elle devient son bon ange et sa muse, son petit banquier et son grand amour. Il manque une péripétie au second acte, il y a quelques répliques de trop, mais enfin allons-y de notre conclusion en forme d'arc-en-ciel : M. Campaux, l'auteur d'un film qui nous a fait beaucoup pleurer, « Le Voile bleu », a engagé une charmante actrice jaune, Mme Yoko Tani, pour faire la négresse dans ce vaudeville rose.

Mais allez donc plutôt voir au Français, chez Barrault, chez Jacques Fabbri, « chez Annie Girardot », les quatre pièces qui étaient nouvelles la semaine dernière.

R. K.

(1) « Et puis... vint le jour », de Vincent Rigoir. (*Au Coliséum.*)
(2) « Un soir avant demain », de Christian Mottier. (*Au théâtre du Tertre.*)
(3) « Les trois coups de minuit », d'André Obey. (*A l'Œuvre.*)
(4) « Chérie Noire », de François Campaux. (*Au théâtre Michel.*)

(Holmes.)

YOKO TANI
Hélas ! chérie, votre pièce est longuette.

CINÉMA

Une semaine au cinéma

● *B.B. bis, Bourvil et Molière sont à l'affiche. Le premier film d'un nouveau metteur en scène est en tête pour le Goncourt du cinéma. Mais tournera-t-on encore l'année prochaine?*

CE n'est pas encore la panique. Mais la situation du cinéma français, telle qu'elle ressort d'une brève enquête, est devenue en quelques semaines, assez grave, M. Pinay persistant à se désintéresser de la reconduction de la « loi d'aide » au cinéma (1).

Franco-London Films devait tourner deux films d'André Cayatte: « Liberté, Egalité, Fraternité » avec Bourvil et « Train pour l'Océan » avec Lili Palmer. La signature des contrats a été ajournée.

Raoul Ploquin avait déjà consacré dix millions à « La valse du Gorille », Il préfère les perdre si la « loi d'aide » n'est pas reconduite.

Le groupe des quatre (Bar, Borderie, Froment, Bérard) a cessé toute activité.

Gaumont tournera les deux films dont tous les contrats sont déjà signés: « Le Chemin des Ecoliers » de Boisrond et « S.O.S. Radio-Taxi » de Molinaro, mais refuse tout autre projet.

(1) Sans en rappeler une fois de plus le mécanisme, précisons seulement que le fonds d'aide au cinéma, voté en 1948, est entièrement alimenté par une taxe que paient les spectateurs et qu'il ne bénéficie d'aucune subvention de l'Etat.

Cabarets Dancings

CARROLL'S 36, r. de Ponthieu ELY. 44-60
A 21 h. 30 DINER-SPECTACLE - 2.500 francs

THE DANSANT Mer. à 17 h. CLARIDGE

CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE LE SENECHAL
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

GRISBI 22, rue Quentin-Bauchart - BAL. 08-51 Strip Tease
SERGE DAVRI - AIDA AZNAVOUR

Jean RIGAUX au SULLY du BOIS Pte Dauphine 23 h. 15

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22.44 Francis LINEL

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

THERAMA 11, r. de Berri - 16 h. 30 à 21 h. STEREOPHONIE

Restaurants

LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frederic

MOCAMBO **** 12, rue Marignan ELY. 58-64 Dîner-Spectacle
LES 3 MENESTRELS

AMBASSADEURS
2 SUR LA BALANCOIRE
J. MARAIS - A. GIRARDOT

CONTRE CE BON 5 MICROSILLONS POUR LE PRIX DE 4
ET DU 24 AU 30 NOV. UNE SURPRISE A :
RIVOLI-MUSIQUE
134, rue de Rivoli (face Samar)

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 1er	20 h.	AIDA
Mercr. 3	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS ROMEO ET JULIETTE SUITE EN BLANC
Vendr. 5	20 h. 30	L'ATLANTIDE
Samedi 6	20 h.	FAUST
Dim. 7	20 h.	FAUST

OPERA-COMIQUE

Mardi 2	20 h. 30	Soirée au bénéfice de la Caisse de retraites du personnel de l'Opéra-Comique CARMEN
Mercr. 3	20 h. 15	MANON
Jeudi 4	21 h.	LA TOSCA
Vendr. 5	21 h.	ISOLINE
Samedi 6	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Dim. 7	14 h.	CARMEN
Dim. 7	21 h.	LA BOHEME

Pathé envisage, au mieux, des coproductions.

H.-G. Clouzot tournera sans doute avec une firme américaine, la Columbia, et Jacques Becker, qui voulait être son propre producteur en tentant l'expérience d'un film à faible devis « Le Trou » (85 millions), se verrait contraint d'y renoncer.

La Commission d'agrément, à laquelle sont soumis les projets de films, n'a pas reçu un seul dossier depuis trois semaines.

Le seul producteur, qui ne se soucie pas de la loi d'aide, est Raoul Lévy, le producteur de Brigitte Bardot, sur laquelle M. Pinay jette l'anathème. Grâce à B.B., et aux contrats que sa seule présence entraîne avec l'étranger, Raoul Lévy, seul, pourra assumer les engagements qu'il a contractés avec Claude Autant-Lara, qui est l'un des rares dont les projets ne risquent pas d'être remis en question.

François Chavanne, président du Syndicat des Producteurs, pousse un cri d'alarme. Si la décision tarde, ou si elle se traduit par une reconduction de la loi portant sur une durée limitée, c'est-à-dire interdisant tous projets à long terme, le cinéma français périra.

Une autre solution, déjà appliquée, en Angleterre et en Amérique, est possible : la détaxation. Depuis l'apparition de la T.V., le cinéma anglais a été détaxé de moitié. Le cinéma américain paye 6,5 % des taxes. Mais, en France, chaque fois que vous donnez 100 francs à la caisse d'un cinéma, l'Etat en retient à la source, outre tous les impôts que lui versent producteurs, distributeurs, etc., 35 à 38 francs.

B.B. BIS

A la veille des fêtes, les recettes sont, dans l'ensemble, satisfaisantes.

A Paris, quatre bons films français (« Les Amants », « Les Tricheurs », « Les Grandes Familles », « En cas de malheur ») occupent toujours solidement le bas des Champs-Elysées. Dans le haut, la situation est moins florissante et les programmes nouveaux n'y changeront rien.

L'apparition de la petite sœur de B.B. ne provoquera pas des files d'attente. Dans « Une balle dans le canon » (1), de C. Gérard et M. Deville, Mijanou est la fille d'un affreux trafiquant que poursuivent deux jeunes gens naïfs et plutôt faits pour tenir une mercerie qu'une boîte de nuit. Pour les consoler, Mijanou embrasse beaucoup l'un d'eux. Elle porte des petites robes bouffantes avec un air bien convenable. Si un laryngologiste et un professeur de diction s'en mêlaient, elle pourrait peut-être faire penser, avec ses charmantes taches de rousseur, à Danielle Darrieux débutante.

Hélas ! Brigitte, votre sœur est muette. Elle prononce trois ou quatre phrases à peine intelligibles. On ne sait pas encore si les essais qu'elle vient de faire à Hollywood pour la Columbia sont concluants, mais les Américains pensent que deux Bardot aux U.S.A. ne seraient pas de trop.

Danielle Darrieux, vedette sans faille et sans reproche, sauverait, avec Bourvil, le film de Marc Allégret « Un drôle de dimanche » (2), si le scénario en était plus vraisemblable. Que cette gentille pharmacienne soit séduite par un capitaine maladroit mais glorieux, soit ! Qu'elle s'aperçoive qu'il a peu d'envergure et le quitte pour son meilleur ami, un jeune garçon riche et beau, soit ! Mais que le capitaine mette cinq ans à découvrir la trahison de son ami, que l'épouse revienne à ce foyer sans joie, alors qu'on nous la décrit en pleine idylle avec son superbe amoureux : voilà qui est singulier.

Bourvil ferait pourtant croire à n'importe quoi, même à une histoire dont les motifs psychologiques sont faux. A chaque film, ses qualités dramatiques sont plus éblouissantes. Mais s'il tourne trop de rôles tragiques, il devient neurasthénique. « Et moi, dit-il, je suis un gai... ». Alors, après 1.285 représentations de « La Route fleurie », il a reformé avec Guétary, dans des décors de palmiers, le couple fameux qui conduira « Pacifico » vers une joyeuse millième, d'après laquelle on tournera peut-être un film, comme, après trois cents ans de succès, Jean Meyer vient de le faire avec « Le Bourgeois gentilhomme » (3).

(C. Briac.)

MIJANOU BARDOT
Hélas ! Brigitte, votre sœur est muette

MOLIERE COMME SI VOUS Y ETIEZ

Tourné en seize jours, pour soixante-dix millions, le film est une bonne opération de propagande culturelle. Jean Meyer, fidèle à Molière depuis plus de vingt ans, n'a pas trahi son maître d'une virgule. Il a suivi la mise en scène qu'il fit il y a huit ans dans l'Illustre Maison, s'efforçant de mettre en valeur ce que l'œil du spectateur dégage de l'ensemble d'une représentation. Meyer a voulu donner « Le Bourgeois » comme si vous y étiez. Mais à mi-chemin entre la chaleur et le faste du théâtre, et le ton familier et raccourci du cinéma, c'est plutôt une émission de T.V. Sans doute « Le Mariage de Figaro », qui sera tourné l'an prochain, réjouira-t-il aussi les lycéens de province et les capitales étrangères... On rêve un peu, cependant, à ce que Laurence Olivier fit de Shakespeare.

LE PROCHAIN DELLUC

Les Français comptent néanmoins un bon metteur en scène de plus : Georges Franju, quarante-six ans, déjà auteur réputé d'une dizaine de courts métrages (« Le Sang des bêtes », « Hôtel des Invalides », « La Première Nuit ») et dont le premier grand film, « La Tête contre les murs », semble favori pour le prix Delluc (décerné le 12 décembre).

Entièrement tourné en décors naturels à Amiens, le film, tiré du livre d'Hervé Bazin, se passe en grande partie dans un asile psychiatrique. C'est un film dur et audacieux qui détonne dans la production habituelle de la Société Sirius, la plus classique et la plus conventionnelle des maisons de production (fondée en 1932 par Antoine de Rouvre et dirigée actuellement par son fils Evrard : « Alerte au 2e Bureau », suivi de « Rapt au 2e Bureau », « Pièges à filles », « Folies-Bergère », « La Tour, prends garde », etc.).

Les primes à la qualité (30 millions en cinq ans) recueillies par Franju avec ses courts métrages, et son origine bretonne, commune à celle de M. Morgan, de la Société Sirius, furent à l'origine de cette production, qui accorda 90 millions à Franju. M. Morgan a eu raison. Une prime de 30 millions vient d'être attribuée au film par la Commission de qualité. Si le ministre ratifie la décision de la Commission, pour la première fois Sirius touchera une prime à la qualité.

MICHELE MANCEAUX.

(1) « Une balle dans le canon ». (*Triomphe, Aubert, Folies, Gaumont, Sélect, Palais-Rochechouart.*)

(2) « Un drôle de dimanche ». (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge.*)

(3) « Le Bourgeois Gentilhomme » (*Avenue*).

STUDIO 43 — 43, Faubourg-Montmartre PRO. 63-40
G. PHILIPPE - M. SIMON
LA BEAUTÉ DU DIABLE
UN FILM DE RENE CLAIR
ETUDIANTS : 150 fr. la place

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, commissaire-priseur à VERSAILLES
5, rue Rameau - VER. 55-05
DIMANCHE 30 novembre à 14 heures
TRES BEAUX MEUBLES
des EPOQUES Louis XV et Louis XVI
certains estampillés des Maîtres ébénistes
TABLEAUX MODERNES
Boldini, Degas, Friesz, Humblot, Lebourg, Matisse, etc.
ARGENTERIE du XVIIIe siècle
TRES BEAUX BIJOUX :
Colliers en brillants - Bracelets
Bagues - Tapisseries - Tapis d'Orient
Exposition : samedi 29 nov. de 9 à 18 h.

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

GALERIE SEDER
25, rue de l'Echaudé - VIe
COUDRAIN
Gravures et aquarelles
JUSQU'AU 6 DEC. - DE 14 h. 30 à 23 h.

Galerie ARNAUD
34, rue du Four
LUIS FEITO

VILLAND ET GALANIS
127, boulevard Haussmann
CHASTEL

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
Bernard DUFOUR
Œuvres récentes
du 28 novembre au 13 décembre

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
SCHOFFER
Sculptures Spatiodynamiques

« LA COUR D'INGRES »
BEDARD
17, quai Voltaire - 21 novembre-12 décembre

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
Simonne DAT
Jusqu'au 24 décembre

Galerie DINA VIERNY, 36, rue Jacob, PARIS
Christine BOUMEESTER
Peintures - Du 21 novembre au 13 décembre

Galerie A. G., 32, r. de l'Université, PARIS-7e
BAB. 02-21. En permanence : ALTMANN - ROBERT TATIN - PIERRAKOS.
DU 14 NOVEMBRE AU 5 DECEMBRE
Samm ANDEL, peintures
Hélène GUASTALLA, sculptures

MUSEE DE L'ORANGERIE
DE CLOUET A MATISSE
DESSINS FRANÇAIS DES COLLECTIONS AMERICAINES
Jusqu'au 2 janvier 1959
Tous les jours de 10 heures à 17 heures sauf mardi

GALERIE VENDOME - 12, rue de la Paix - PARIS
EDY LEGRAND - PEINTURES
27 NOVEMBRE - 13 DECEMBRE

LA SEMAINE

Philippe Clay à l'Olympia

LONGUE silhouette noire et blême, Philippe Clay, tel un Don Quichotte en deuil de ses moulins, traverse la scène en deux pas de géant. Il a, depuis sa dernière rentrée, fait beaucoup de progrès, affirmé un style. Il joue moins les Valentins désossés et c'est mieux. Il n'a pas besoin d'accessoires. Ses mains, plus grandes que nature, font valser les filles « à la gambille », s'accrochent aux barreaux imaginaires d'une prison pour gentils voyous. Philippe Clay a de l'humour, de la force ; il ne lui manque plus qu'un peu de tendresse.

En première partie du spectacle : Colette Chevrot, « affreuse jojotte » à la guitare ; Pierre Doris, bon gros diseur d'histoires horribles qui ne sait pas toujours « *jusqu'où on peut aller trop loin* », et Jacques Brel. Débarrassé du genre prêchi-chantant, il s'affirme comme un des meilleurs auteurs-compositeurs de sa génération.

DISCOGRAPHIE

PHILIPPE CLAY : « La Gamberge », « A perpète », « Le Corsaire », etc. (33 *tours Philips* 76 401.)

« Entre Pigalle et Blanche », « Cet air-là ». « *Succès Philips, 45 tours simple* 372-613.)

La fièvre monte

HULA ! HULA ! Ça y est. La vague a déferlé. Le cerceau en matière plastique rouge, verte ou jaune donne des lumbagos aux douairières, des tailles fines aux jeunes filles, des idées aux dessinateurs politiques et la fièvre aux maisons de disques. Il existe déjà plus de vingt enregistrements de « The Hula Hoop song » : Chant (Annie Cordy, Dario Moreno, etc.), orchestres (Moustache, Jerry Mengo, etc.), accordéon (Freddy Vander, etc.), harmonica (le Trio Raisner, en préparation), etc. La tête de pont de cette invasion est tenue par l'enregistrement de la bande originale (et américaine) de « The Hula Hoop song » par Georgia Gibbs, sorti chez Versailles. Le disque s'est vendu en douze jours à 21.350 exemplaires. L'éditeur de la chanson en France est un tout jeune homme qui a décidément beaucoup de chance en ce moment : il s'appelle Sacha Distel.

MARIA CALLAS
Presque plus de places

Si vous voulez hula-hooper en famille, voici quelques enregistrements que nous avons retenus pour vous y aider :

- « The Hula Hoop song », par Georgia Gibbs (Versailles 45 M 597).
- « Hula Houp », par Annie Cordy (Columbia ESRF 1206).

PHILIPPE CLAY
Presque deux mètres

- « Hula Hoop », par Jerry Mengo et son orchestre (COL. ESRF 1205).

Pour 500 francs seulement

« *ILS auraient donné 50.000 fr. !* » Telle est la conclusion des organisateurs du gala qui aura lieu le 19 décembre à l'Opéra, gala au cours duquel la très illustre Callas se produira pour la première fois à Paris.

Nous avons indiqué la semaine dernière que le cachet de la Callas serait de 10.000 dollars, soit 5 millions de francs. Mais c'est un cachet symbolique : la célèbre chanteuse en fera don aux œuvres de la Légion d'honneur, au bénéfice desquelles le gala de l'Opéra est organisé.

Une solution pour ceux qui ont envie d'entendre cette voix d'or (d'or pour celle qui la détient mais aussi pour ceux qui l'écouteront le 19) et de voir en chair et en os l'objet de leur passion : prendre une place de poulailler (500 fr.) et, avant la représentation, mettre un disque.

Pour ceux qui adopteraient cette solution, voici quelques enregistrements de la Callas :

RÉCITALS : Les « Héroïnes de Puccini » (*Columbia FCX* 377). « Callas chante « Norma » (*FCX* 662). « Callas à la Scala » (*FCX* 739).

OPÉRAS : « Madame Butterfly » (*Columbia FCX* 472 *à* 474). « Le Barbier de Séville » (*Columbia FCX* 760 *à* 762).

Le « Rock-Signol »

BRENDA LEE a 13 ans. C'est une grande vedette en Amérique : elle est rondelette et frisottée et chante avec une conviction inquiétante des rock and roll de la plus haute inspiration. Son premier disque vient de sortir en France. La publicité faite autour du lancement de cet enregistrement présente Brenda Lee comme « *L'extraordinaire Rossignol de Mashville* » (Tennessee)... un rossignol né au pays de Donald Duck.

La note de publicité précise qu'elle n'a rien d'un monstre sacré, puisqu'elle aime « *parler affaires et faire des bulles de chewing gum* ».

« L'extraordinaire Rossignol de Mashville », plus tard (beaucoup plus tard), veut être médecin ! Cette jeune personne qui gagne 600.000 dollars (240 millions) par an aurait-elle déjà médité sur la précarité de la gloire ? (*Brunswick*, 10.611.)

Cousins et rivaux

ILS sont cousins germains et rivaux, leurs buts sont identiques et leurs formules différentes. Leurs noms : « Sonorama » et « Le Temps que nous vivons ». Leur « mission » : mettre en conserve les tranches d'actualité,

BRENDA LEE
Presque un monstre

composer une anthologie sonore du XX° siècle. Ces deux magazines viennent de sortir presque simultanément leur second numéro. « Le Temps que nous vivons » est un disque 33 tours 30 cm. Enregistrement impeccable et sommaire copieux : le général de Gaulle, Jean Renoir, Louison Bobet, Martine Carol, une interview explosive de L.-F. Céline, etc. En vente chez les disquaires, 2.891 francs. « Sonorama » est présenté de la manière la plus attirante, la plus astucieuse qui soit — on dirait un livre d'enfants — au centre, un trou. Intercalées entre des pages illustrées, d'autres pages, sonores celles-là. Ces minces feuilles de plastique blanc sont des disques. Enfin, théoriquement. Car si l'idée est remarquable, la réalisation technique est encore si hésitante que Pie XII et Jean XXIII, Edith Piaf et la V° République parlent et chantent avec de troublants soubresauts. En vente dans les kiosques : 500 fr.

A ce prix-là, si la réalisation était au point, ce serait une réussite.

DANIELE HEYMANN.

DISQUE DU MOIS : JAZZ

THELONIUS MONK

LA musique de Thelonius Monk explose, déchire, choque, si l'on veut, mais fascine surtout par ce qu'elle trahit du corps à corps opiniâtre et passionné qu'y livre un homme d'instinct musical contre la matière brute d'un rêve intérieur qui se rebelle encore et ne livre qu'un à un ses secrets.

Voici un disque (1) qui tranche avec une lumineuse évidence sur tout ce que le jazz produit aujourd'hui.

Monk, si neuf, demande une adhésion confiante, d'entrée de jeu. La marque « Riverside » a facilité notre tâche. Ce disque est le troisième d'une série qui propose astucieusement une sorte d'approche progressive de la manière de Monk. Un premier album (London, LTZ-U 15.019) groupait des improvisations sur des thèmes rabâchés de Duke Ellington. L'auditeur, déjà au fait, suivait plus commodément les métamorphoses qu'ils subissaient sous les doigts du pianiste. Un second recueil (London, LTZ-U 15.071) présentait un travail identique sur des « standards » aussi connus.

Après cette manière de lexique, didactique et passionnant, voici maintenant la création pure. Le quintette joue, sur quatre thèmes originaux de Monk, des arrangements qu'il a lui-même écrits, dirigés et rajustés, en cours d'enregistrement, selon une méthode chère à Duke Ellington.

Il faut se laisser lentement submerger par le charme insolite de cette musique. Son atmosphère étrange, un peu grinçante, exempte de tout lyrisme, pure par lucidité et rigueur, tendue, sarcastique, est comme arrachée d'endurance à un tréfonds qui ne connaîtrait que sa propre loi. C'est un langage plein de sous-entendus, qui approfondit le rythme, l'oublie pour mieux le retrouver, recompose l'harmonie selon des principes internes, broie la mélodie pour la recréer, l'épurer jusqu'à la simplicité de ses accents les moins attendus. Il n'y a, dans cette remise en question des horizons du jazz, ni pose, ni volonté de scandale, ni système, comme on l'a cru un moment : une fidélité acharnée à cette obsession foncière qui transparaît dans le remâchage patient d'une idée fixe, le fond même du génie de Thelonius Monk.

La seule réserve à faire sur ce disque provient de la qualité de solistes des musiciens réunis. Ni Clark Terry, pourtant le meilleur trompettiste actuel de Duke Ellington, ni Ernie Henry, ni même, il faut le dire, Sonny Rollins, chef de file plus que vénéré de la nouvelle école, ne parviennent à maintenir leurs solos au niveau d'inspiration des arrangements de Monk.

On ne peut guère demander l'impossible. Dans tout le jazz moderne, seuls Parker et Davis ont, semble-t-il, de quoi rivaliser avec Monk. « Bird » est mort n'ayant enregistré que cinq faces en sa compagnie. Entre Miles et Thelonius, une incompatibilité d'humeur interdit d'espérer plus que ces fameuses faces de Noël 1954, réussites incomparables, en dépit du malaise qui fit couler beaucoup d'encre autour d'un certain « The Man I Love » (Barclay, 84.039).

Monk reste seul, comme tous les grands découvreurs. Mais en lui, « l'unique », se prépare le jazz de demain.

(1) (*London, LTZ-U* 15.097. 33 tours, 30 centimètres.)

NOTES D'ÉCOUTE

PARMI les disques reçus récemment nous avons retenu :

CLASSIQUES

● BRAHMS : SONATES POUR VIOLON ET PIANO, par Paul Makanowitzky et Noël Lee.

C'est une très belle équipe, bien équilibrée comme sonorité, au jeu intérieur et pur. Cela convient admirablement à une œuvre comme la Sonate en sol majeur, suave et ésotérique à la fois. Pour les deux autres, le grand élan manque, mais non la ferveur. (*Lumen, LD-E-428 et 29.*)

● RAVEL : MIROIRS, GASPARD DE LA NUIT, par Bernard Flavigny, pianiste.

Un des meilleurs, des plus fins jeunes pianistes français, dans ces pages ravéliennes classiques, dont seul le « Scarbo » de Gaspard de la Nuit le dépasse encore un peu. Mais on peut faire confiance au musicien et au pianiste, servi ici par un excellent enregistrement. (*Chant du Monde, LDX-M-8162.*)

● CHOPIN : SONATE N° 2, POLONAISE ET BARCAROLLE, par Alain Bernheim.

Un jeune virtuose plein de qualités, mais de carrure peut-être encore insuffisante. Chopin est un auteur plus dangereux qu'on ne pense ; tant de souvenirs nous écrasent ! (*Vega, C 30 S 172.*)

● KHATCHATURIAN : GAYANEH, par l'Orchestre philharmonique tchèque, dir. Zdenek Chalabala.

Un des grands succès de la musique soviétique contemporaine, un ballet dont le succès a été triomphal. Ici, somptueusement enregistré et exécuté avec la foi et le lyrisme les plus ardents. Jouée et enregistrée ainsi, la musique de Khatchaturian est toute grandeur et noblesse. (*Supraphon, LPV 330.*)

JAZZ

● NAT « KING » COLE : un avant-goût du prochain film Paramount « Saint-Louis Blues », où le chanteur et pianiste King Cole incarne le « père du blues », William Christopher Handy. On peut ne pas adorer les arrangements de Nelson Riddle, mais la voix et la manière de Nat Cole ont leur charme, et tout ceci est soigneusement enregistré. (*Capitol, W 993.*)

● DJANGO REINHARDT : le cinquième volume des œuvres complètes de Django Reinhardt. Ici, la période novembre-décembre 1937. Outre quelques-unes des meilleures faces du « Quintette du Hot-Club de France », des tentatives pas toujours heureuses, mais qui nous font entendre des musiciens français aujourd'hui oubliés : Philippe Brun, Michel Warlop, etc. (*La Voix de son Maître, FELP 184.*)

● JAMES RUSHING : le monumental « shouter » de chez Count Basie, accompagné par une petite formation « middle-jazz », avec Buck Clayton (tp), Vic Dickenson (tb), Hank Jones (p), Zutty Singleton (dm). Il retrace, au fil des thèmes, une sorte de panorama des capitales successives du jazz depuis ses origines : New Orleans, Chicago, Kansas City, New York. (*Philips, 87.502.*)

VARIETES

● JUAN CATALANO : il n'a d'espagnol que le nom. Un visage barbu (sur la pochette de son 45 tours), une voix solide et monotone. Le choix de ses chansons est contestable. Seul « Mon combat », de Charles Aznavour, est intéressant, mais « Vieux F ère », de Malcolm Arnold (extrait du « Pont sur la rivière Kwaï ») n'est que le cadet raté du déjà insupportable « Hello, le soleil brille, brille, brille ».

● SIMONE LANGLOIS : Elle a une voix jeune, heureuse. Quelquefois pas très juste dans les finales, mais son dernier 45 tours est gai et sensible. Une bonne chanson : « Comme le printemps », de Jean Yanne. (*Fontana 460.593.*)

MIDAS.

sans versement

préalable

sans dérangement

DEMAIN CHEZ VOUS

4

MICROSILLONS 30 ou 25 cm

de votre choix

En remplissant simplement le bon ci-contre, vous recevrez par retour **LES 4 MICROSILLONS** comprenant vos œuvres préférées, choisis dans notre catalogue que vous pourrez écouter et apprécier **tranquillement chez vous** avant de fixer votre choix.

Vous ne garderez que ceux qui vous plaisent et nous retournerez les autres.

Si vous conservez 3 de ces disques

Chacun de ces disques vous sera facturé au prix le plus bas pratiqué sur le marché français et, si vous les conservez tous, le 4e ne vous sera pas facturé mais

OFFERT GRATUITEMENT

par le CLUB NATIONAL DU DISQUE

Que risquez vous en définitive ?

Rien, sinon de passer, comme l'on fait avant vous les 100.000 adhérents de notre Club, une merveilleuse soirée sans le moindre frais puisque vous bénéficiez du **droit de retour absolu.** Seul le CLUB NATIONAL DU DISQUE peut vous faire une telle proposition, parce qu'il se porte garant de la qualité de ses enregistrements.

Il est bien évident que vous pouvez limiter votre commande à un ou deux disques.

Vous pouvez aussi nous rendre visite à nos magasins de
Paris : 27 bis, rue du Louvre (2e)
3, rue Ampère (17e)
ou à nos magasins de Province :
Aix-en-Provence : 10, rue du Mal Joffre
Valence : 67, avenue Sadi-Carnot
Brest : 35, rue de l'Aiguillon
Marseille : 3 bis, rue Adolphe Thiers
Rouen : 15, rue de la Savonnerie
Saint Brieuc : 4, Place de la Grille
Nantes : Hall Exposition Passage Pommeraye
Niort : 18, rue Saint Jean
Fontainebleau : 28, rue des Sablons

SELECTION de microsillons 25 et 30 cm réservée aux lecteurs de L'EXPRESS

2 BACH - MOZART - VIVALDI
MOZART : Concerto pour flûte et harpe en ut maj. (K 299) - BACH : Suite n° 2 en si min. - VIVALDI : Concerto pour deux trompettes en ut maj. - *Orchestre Paul Kuentz.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1027 MENDELSSOHN
Trio N° 1 en ré mineur, op. 49, par le trio des Jeunesses Musicales de France. - *G. Jarry, R. Albin, C. Helffer.* - 25 cm. 1.520 Fr.

26 BERLIOZ
SYMPHONIE FANTASTIQUE. *Orchestre des Jeunesses Musicales de France. Dir. Serge Baudo.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1503 BEETHOVEN
Ouverture de CORIOLAN, PROMETHEE, LEONORE III. *Philharmonia Orchestra, dir. W. Susskind.* 25 cm. 1.520 Fr.

31 TRIO A L'ARCHIDUC par le *Trio des J. M. F. - G. Jarry, R. Albin, C. Helffer.* - 30 cm. 1.980 Fr.

513 FAURE - DEBUSSY
FAURE : Pelléas et Mélisande, orchestre symphonique Hallé, dir. Sir John Barbirolli. - DEBUSSY : Nocturnes pour orchestre. *Chœurs et Orch. Philh. de Londres. - Dir. Alceo Galliera.* - 30 cm. 1.980 F.

1014 LECLAIR
CONCERTO en ré majeur pour violon et orchestre. CONCERTO en ut majeur pour flûte et orchestre. - *Orchestre Paul Kuentz.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1504 OFFENBACH
" Gaîté Parisienne ". *Orchestre Royal Opera House de Covent-Garden. Dir. W. Susskind.* 25 cm. 1.520 Fr.

1035 TELEMANN
CONCERTOS pour FLUTE, 4 VIOLONS et TROMPETTE. *Solistes et Orchestre de chambre Paul Kuentz.* - 25 cm. 1.520 Fr.

27 BAUDELAIRE
LES FLEURS DU MAL : 17 poèmes dits par *H. Doublier* avec un livre de *Louis Aguettant.* - 30 cm. 1.520 F.

MARIVAUX
" L'EPREUVE " avec *Renée Faure, Jacques Charon et H. Doublier. Musique originale de J.-M. Leclair.* - 30 cm. 1.520 Fr.

9 MUSIQUE ET POESIE
AU MOYEN AGE ET PENDANT LA RENAISSANCE. - 35 poèmes et morceaux, avec *V. Korène, J. Deschamps, H. Doublier, M. Rollin, B. Demigny, Y. Tessier, P. Maillard-Verger, le Trio M. Rollin et la Chorale Sine Nomine.* - 30 cm. 1.980 Fr.

35 DE 1.850 A NOS JOURS. - Œuvres de Verlaine, Fauré, Baudelaire, Rimbaud, Ravel, Mallarmé, Valéry, Roussel, M. Noël, Cocteau, Apollinaire, Glatigny, Ravel, J. Renard, Satie, Klingsor, Jacob, Michaux, Kosma, Prévert, Laforgue, avec *M.-R. Carlié, B. Demigny, H. Doublier et P.-M. Verger.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1507 CHANSONS IMMORTELLES
Santa Lucia - Funiculi-Funicula - Because - Si vous l'aviez compris - La Partida - Andaluza - Annie Laurie - Un peu d'amour. - *P. Fleta, ténor. Orchestre dir. Jacques Metehen.* - 25 cm. 1.520 Fr.

215 SURPRISE PARTIE EN 1925 " CHARLESTONS "
Le danseur de Charleston - Ain't she sweet - Chicago - My Blue Heaven - The Cheik of Arabie - Charleston - Margie - Yes, Sir, that's my baby - Original Dixieland Charleston - 12th. Street rag. *Ensemble du Club des Variétés, dir. M. Forge.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1025 MUSIQUE TZIGANE
Doina - Tchokarlia (L'Alouette) - Kalitka - Chto num gorié " Nitchevo " - Czardas en ut mineur - Les Yeux verts - Hora Staccato. *Guy Cormier, Kostia Neagu et leur Ensemble tzigane.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1024 VALSES DE PARIS
Frou-Frou - Fascination - Ne ris pas de l'amour - Amoureuse - Rose-Mousse - Les Roses - La Vague - La Rose Noire, par *l'Orchestre du Club des Variétés. - Dir. Michel Forge.* - 25 cm. 1.520 Fr.

BON D'AUDITION GRATUITE
à adresser au
CLUB NATIONAL DU DISQUE
33, rue du Louvre - Paris 2e

Veuillez m'envoyer dès aujourd'hui les disques que j'ai cochés ☒ ci-contre (devant le n° de référence) à l'adresse suivante :

NOM ....

RUE .... N° ....

LOCALITÉ .... Dpt ....

☐ Je vous réglerai après audition, si les disques me donnent satisfaction.

☐ Je vous règle ce jour par .... (notre C. C. P. 8.187-58 Paris).

Microsillons 33 tours à 1.520 Fr.

☐ 1027	☐ 1503	☐ 1014	☐ 1504
☐ 1035	☐ 27	☐ 33	☐ 1507
☐ 215	☐ 1025	☐ 1024	

Soit disques à 1.520 : .... Fr.

Microsillons 33 tours à 1.980 F.

☐ 2	☐ 26	☐ 31
☐ 513	☐ 9	☐ 35

Soit disques à 1.980 : .... Fr.
Frais d'envoi et d'assurance : .... 135 Fr.

TOTAL .... : .... Fr.

Ma commande étant de 3 disques, je désire recevoir **GRATUITEMENT** un microsillon de 25 cm. dont j'indique la référence : N° .... Titre ....

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

20 NOVEMBRE

EN politique, c'est une grande tentation que de substituer l'effet à la cause. Selon certains, le général de Gaulle en prenant le pouvoir aurait détruit la Gauche française. C'est se moquer. Il n'a pris la barre, nous en sommes tous témoins, que parce qu'à gauche il ne subsistait que des fantômes de partis divisés contre eux-mêmes et qui ne s'accordaient que dans l'obstination à demeurer coupés des masses communistes. Non certes sans raison, et je ne prétends pas qu'ils aient eu tort. Mais qu'est-ce qu'une gauche séparée du prolétariat ? Des paroles et des principes : c'est beaucoup et ce n'est rien.

La manifestation sur la place de la République montra, bien sûr, que les éléments d'une gauche existaient toujours. Qui en avait jamais douté ? Mais, face au parti nouveau, surgi dans l'arène politique, la mitraillette au poing, avec toute la police en flanc-garde, quel autre rôle cette foule pacifique pouvait-elle assumer que celui de cible? Du moins dans l'immédiat. Les agresseurs n'eussent peut-être pas tenu le coup longtemps, je vous l'accorde. N'empêche qu'en révolution, c'est l'immédiat qui compte. Quand les mitraillettes et la police sont d'un côté, les victimes sont de l'autre. Prétendre aujourd'hui que le général de Gaulle, en entrant dans la danse, a sauvé la mise aux mutins, c'est refaire l'Histoire au gré de votre passion.

Le général de Gaulle est venu remplir un vide dont il n'était pas la cause. Il l'a fait, certes, avec résolution et, j'en conviens, en homme qui attendait l'événement. La préméditation ne s'applique pas seulement au crime. Charles de Gaulle, voilà longtemps qu'il se tient prêt. Quand le destin lui met la main sur l'épaule, il entre en scène et joue.

NON sans art. J'ai relu ces jours-ci dans « Le Fil de l'Epée » qu'il publia en 1932, le chapitre « Du prestige » qui s'ouvre sur cette épigraphe de Villiers de L'Isle-Adam : « En sa poitrine porter sa propre gloire ». Il se fie à ce qu'il a lu et observé. C'est un classique et qui croit que l'homme est un objet d'étude et qu'on en peut tirer une méthode pour agir sur lui et pour le dominer. La connaissance de l'Histoire et des moralistes français aura été à Charles de Gaulle d'un plus grand secours que la lecture du « Capital ».

A noter que dans ce chapitre « Du prestige », il nous avertit que le Héros est sujet à des brusques dégoûts et parfois quitte la scène : ce que lui-même devait faire vingt ans plus tard. C'est que la grandeur blesse l'âme, écrit-il, « comme le cilice à chaque pas déchire le pénitent... ». Il est accablant d'être de Gaulle. Il cite lui-même cette réponse de Bonaparte à quelqu'un qui trouvait triste je ne sais quel monument : « Oui, c'est triste, comme la grandeur ! » Voilà un risque dont il faut que nous prenions conscience. L'homme capable de ces gestes qui changent l'Histoire, l'est aussi de pousser la porte, et tout à coup de n'être plus là.

Cette Chambre introuvable que nous sommes à la veille de trouver, fera bien de ne pas aboyer trop fort, de ne pas clabauder, de n'être pas plus gaulliste que de Gaulle, — de n'être pas gaulliste contre de Gaulle. Sinon...

22 NOVEMBRE

PHILIPPE SOLLERS : je ne l'avais pas revu depuis que son livre « Une curieuse solitude » a tenu tout ce que je lui avais fait espérer. Il n'est pas grisé, ni même agité. Il se garde contre la tentation d'écrire en hâte un autre roman pour profiter de la vague qui le porte. On l'oubliera d'autant moins qu'on le guette. Il le sait. Je lui conseille de ne pas refuser tel article qui lui est demandé, mais d'y donner tous ses soins. Il faut que la moindre page de lui porte sa marque ; qu'il enterre ses scories et ne laisse paraître que le meilleur.

Il est frappé, je le suis aussi, de ce qu'Aragon, dans « Les Lettres Françaises », écrit d' « Une curieuse solitude ». L'ancien surréaliste s'y enchante de sa propre jeunesse qu'il croit y retrouver. Mais non : rien chez Philippe Sollers de ce sombre délire surréaliste qui allait à la mort : les deux seuls du groupe que j'aie bien connus se sont tués : Rigaud et Crevel. Ce démon-là est meurtrier. Le communisme a peut-être sauvé Aragon de la mort physique : il fallait se convertir ou mourir. Sollers appartient à l'espèce qui n'aspire pas à changer la vie, mais à la dominer. On ne la domine pas sans se dominer soi-même : ce petit chrétien évadé le sait. Il me parle à ce propos de Montherlant — et de son « Don Juan », qu'il a vu et dont il ne pense pas tout le mal qu'on en dit. Il pèse dans d'exactes balances et ce que Montherlant a reçu au départ et ce qu'il a fait de ce don royal. Si nos cadets tiraient la morale de nos vies... Aucun ne le fait — sauf peut-être ce Philippe.

Après ce départ, je me remémore, pour les lui dédier, ces mots que Barrès m'écrivit en 1910, le jour de Pâques, et dont j'avais été comme enivré : « Soyez paisible. Soyez sûr que votre avenir est tout aisé, ouvert, assuré, glorieux. Soyez un heureux enfant ».

24 NOVEMBRE

JEAN JAURES fut battu aux élections de 1889. Qui s'en souvient aujourd'hui ? Pierre Mendès France, qu'eût-il fait dans cette Chambre ? Lui aurait-on permis d'ouvrir seulement la bouche ? Il continuera au-dehors de dire la vérité à la nation, comme il n'a cessé de le faire durant le cours de la IV^{e} République. Rôle ingrat dont les peuples ne savent jamais gré à ceux qui l'assument.

Certes, aujourd'hui comme hier, je déplore que lui, le soldat de Gaulle et son fidèle, il ait fait si bon marché de cet immense prestige et qu'il en ait laissé le bénéfice aux forces de droite, alors qu'en réalité de Gaulle pour l'essentiel veut ce que nous voulons. Mais c'est sans doute que je n'ai pas comme P. M. F. ce qu'on appelait sous la III^{e} « la tripe républicaine », que cette Constitution nouvelle, à ses yeux si dangereuse pour la démocratie, ne m'a fait à moi ni chaud ni froid, et surtout que n'entendant rien à l'Economie, je ne vois pas comme lui les conséquences de notre politique algérienne s'inscrire, sur le tableau noir, en chiffres de catastrophe.

Pierre Mendès France n'a jamais nagé avec le courant : c'est son honneur. Il quitte une Chambre dont le rôle politique va se trouver très réduit, à une heure où c'est au pays directement qu'il importera désormais de s'adresser par la parole et par la plume ; et ce sera sa manière à lui qui a voté « non » de défendre de Gaulle contre ceux qui ont voté « oui », et qui sourdement le combattent. Notre Pierre Mendès France n'a pas besoin de la tribune parlementaire pour nous dire la vérité : ce noble destin continue. Je le salue ici avec admiration, affection et respect.

F. M.

P. S. — Je signerai le « Bloc-Notes » et mes autres livres, dimanche, à la journée d'entraide des Pères dominicains, 35, rue de la Glacière (XIII^{e}) à partir de 16 heures.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »)

Votre réputation d'homme de goût tient au choix de vos cadeaux !...

"la boutique"
de
VAN CLEEF & ARPELS
joailliers
22, PLACE VENDOME
Grand choix de 20.000 à 300.000 frs

MEGÈVE
HOTEL DU MONT D'ARBOIS
Premier Hôtel de Montagne de France

SON TELEFERIQUE
SA NOUVELLE PATINOIRE PRIVEE
PRIX SPÉCIAUX EN JANVIER
M. PARODI, Directeur. Téléphone 503
Adresse télégraphique : Mondarbois

ELEGANTE, PERSONNELLE
UNE FOURRURE GALUZ
EST TOUJOURS REMARQUEE
GALUZ
71, avenue Victor-Hugo, PARIS - 16^{e}
...et bien entendu des prix

CONTREX CONTRE la cellulite